La Revue Populaire

Vol. 14, No 7 — Montréal, juillet 1921

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis:
Un An: $2.40 — Six Mois: - - - $1.20
Montréal et banlieue excepté

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edteurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de haque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA FEMME ET LE TRAVAIL

Il est inutile de sortir les statistiques pour prouver que la femme se faufile un peu partout. Dans le commerce, dans la haute finance on trouve la femme occupant des postes très importants.

Nous avons la femme policière et nous avons la femme détective. Il y a même une association de femmes aux Etats-Unis qui organise des combats de boxe, imitant en cela l'exemple fameux de la belle Hélène, de Troie.

Il y a des femmes qui pour une somme relativement modique consentiront à être membres d'un jury, et qui passeront des heures et des heures à écouter discuter des hommes. Qu'est-ce que l'argent peut faire, tout de même.



Les jurys de femmes devraient être un très grand succès, car pour peu que l'assassin soit bel homme, sache passer sa main dans sa chevelure au bon moment et puisse trouver les mots qui vont au coeur, il sera certain de l'impunité; les femmes se laissant si facilement émouvoir. Tout homme marié est là pour le prouver.

Il n'existe plus de profession ni de métier où la femme ne puisse parvenir à rivaliser avec son compagnon de l'autre sexe.

Voilà la route sur laquelle nous nous acheminons présentement. Où nous conduira-t-elle, si ces dames persistent à vouloir quitter le domicile pour gagner leur subsistance et leur indépendance, au lieu de demeurer à la maison et faire le bonheur du foyer?

Il existe actuellement des clubs politiques de dames. Si madame est à la Chambre, il faudra forcément que monsieur soit à la cuisine; alors il n'est pas certain que l'estomac de la famille ne s'en ressentira pas. Alors qui aura droit de se plaindre?

Et le pays? S'en trouvera-t-il mieux ? Rien n'est moins certain.

Allons, mesdames, allons mesdemoiselles, restez dans vos foyers, charmez-nous par votre douceur et votre tendresse, laissez nous travailler afin que nous puissions faire toutes vos petites fantaisies, satisfaire tous vos caprices. Nous vous avons toujours aimé au foyer, vous aimerons-nous au dehors? Nous ne le savons pas. Peut-être que oui, peut-être, aussi, que non. Dans le doute, abstenez-vous, et continuez à être l'ange du foyer; donnez-nous vos conseils, nous nous en trouverons bien; et vous serez les premières à en bénéficier.

Mais, de grâce, ne devenez pas nos rivales auprès de nos employeurs car la rivalité n'a jamais créé autre chose que de l'inimitié; et, si nous en arrivions à nous détester mutuellement? Voyez-vous la catastrophe ? Evitons cela; il en est temps encore.

Aimez-nous "chez nous", nous vous aimerons "chez nous."

PAUL COUTLEE.

Le coin des vrais poètes

LA MUSICIENNE

Vers le déclin du jour, il me vient des sanglots
Que nul verbe n'apaise, et seule la musique,
Avec sa fluidité, dans mes moëlles, à flots,
Coule, mer infinie aux Sirènes magiques.

Au milieu du silence anxieux des beaux soirs,
Où la moindre parole est une intruse infâme,
Seule monte à mon coeur, en parfum d'encensoir,
L'apaisante douceur qu'exhale un chant de femme.

Il s'élève en caresse, et ses accents ailés
Promènent sur mes nerfs leur berçant sortillage,
Puis je vois dans la paix, que les accords voilés
Câlinent mes tourments dont le lourd faix s'allège.

Une haleine légère, en brise de printemps,
Vient me rafraîchir l'être, et des vols d'hirondelles
Se tracent sur l'azur de mon coeur palpitant
Dont la fibre languit sous leurs frôlements d'ailes.

Et la Musicienne aux frémissantes mains,
Egoutte au bout des doigts des perles d'harmonie
Sur les touches d'ivoire où des sanglots humains
Gémissent déchirés au souffle du génie.

Car ces touches, au soir, élèvent la clameur
De la détresse humaine, où leur triste murmure
Se lamente d'amour, et doucement se meurt,
Comme sanglote au bois, sous le vent la ramure.

SALEM EL KOUBI.



Mémoires de la Comtesse Floria de Martinprey

CHAPITRE VI

Ce fut ma fortune de voir beaucoup de la vie splendide et pittoresque des cours européennes. Je dois avouer que j'entrevis aussi beaucoup de laides choses.

J'ai été fort intime avec une classe d'hommes et de femmes qui croyaient absolument qu'ils n'avaient pas été modelés dans l'argile commune et qu'ils étaient relevés au-dessus des lois humaines et des principes de moralité qui gouvernent les hommes ordinaires. La pratique des âges et le consentement plein d'adoration de leurs humbles sujets les ont imbus de ce préjugé.

La plupart d'entre nous avons lu avec stupeur dans les pages de l'histoire européenne, avec quelle facilité les potentats s'adonnent aux moeurs les plus corrompues.

Cette propension regrettable ne date pas d'hier. La vertu du roi Soleil défaillit plus d'une fois, en dépit de la dignité de son rang. De telles choses ne pouvaient arriver que parce que certains n'étaient pas considérés comme liés par les lois morales communes. Le roi ne pouvait pas se tromper. Il est singulier de constater que l'attitude de la société, dans les nations monarchiques, s'est à peine modifiée depuis trois ou quatre siècles. Quels qu'aient été les progrès politiques, les privilèges sociaux et domestiques des rois et des princes sont toujours illimités.

Le meilleur exemple de ce que j'avance fut donné par le prince le plus admiré, le roi Edouard VII. L'aimable souverain qu'il était, scrupuleusement soigneux des intérêts politiques et nationaux de son peuple, se croyait autorisé à jouir, dans la vie privée, de toutes choses, sans restriction.

Je n'étais qu'une petite fille, et tout naturellement je fus presque effrayée à la vue de tout ce que la vie des cours européennes offrait d'étrange.

J'ai déjà raconté comment je rencontrai le Prince de Galles pour la première fois à Cannes, comment, après mon mariage, il m'honora de la plus flatteuse amitié et comment cette circonstance excita la jalousie d'une anglaise célèbre par son imposante beauté, une femme qui estimait avoir droit au monopole de ce qui, selon les traditions de la cour, aurait dû être généreusement partagé.

Cette créature envieuse provoqua tellement la médisance contre moi, à Cannes, que mon premier mari, le Comte de Pourtalès, s'en alarma et m'envoya au loin, pour m'y reposer et réfléchir.

Tout d'abord, je ne pus savoir vers quel lieu je m'acheminerais. Une vieille duègne grimaçante, depuis longtemps au service de la famille de Pourtalès, m'accompagnait.

Après deux jours passés en chemin de fer et au cours desquels j'entrevis des régions absolument mystérieuses pour moi, après avoir franchi plusieurs chaînes de montagnes, nous débarquâmes dans un village lointain et primes place dans une calèche apocalyptique conduite par des cochers en livrée bleu et or.

Nous roulâmes quatre heures au milieu de vallées pittoresques et sauvages et enfin notre voiture approcha d'un château qui m'apparut comme un véritable manoir de roman. Notre équipage roula sur un pont-levis avec un bruit que reproduisit l'écho de longs et profonds fossés. Nous nous arrêtâmes dans une cour fermée de tous côtés par de massives et grises murailles que perçaient des ouvertures en ogive. Au-dessus de l'entrée principale je vis, gravé dans la pierre, l'écusson de l'antique famille qui possédait cette forteresse.

Affamée et désirant me reposer, je descendis de voiture et pénétrai dans la vieille demeure. Quelques anciens domestiques, d'aspect maussade et sévère, m'entourèrent et me conduisirent à mes appartements. Je compris que j'étais en réalité prisonnière.

Je demandais où je me trouvais et j'appris que ma prison était la propriété du comte Hubert von Colloredo-Maunsfeld, un cousin éloigné de mon mari. La famille qui le possédait appartenait au groupe "médiat" et était pourvue de droits d'égalité avec la famille impériale d'Autriche. Elle entretenait une petite armée indépendante dans ses états et se comportait d'une manière plus féodale qu'aucune des familles nobles que je rencontrai en Europe.

Un comte de la maison Colloredo-Maunsfeld épousa Miss Nora Iselin, dont la famille était célèbre à New-York. Mais jamais la jeune femme ne fut admise à partager pleinement les privilèges de la maison "médiatisée"

La maison de Pourtalès, dont mon mari était membre, possède, entre autres dignités, celle d'un comtat bohémien, honneur qui lui fut conféré dans les siècles passés.

Je soupai seule dans l'immense salle à voûte ogivale ornée d'armures et de tapisseries. Les domestiques silencieux attendaient mes ordres. Des faibles bougies donnaient seules de la lumière, une lumière jaune et tremblante qui faisait croire à la présence de vagues et fantomales figures glissant dans l'atmosphère environnante.

Toujours à la lueur des bougies, je fus escortée jusqu'à ma chambre à coucher, dans les sombres hauteurs de la tour principale. Cette pièce était plus lugubre encore que la salle à manger. Après une heure ou deux d'un sommeil agité, je m'éveillai avec l'impression que quelqu'un s'était appuyé sur moi. J'entendis alors un son de soie froissée comme le déploiement de lourdes ailes et une partie de la fenêtre tourna sur ses gonds. Je ne dormis pas plus dans la nuit, me demandant désespérément ce qui s'était produit dans ma chambre.

Le jour suivant j'appris, par un domestique, que la population du pays croyait que cette région était habitée par des vampires, ces êtres légendaires qui, trépassant après une vie mauvaise, abandonnent, avec l'aide de Satan, leurs tombeaux, et viennent, la

nuit, sucer le sang des vivants, ce qui leur permet de subsister.

Ce récit m'intéressa extrêmement, car j'éprouvais pour le fantastique, une forte prédilection. Je dois avouer que toutes mes nuits furent troublées par des apparitions et des bruits incompréhensibles et que chaque matin me trouvait considérablement affaiblie. Les quelques regards que je pus jeter sur la campagne environnant le castel, me révélèrent l'existence de nombreux édifices ruinés et envahis par la mousse, dans l'ombre de roches abruptes et affreuses, et qui me semblèrent parfaitement désignées pour être la demeure d'esprits et de démons. Les semaines passèrent et l'horrible mélancolie du lieu s'appesantit toujours plus sur mon âme. Mon esprit fier et indépendant se débilitait sous l'influence de ce système de solitude et de terreur. Je désirais ardemment de revenir dans la chaude et joyeuse atmosphère de la haute société et je m'indignais fortement du genre de punition qu'avait choisi mon mari. Je sentais que ma vie était en danger.

Après trois mois, le comte de Pourtalès vint me voir. Il se montra très empressé et fut évidemment attristé pour le tour cruel qu'il m'avait joué.



"Je ne désirais que votre complet repos, ma chérie, et je voulais que fût oubliée cette désagréable affaire."

Telle fut sa manière de s'excuser.

Je fis mes malles immédiatement et regagnai notre maison de la rue de Lille, au coeur du vieux faubourg St-

Germain, à Paris. Après ces mois de solitude et d'angoisse, je me plongeai dans une saison de gaîté parisienne avec plus de vivacité que jamais.

Le fameux sculpteur Rodin était à cette époque, la coqueluche de la haute société parisienne. Le roi Edouard VII l'avait mis à la mode. Après l'avoir visité quelquefois dans son atelier de la rue d'Assas, je l'invitai à un dîner où je réunis les plus jolies femmes du monde. Rodin m'en sut gré, car après une longue conversation sur la divinité du plastique féminin, il me dit avec ferveur: "Comtesse, vous allez poser pour moi. Vous le devez à l'art car je n'ai de ma vie vu figure si belle et si parfaite." J'acceptai cette invitation avec empressement et me rendis à son atelier au jour fixé. Je posai nue. Après deux séances, l'oeuvre fut terminée et exposée au Salon sous la simple légende: "Etude d'une jeune femme." Il reproduisit si bien mes traits—chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, croyant que par délicatesse, il ne détaillerait pas ma figure—que le Tout-Paris me reconnut.

Mon mari, intrigué, m'accompagna une après-midi au Salon et devant le marbre si ressemblant, s'écria: "Folle que vous êtes, vous m'avez volé tous mes droits de propriété!" — "C'est l'art, répondis-je; Pauline Bonaparte n'a-t-elle pas posé pour Canova?"

Je connus un peu après l'infante d'Espagne Eulalie, tante du roi Alphonse, qui représentait son pays à l'Exposition de 1892. Grande admiratrice de Rodin, fervente de l'art, elle me présenta au peintre italien Boldini qui me voulut pour modèle. Il fit de moi plusieurs portraits et études.

Je partis alors pour l'Italie, en compagnie de mon mari, qui compte à Rome et à Florence de très intéressantes relations. Je fis dans la vieille capitale chrétienne la connaissance du prince Massimo, chef de cette ancienne famille romaine qui se réclame de Fabius Maximus. Il me détailla étrangement.

"J'ai votre portrait, me dit-il." En effet, sur le manteau d'une cheminée reposait cette fameuse toile que l'artiste Boldini ne voulut jamais me céder et dans laquelle il mit tout son art diabolique et mystique à la fois. J'étais irritée contre le peintre pour son manque de tact et consolée en même temps de savoir mon portrait en de si bonnes mains.

Un abîme se creusait toujours plus profond entre moi et mon mari. Pour éviter de disgracieuses querelles domestiques, je me pris à voyager dans les Indes. A mon retour, je revis le comte Roger de Martinprey, un jeune noble charmant qui me plut vivement. Je divorçai en Suisse. Le comte de Pourtalès m'accordait une généreuse pension de 300,000 francs par année.

J'annonçai mon mariage avec le comte de Martinprey, pour suivre la coutume française. La mère de mon fiancé s'y opposa, mais les tribunaux nous donnèrent gain de cause et la cérémonie fut célébrée en grandes pompes. La famille de mon mari retrace des ancêtres qui participèrent à la première croisade. C'est une des plus vieilles et des plus riches de France.

—o—

Un homme se sent toujours une âme de génie lorsqu'il parle à une jeune fille qui ne lui répond que par, oui, non, c'est merveilleux, etc.

LE BOURREAU DE L'ARMENIE

Un jeune étudiant arménien abat d'une balle de revolver l'ancien premier ministre de Turquie, Talaat-pacha, le monstre qui noya dans le sang la nation arménienne

"Son Altesse Talaat-pacha, si je ne ne me trompe?", fit une voix courtoise et insinuante.

Le premier ministre de Turquie, célèbre par sa cruauté, accompagné de sa femme, tourna légèrement la tête pour voir qui le saluait ainsi dans cette petite rue peu fréquentée de la banlieue de Berlin.

A sa grande surprise, ses yeux rencontrèrent ceux d'un jeune étudiant arménien, Solomon Teilirian.

La voix du jeune homme se gonfla de colère et il invectiva son interlocuteur, en le tenant sous le feu de ses prunelles — "Talaat-pacha, assassin d'un million de mes compatriotes, meurtrier de mon père, boucher de ma mère, de mes frères et de mes soeurs—ta dernière heure est venue!"

Sa main s'abattit sur l'épaule du grand Vizir. De l'autre, il sortit de sa poche un revolver de fort calibre. Epouvanté, le ministre se blottit derrière sa femme en bredouillant, les yeux remplis de frayeur: "Mais, mon brave homme, attendez, expliquons-nous..."

"Je vous pardonnerais! Vous voulez rire. A genoux auprès du cadavre de ma mère, j'ai juré de vous suivre jusqu'au bout du monde. Vous m'avez échappé pendant de longs mois. Lâche que vous êtes, vous vous êtes sauvé de la Turquie où je vous ai cherché partout. Je vous trouve enfin ! Et, aujourd'hui, je vais vous tuer comme un chien!"

Les doigts de l'Arménien pressèrent la détente de l'arme et la balle blessa la femme du grand Vizir. Il fit feu de nouveau. Cette fois, le coup atteignit son but. Touché à la tête, Talaat-pacha s'effondra sans vie sur la chaussée.

Ainsi est mort le plus grand meurtrier des temps modernes. C'est encore Talaat qui conçut et dirigea cette campagne d'extermination des Arméniens, pendant la guerre et, même, depuis la signature du traité de paix.

Aucun assassin n'est comparable en perversité à ce monstre dégoûtant. Hérode, Néron et Caligula ne lui vinrent pas à la cheville.

Le sultan exécré Abdul Hamid (dont il est parlé dans cette Revue, au chapitre des Mémoires de la comtesse de Martinprey) ne montra jamais une soif de sang aussi insatiable.

Talaat dominait le sultan actuel qui se laissait influencer par lui et remettait entre ses mains les rênes de l'Etat.

Celui-ci ordonna que les enfants arméniens fussent jetés dans les rivières en assez grand nombre pour

qu'elles en débordèrent; que les jeunes filles et jeunes femmes fussent dégradées et torturées ensuite. Il dirigea lui-même des colonnes de 40,000 hommes sur un vaste terrain gardé par ses soldats où femmes, enfants, vieillards furent massacrés.

Talaat était de très humble extraction. Fils de mère turque et de père bulgare, il n'est pas étonnant qu'il eut en lui la passion du crime.

Plusieurs diplomates et correspondants militaires qui eurent l'occasion d'approcher Talaat pendant la guerre le dépeignirent sous la forme d'un monstre d'aspect repoussant quoiqu'il eût toujours sur les lèvres, en présence d'européens, un sourire hypocrite et un air faussement bienveillant.

Comme la plupart des Turcs, il aimait l'alcool et se tenait constamment sous l'influence de quelque eau-de-vie ou de stupéfiants. Tout en fumant sans relâche et en absorbant quantité de tasses de café, il travaillait de douze à seize heures par jour, organisant dans son cerveau des massacres d'Arméniens.

Il débuta au palais du Sultan dans le rôle d'espion. Après la révolution de 1912, il acquit de l'importance et il devint en 1914 ministre de l'Intérieur, position qui lui permit d'assouvir ses besoins de vengeance et de persécuter ses malheureux ennemis.

Il était en vérité le chef unique et écouté du parti de "l'Union et du Progrès" qui s'empara du pouvoir en 1915 et entraîna le pays dans la guerre contre les Alliés.

A cette époque, Talaat se fit décerner le titre et les attributions du grand Vizir.

L'héritier présomptif du Sultan, le jeune prince Youssouf Eddine s'insurgea contre la politique d'extermination de Talaat et lui créa des difficultés à la cour. Le grand Vizir le fit secrètement égorger et n'eut plus d'opposition.

Avec un cynisme révoltant et une brutalité inouïe, Talaat complota l'anéantissement complet des Arméniens et de tous les chrétiens de l'empire turc, pour empêcher dorénavant les nations européennes d'intervenir en faveur de leurs coreligionnaires. La race turque unifiée et triomphante devait habiter seule l'empire musulman.

L'Empire comprenait plus de 3,000,000 de Kurds, bandits indomptables qui vivent loin des centres de vols et de rapines, bien armés, aimant le carnage. Il résolut de se servir de ces farouches spadassins. Il les combla de présents, de nourriture et d'armes et vit en même temps à ce que les Arméniens fussent pris à l'improviste, sans défense.

Après les incursions de ces Kurds en territoire arménien, la population tomba de 6,000,000 à 2,000,000. Il put donc se vanter d'avoir pratiquement éteint la race et démembré la nation. Ces faits ont été prouvés par la Commission de Lord Bryce.

La petite ville de Marzouvan, par exemple, comptait 15,000 chrétiens élevés et instruits par des missionnaires américains. Ils furent massacrés jusqu'au dernier.

C'est dans les déserts de la Mésopotamie que 40,000 Arméniens furent en une journée torturés avec des raffinements indicibles de cruauté.

Un missionnaire Canadien de Toronto, le révérend Samuel T. Bartlett, qui a été le témoin oculaire de ces tueries, rapporte qu'a Malatée, les Turcs s'emparèrent de tous les bébés de la ville et les précipitèrent dans les rivières qu'ils firent ainsi sortir de leur

lit. Ils firent marcher les prêtres sur des charbons ardents, leur arrachèrent les ongles des mains et des pieds et les obligèrent finalement à réciter les prières des mourants au grand plaisir des bourreaux.

Le même missionnaire raconte que "le village de Haftdewan fut le lieu d'un des plus horribles massacres de cette persécution. Les chrétiens furent traqués et tués sans merci avec les Mahométans. Quand les russes entrèrent dans le village, 300 d'entre eux furent choisis pour récupérer les cadavers et les enterrer. Quelques-unes de ces victimes furent fusillées; d'autres pendues la tête en bas à des échelles; d'autres eurent les yeux brûlés et le corps charcuté. Les 800 habitants de cette localité furent mis à mort en 24 heures, de quelque façon.

Environ 50,000 chrétiens vivaient en Perse au commencement de la guerre. De ceux-là, les 14,000 seulement qui se réfugièrent chez les missionnaires canadiens ou américains furent sauvés. Tous les autres ont été égorgés ou déportés en Russie.

Ailleurs, à Urumiah, en Perse, les Kurds allèrent de maisons en maisons et les vidèrent de tous leurs occupants. Les mâles étaient coupés en morceaux ou brûlés sous les yeux de leurs épouses, de leurs mères et de leurs enfants. Quand ils eurent tué tous les hommes, ces brutes passèrent les femmes en revue. Les belles allèrent aux harems de Turquie et les moins favorisées de la Nature furent soumises à des traitements qui ne peuvent se décrire.



C'est ainsi que le tortionnaire Talaat-pacha noya dans des flots de sang la nation arménienne, coupable seulement à ses yeux comme à ceux de tous les Turcs de pratiquer le culte chrétien au lieu d'adorer Mahomet. C'est la doctrine du "Crois ou meurs" enseignée et pratiquée par le Grand Prophète qui triomphe encore dans cet empire chancelant que tentent au-

jourd'hui d'envahir les Grecs sôus les regards indifférents des peuples alliés.

Quand la Turquie signa l'armistice de 1918, les Alliés demandèrent l'extradition de Talaat. Les Turcs le condamnèrent eux-mêmes à mort.

Il réussit à tromper ou corrompre ses gardiens et à s'enfuir en Allemagne où il vécut caché comme un malfaiteur qui craint les coups de la justice.

En Turquie même, il fut souvent attaqué par des parents de ses victimes. Ainsi, dans les premiers mois de 1915, il fut blessé d'une balle de revolver à Constantinople. Sa vie en Allemagne était plus menacée encore. Les 2,000,000 de survivants de la nation arménienne criaient vengeance.

Les journaux annoncèrent l'an dernier qu'il vivait modestement à Neubabelsberg, près de Berlin.

Ce jeune étudiant arménien qui le poursuivait de pays en pays connut ainsi la retraite du bourreau de son pays et le tua de sa main.

———o———

CHENILLES DE CIRQUE

Le grand entomologiste Fabre a fait accomplir à certains insectes des prouesses dignes d'un personnel de cirque ou de foire. Nous ne donnons ici que le cas d'une trentaine de chenilles vulgaires qu'il fit tourner en rond pendant huit jours, comme des chevaux de manège ou des cochons de carrousel. Sachant que les chenilles rampent toujours en file indienne et suivent leur guide partout où il lui plait de les conduire, il voulut, tout en s'amusant, constater jusqu'à quel point elles poussent l'obéissance dûe à un chef de ligne.

Il mit ses chenilles dans un pot de terre dans lequel poussait une palme. Une procession s'avança, grimpa sur les côtés et commença à défiler sur le bord. Quand le cercle fut complet et que le bord du pot en fut couvert, il enleva avec une brosse les fils de soie laissés sur les côtés pendant l'ascension de ces insectes et les regarda se promener.



Toutes les chenilles servant de chefs à leurs suivantes, elles se promenèrent sans relâche sur le bord du pot pendant huit jours, comme les âmes damnées dans ce cercle de l'Enfer de Dante. La roue ne déviait pas d'une ligne. La vitesse de leur marche était environ de neuf centimètres à la minute.

Le huitième jour, exténuées, affolées, elles sortirent du cercle. Une par une, ou deux par deux, elles descendirent le long du pot, en quête d'un endroit plus propice au repos.

Elles restèrent sur ce bord pendant 168 heures, couvrirent 1.359 pieds, soit 335 fois le tour du pot.

LES MANGEURS DE CHAIR HUMAINE

Les indigènes de l'île Haïti ou S.-Domingue, adorateurs de Voodoo, sont encore anthropophages. — Ils immolent des blancs et les mangent dans des festins pour acquérir leur force et leur intelligence.

On a peine à croire qu'il se puisse encore trouver des cannibales parmi les habitants de la terre que nous croyons complètement civilisée. Il faut pourtant ouvrir les yeux à la vérité révélée par une enquête qui vient d'être instituée à ce sujet dans certains pays et particulièrement aux Etats-Unis et en France.

Des sacrifices sanglants dont les holocaustes sont des êtres humains sont consommés de nos jours dans l'île de S.-Domingue (ou Haïti), à quelques milles de la capitale Port-au-Prince.

Ces fêtes barbares ne sont pas célébrées, comme on pourrait le croire pour satisfaire seulement les appétits de ceux qui y prennent part. Elles sont un des rites prescrits par le culte au serpent Voodoo, culte qui fut apporté d'Afrique par des esclaves que les Français établirent à Haïti et dont les descendants forment pratiquement aujourd'hui la majorité de la population de l'île.

Les victimes sont donc offertes en sacrifice à un dieu redoutable, par pure superstition. Les indigènes d'une même tribu ne se mangent jamais entre eux.

Nous décrirons plus loin ces cérémonies que pratiquent presque tous les Haïtiens, riches et pauvres, grands et petits.

Les adorateurs de Voodoo pensent qu'en dévorant de la chair humaine, ils participent à la puissance du dieu auquel ils offrent ces sacrifices et aussi, par une sorte de métempsycose, prennent la force et l'intelligence de leurs victimes.

Ainsi, lorsque l'holocauste est un enfant, chaque bouchée qu'ils absorbent se change en eux en une sorte de vigueur juvénile qui augmente le nombre de leurs années à vivre.

Mais les blancs sont particulièrement recherchés, parce que les noirs reconnaissent leur supériorité sur eux. Ce n'est donc qu'en les mangeant qu'ils peuvent devenir leurs égaux.

Les blancs ne sont donc pas prisés pour la fine saveur de leur chair mais pour leurs qualités intellectuelles.

Le courage gît dans le coeur, croient-ils, et ils mangent le coeur de leurs semblables pour s'infuser leur courage; le foie est le siège de la sagacité, de la ruse et aussi de l'immunité contre les flèches et les armes et ils dévorent le foie pour apprendre à combattre sans danger. Il est ici curieux de noter que les anciens Grecs plaçaient l'âme et l'intellect dans le foie.

Comme nous l'avons dit, le Voodooisme vient directement d'Afrique, de la côte des Esclaves, territoire enfermé entre les rivières Volta et Novo. Le mot tire son étymologie du verbe "vo" qui signifie peur et "du" qui se traduit par dieu. Les deux mots composés forment ce troisième: "le dieu qui fait peur". En Afrique, les noirs adoraient le python qu'ils dénomment pour cette raison, le vodu, divinité sanguinaire et friande de sacrifices.

En 1724, les Français soumirent le pays et réduisirent en captivité ces cannibales qu'ils expédièrent en grand nombre à Haïti pour travailler sur les plantations. Ces esclaves amenèrent forcément avec eux leur dieu python. De Haïti ou S.-Domingue, cette religion se répandit dans Cuba et dans d'autres Antilles, jusque dans le Louisiane même qu'occupèrent aussi les Français, à cette époque.

Les Cubains se rendent encore aujourd'hui coupables de ces crimes et on raconte qu'il s'en commet dans la Louisiane, très rarement, bien entendu.



Il ne faut tout de même pas croire que tous les disciples du Voodooisme donnent dans le cannibalisme. Loin de là. En Afrique, par exemple, les victimes ordinaires du dieu serpent sont des chèvres blanches et ceux qui immolent des êtres humains les appellent "les chèvres sans cornes".

Un écrivain français, M. de la Pare, nous dépeint une de ces "fêtes de la lune" au cours desquelles un enfant est tué et offert à l'idole farouche:

"C'était le premier soir de la pleine lune, écrit-il. Je m'étais dissimulé derrière une touffe de broussailles à une extrémité de la clairière sacrée. Une fort pierre plate servait d'autel et à sa base se trouvait une boîte de bois. Une marmite chauffait non loin de là sous un feu ardent.

Sur un côté se tenaient les tambours et les prêtres desservants. Le papa-loi, ou grand-prêtre, entre, portant dans ses bras un enfant noir. Il le coucha sur l'autel de pierre. Les tambours se mirent à résonner et il commença une danse funèbre, faisant des moulinets au-dessus de sa tête avec une hache tranchante.

La lumière de la lune vint frapper l'autel et de la boîte sortit la tête d'un serpent. Les assistants entonnèrent des chants en choeur. Le grand-prêtre prit l'enfant par les pieds et le sacrifia. Tous se le partagèrent ensuite pour le manger".

Quand les Français, dans les premières années du dix-neuvième siècle, peuplèrent cette colonie d'esclaves l'île se divisa en deux républiques, celle de S.-Domingue et celle de Haïti. Pour les civiliser, ils en envoyèrent plusieurs à Paris où ils furent instruits et raffinés. Le grand-père d'Alexandre Dumas, le célèbre romancier, fut du nombre de ces privilégiés. Il se forma bientôt un noyau de noirs intelligents et cultivés. La révolution vint arrêter les Français dans leur tentative de civilisation.

Un prêtre de Voodoo est connu à Haïti sous le nom de papa-loi et une prêtresse sous celui de mama-loi, corruption du mot français "roi". Dans la manière de tresser leurs cheveux, de danser et de chanter, ces ministres s'inspirent des coutumes africaines.

Les papa-lois et les mama-lois ont, comme les Florentins du temps des Doges, une connaissance parfaite de tous les poisons. Le Haïtien croit communément — et avec raison jusqu'à un certain point — que ses prêtres, par la science des herbes qu'ils possèdent, sont maîtres de la vie et de la mort, de la folie, de l'idiotie et de la paralysie.

Il n'y a pas de doute qu'ils peuvent parfaitement simuler la mort. Plusieurs victimes sont ainsi obtenues. Une femme, un homme ou un enfant seront subitement frappés d'un mal mystérieux et seront en quelques heures laissés pour morts. Après les funérailles, qui dans ces pays ont lieu vingt-quatre heures après le décès, la tombe est ouverte, le faux "cadavre" exhumé, ressuscité et porté sur les autels cachés des environs.

Des mères de Haïti ont même été accusées d'avoir mangé leurs propres enfants. Interrogées, elles répondent infailliblement: "N'en avais-je plus le droit que tout autre puisqu'ils m'appartenaient!"

L'empereur noir Soulouque, connu pour sa grossièreté et ses prétentions exagérées, était un des plus fidèles disciples du dieu Voodoo. Le général Therlonge, qui commanda aussi l'île, fut même l'un de ses grands-prêtres et apparut souvent, en robe écarlate, au pied des arbres sacrés pour sacrifier des enfants au serpent adoré.

Si les chefs de ces indigènes ont participé à ces festins sanguinaires, que penser alors de la masse?

D'après sir Spencer St. John, consul-général de Haïti pour l'Angleterre, pendant quelques années, "il n'est

pas un Haïtien étranger à une secte quelconque de Voodooistes et la loi du pays protège ceux qui accomplissent les rites prescrits par la divinité. Sous l'empereur Soulouque, une princesse fut arrêtée pour avoir sacrifié un enfant trop ouvertement. Ses partisans la jugèrent, la condamnèrent à mort, mais la sortirent de prison, à la faveur de la nuit".

Il ajoute que tous les étrangers qui habitent Haïti ou S.-Domingue savent très bien que le cannibalisme y sévit et que les classes dirigeantes s'efforcent de l'ignorer au lieu de s'employer à déraciner ces habitudes barbares dans le coeur de leurs grossiers compatriotes.

—— o ——

DEUX FEMMES CELEBRES

L'histoire est un éternel recommencement, ce n'est pas sans raison que l'on appelle le beau sexe, l'Eternel Féminin. Les femmes depuis Eve n'ont pas changé.

Le fameux Bataillon de la Mort, formé en Russie il y a trois ans par quelques milliers de femmes guerrières pour combattre le tzarisme, accomplit les mêmes exploits des Amazones dont il est parlé dans les Saintes Ecritures et dans certaines légendes byzantines.

Qui ne connaît pas l'aventure de Boadicée, reine des Icéniens, le peuple qui habitait la Grande-Bretagne, l'an 42 avant Jésus-Christ? Claudius, empereur romain, avait porté la guerre sur l'île et débarqué là ses meilleures légions. Deux des filles de la reine Boadicée ayant été outragées par des soldats romains, elle incita son peuple à la révolte et se mit à la tête de ses troupes. Elle était une torche vivante d'enthousiasme sauvage groupant les hordes barbares autour d'elle. Forçant les portes de Londinum (Londres aujourd'hui), elle mit le feu à la ville et massacra 70,000 Romains. Le gouverneur impérial, à son retour, se vengea cruellement des Bretons en les faisant égorger par milliers. La reine Boadicée, ayant trouvé sa vengeance se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

L'historien Tennyson a dédié à Boadicée une ode magnifique.

Passons à une autre femme, mieux connue que la première, Mona Lisa, la fameuse Joconde. Une riche récompense fut un jour offerte à l'homme qui, dans toute l'île britannique, trouverait le plus fin mot d'esprit sur le chef-d'oeuvre de Leonard de Vinci. "Il faudrait user d'un tournevis pour fixer son sourire", dit le vainqueur du concours.

Mona Lisa est la plus célèbre peinture du monde. Le sourire de cette femme a déconcerté tous les artistes et tous les critiques d'art.

Elle était florentine comme le peintre qui l'immortalisa. Celui-ci la connut le jour de son mariage et l'admira. Quelle fut dans la suite la nature des relations de Léonard de Vinci et de Mona Lisa? Mystère.

Sans son sourire énigmatique, Mona Lisa n'eut jamais laissé son nom à l'histoire. D'un autre côté, la reine Boadicée paya de sa vie la gloire qui entoure son nom, beaucoup moins connu cependant que celui de la Joconde.

L'AMOUR NE CONNAIT PAS DE LOIS

Les deux enfants d'un millionnaire canadien sont enlevés par leurs amoureux à l'insu du père qui les gardait sous les verrous. Question d'éducation.

Il y a la manière d'élever les enfants. C'est une aptitude innée chez certains parents. Les millionnaires bien souvent font des scélérats de leurs fils et les ouvriers des grands hommes des leurs. Ce n'est pas parce qu'un homme sait brasser les millions qu'il pourra infailliblement administrer une famille.

M. Hosting, un très riche industriel de Toronto, apprit à ses dépens que s'il était capable de fabriquer les balais roulants les plus répandus au Canada, il ne put jamais faire l'éducation de ses deux enfants.

S'imaginant que la jeunesse est souvent gâtée par des intrigues, des flirts et de petits romans d'amour commencés trop tôt, il résolut de tenir son garçon loin des filles du même âge et sa jeune fille loin des garçons. Jean et Miriam n'eurent donc jamais les mêmes compagnons de jeux et ne se retrouvaient qu'à table, à l'heure des repas.

Mais le système du père Hosting fit faillite. On ne peut pas violenter ainsi la nature. Les deux jeunes gens aimèrent, furent aimés et trompèrent pour s'échapper l'étroite surveillance de l'auteur de leurs jours.

Cette histoire authentique pourrait pour cette raison s'intituler: "La précaution inutile."

Un jour, le bruit se répandit dans la ville et dans toute la province que la fille et le fils du millionnaire Hosting avaient abandonné le toit familial pour aller dans une petite paroisse de la banlieue épouser l'une son fiancé et l'autre sa promise.

Quelques semaines plus tard, après qu'il eut mis tous les détectives disponibles de la ville à la recherche de ses rejetons, le père apprit que son fils Jean avait uni sa destinée à une jeune fille dont il n'avait jamais entendu parler, âgée à peine de dix-neuf ans. D'ailleurs, Jean Hosting n'était guère plus vieux qu'elle, suivant encore les cours de la Faculté de droit, à l'université de Toronto.

Son évasion fut des plus amusantes. Le jeune homme s'échappa d'abord seul en automobile, suivi de près dans une autre voiture par sa fiancée que poursuivait sa soeur dans une troisième automobile.

Les deux amoureux se connurent à la Maison des Etudiants où la jeune fille allait danser dans les bals donnés par les différentes facultés.

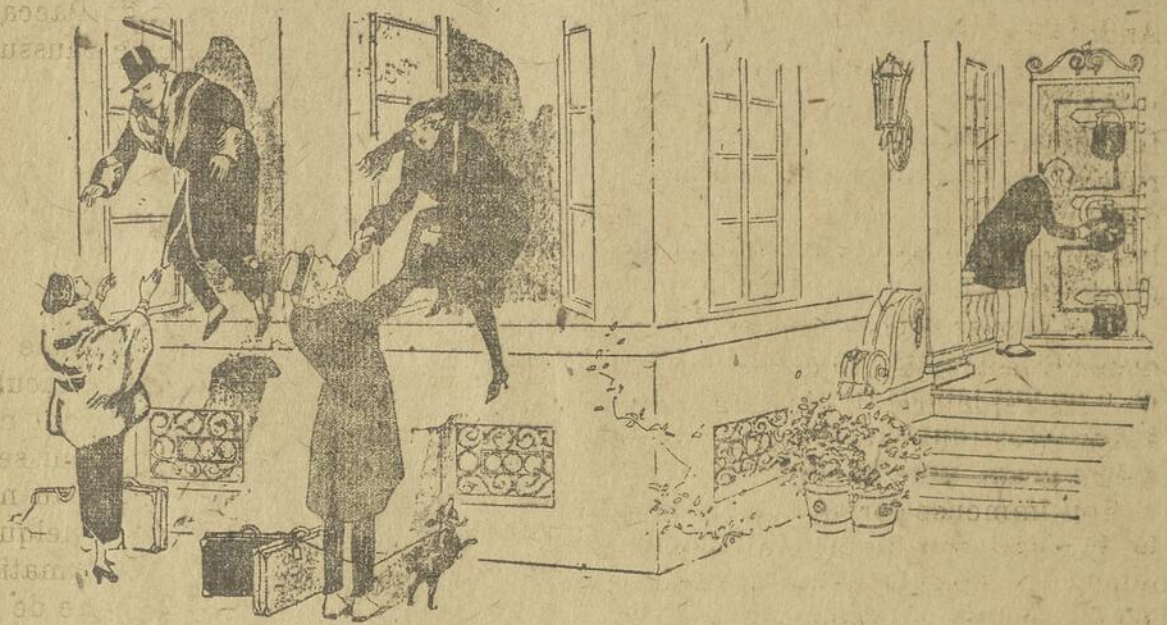
Ils se marièrent tout près de la frontière de Québec, ayant perdu de vue la tierce personne qui voulait compromettre leur bonheur.

Quand le père sut la chose, il entra dans une violente colère, et se jura de

déshériter ce fils désobéissant et insurgé.

Il se radoucit cependant plus après quand on lui eut dit que sa brue appartenait à l'une des familles les plus honorables et les plus riches de la cité.

Mais la tournure que prit cette aventure, ne convertit pas M. Hosting à des idées plus généreuses, plus modernes sur l'éducation des enfants. Il n'en continua pas moins de penser que les jeunes doivent être soumis à une discipline rigoureuse que, jusqu'à



l'âge de vingt-cinq ans, les personnes des deux sexes ne doivent jamais se rencontrer, qu'enfin, l'autorité paternelle, aujourd'hui comme chez les Romains, est une chose inflexible et terrible.

Déconvenu par la conduite cavalière de son fils Jean, il reporta toute sa sévérité sur sa fille et se jura bien que celle-là on ne lui enlèverait pas aussi facilement.

Miriam eut autant de chaperons qu'un sultan a de femmes. Aucun garçon, aucun jeune homme ne fut admis à la maison. Il lui fut aussi défendu de visiter ses compagnes qui avaient frères ou cousins.

A quinze ans, on la séquestra dans une espèce de monastère aux fenêtres grillagées, aux hauts murs de pierre où elle fit de très sérieuses études mais s'ennuya à mourir.

L'ingéniosité de Cupidon se rit de tous les obstacles; sa persévérance a fait le thème de millions de poèmes.

Tout près de ce monastère se trouvait un petit village où quelquefois les jeunes filles pouvaient se rendre sans escorte. Trompant un beau matin de mai la surveillance de ses jalouses gardiennes, Miriam prit la clé des champs où elle alla respirer le grand air de la liberté, avec sa meilleure compagne.

Mais leur solitude fut tout-à-coup troublée par l'arrivée d'un cousin de son amie qui flânait par là. Miriam fut présentée au jeune homme qu'elle trouva charmant et beau. Celui-ci, de son côté, la regarda avec admiration,

croyant voir une fée. L'amour les unit et ils ne pensèrent plus que l'un à l'autre.

Mais ils étaient si jeunes tous les deux et le papa Hosting si sévère! Cependant, André, car c'était son nom, s'arrangea pour passer l'été suivant dans un cottage voisin de celui que sa fiancée occupait quand, naturellement, son père lui permettait de quitter pour quelques semaines son couvent.

Comme il advint dans le cas de son fils, M. Hosting se réveilla un matin pour apprendre qu'il avait un gendre, que sa fille Miriam était devenue Mme André Chatterton.

Comment les deux tourtereaux s'envolèrent-ils? Nul ne le sait bien. Il fut question dans les rumeurs qui coururent sur cet enlèvement d'échelle, d'automobile de course, enfin de tous les accessoires nécessaires à cette fugue moderne.

Les jeunes époux se réfugièrent dans l'Ouest où André fit fortune et où vint les rejoindre M. Hosting, revenu à des idées plus larges et fou de joie d'être grand-père.

Son immense fortune est assurée à sa fille et à son fils qui voulurent, au risque de tomber dans la pauvreté, "vivre leur vie", contre les convenances et les préjugés. M. Hosting modifia à tel point son caractère qu'il en vint à trouver fantaisistes et drôlement imprévus les mariages de ses deux enfants.

Personne, dans cette famille, ne fut plus esclave des traditions sociales!

—— o ——

LA CONQUETE DU MONT BLANC

Horace Benedict de Saussure, professeur de Genève et voyageur, tenta le premier l'ascension du Mont Blanc, le pic le plus élevé des Alpes. Accompagné par quelques guides, il escalada le Mont jusqu'à un petit plateau très peu distant du sommet, mais fut forcé par une violente poudrerie, de rebrousser chemin. C'était en 1785. Il renouvela sa tentative l'année suivante et échoua de nouveau. Mais l'un de ses guides découvrit alors une route nouvelle. Au lieu de confier son secret à de Saussure, il en fit part à un gentilhomme du nom de Paccard qui devint en 1786 le maître du Mont Blanc. L'année suivante, de Saussure en fit l'ascension à la grande joie de l'Europe. Alors que l'exploit de Paccard est mis en doute, celui de de Saussure est incontestable.

——o——

L'OUIE DES POISSONS

Les petits poissons d'eau douce et les baleines jouissent-ils de la faculté d'entendre comme nous? Ils ont des ouïes, il est vrai, mais qui ne leur servent que pour faire entrer l'eau nécessaire à leur respiration. Quelques savants répondent dans l'affirmative et d'autres leur refusent l'usage de ce sens. Qui croire? De récentes expériences ont pourtant démontré presque définitivement que les poissons entendent. Des sons furent mis en contact direct avec l'eau d'un vivier où nageaient des centaines de poissons, qui semblèrent influencés par eux. Ce qu'il y a de curieux, c'est que si le poisson atrophie ses ouïes, ou organes de l'audition, il perd le sens de la direction en nageant. Il peut nager lentement à une petite allure, mais sitôt qu'il veut faire de la vitesse, il tourne en spirales.

LES BOMBES A LA POSTE

Des bandits, des anarchistes ou des fous ont entrepris dans l'Ouest une campagne de mort contre les médecins. Plusieurs ont succombé jusqu'ici, victimes de la haine implacable ou de l'odieuse envie de ces êtres inhumains animés par on ne sait quelles diaboliques influences.

Les meurtriers usent de procédés qui n'ont rien de bien nouveau mais qui n'en sont pas moins infaillibles. Ils recommandent à la poste une boîte en fer-blanc d'une certaine dimension, à l'adresse de leur victime, contenant un puissant explosif. Si le destinataire n'est pas averti, il développe ce colis innocemment et reçoit la décharge mortelle en soulevant le couvercle.

La chose vient d'ariver au docteur J.-L. Pepper, de Winnipeg, dans les tragiques circonstances que nous allons dire.

Ce médecin, tenu en haute estime par ses concitoyens pour son habileté professionnelle et ses qualités civiques, fit du service pendant la guerre dans une formation sanitaire canadienne. Il ne se connaît pas d'ennemis.

Une après-midi, on vint lui livrer un paquet recommandé. Il signa le récépissé, entra dans son cabinet de travail et se mit en frais de l'ouvrir. Il eut à peine touché la ficelle qui retenait le couvercle que la bombe explosa.

Au bruit de la détonation, les voisins s'empressèrent et relevèrent le médecin sans connaissance et tout couvert de sang.

Il avait le bras droit complètement arraché, les doigts de la main gauche amputés, la mâchoire brisée et toute la figure brûlée par la poudre et meurtrie par les éclats.

Pendant plusieurs jours, sa vie ne tint qu'à un fil, mais sa robuste constitution le sauva. Quoiqu'âgé de cinquante-six ans, il est encore doué d'une énergie extraordinaire. Ses médecins qui le traitent ne désespèrent





plus de son cas. Malheureusement, il ne pourra peut-être plus jamais reprendre la pratique de sa profession.

En étudiant l'explosif, on se rendit compte à l'hôpital que la bombe avait été chargée avec de la poudre noire ordinaire. C'est la seule pièce à conviction que possède la police pour suivre l'écheveau de ce drame.

On croit communément que le coupable doit se cacher dans la petite ville de X.... C'est d'ailleurs au bureau de poste de cette localité que fut consigné le colis. Le maître de poste en est certain et se souvient avoir recommandé un paquet au nom de J.-L. Pepper, médecin. L'expéditeur était un homme à l'allure distinguée.

Comme le paquet portait un timbre de quinze sous, soit six cents de plus que le taux imposé, il est possible que sa première pensée fut de le mettre à la poste de Calgary. Il se ravisa et crut plus sûr de l'expédier de X....

La population de cet endroit est très cosmopolite. Elle comporte des colonies slaves, italiennes, arméniennes, lithuaniennes, russes et canadiennes-françaises. On ne redoute aucunement les canadiens-français qui forment le meilleur élément de cette agglomération. Mais il n'en est pas de même des Italiens et russes dont on se méfie particulièrement.

La police poursuit de sérieuses enquêtes sur cet attentat qui a profondément ému la population bien pensante de ces deux villes.

Des récompenses sont offertes par les municipalités, diverses sociétés, de riches particuliers à celui qui indiquera une piste sûre aux policiers ou mettra lui-même le grappin sur le sinistre individu qui s'est rendu coupable d'une aussi lâche action.

—— o ——

1,000,000,000 D'ETOILES AU FIRMAMENT

Il n'y a dans tout le firmament que 5,000 étoiles visibles à l'oeil nu; la plupart sont de la sixième grandeur ou plus brillantes. La moitié du ciel seul, de quelque point qu'on le regarde, est perceptible sans l'aide d'un télescope et bien que les constellations de faible éclat qui bordent l'horizon soient invisibles à cause de la densité plus grande de l'atmosphère terrestre dans cette direction, il n'y a que 2000 étoiles assez rapprochées pour être vues dans une nuit sans nuages.

Si l'on fouille le ciel au travers d'une lentille de télescope, quel changement ! Il est constellé de milliers d'étoiles de la première à la neuvième grandeur et de 200,000 de la neuvième en montant.

Les étoiles faibles sont les plus nombreuses. On en compte presque 55,000,000 dans les dix-sept premières grandeurs.

Le réfracteur Yerkes, espèce de lunette astronomique, de quarante pouces, permet de contempler les étoiles de la dix-septième grandeur apparente et le grand télescope de 100 pouces Mount Wilson les étoiles de la vingtième. Ce modèle est le plus parfait au monde et il est peu probable qu'on en trouve un plus puissant.

Il y a dans notre système astral trois cent millions d'étoiles à portée du plus grand réfracteur.

Peut-être s'en trouve-t-il une plus grande quantité dans d'autres systèmes stellaires que nous ignorons.

Quelques astronomes ont imaginé des formules basées sur le calcul des étoiles pour fixer approximativement le nombre des étoiles dans notre système. Ils ont supposé une grandeur moyenne de vingt-deux ou vingt-quatre, bien au-dessous de la portée des télescopes existants, et en considérant qu'il y a autant d'étoiles au-dessous de cette grandeur moyenne qu'il s'en trouve au-dessus, ils arrivent à trouver un total qui varie de 700,000,000 à 1,800,000,000.

L'AMOUR VEILLE...

Etrange rencontre du capitaine Reynolds, jeune millionnaire aventurier, avec Mlle Denise d'Arcy, une beauté parisienne, dans un accident d'automobile

L'Amour, comme l'Opportunité, frappe au moins une fois à la porte de chaque homme, dit dans une piquante épigramme un sage d'une génération lointaine. Si l'Occasion passe sans insister, juste assez près pour qu'on puisse la saisir par les cheveux, l'Amour, quand il survient, insiste assez pour être reconnu, compris et écouté.

C'est avec cette persistance que Cupidon fit l'assaut du coeur du capitaine Robert Reynolds, aventurier millionnaire, écrivain, globe-trotter, chasseur et athlète accompli, quand l'automobile de course qu'il conduisait renversa une merveilleuse jeune fille dont il s'éprit à la minute où il aurait pu la tuer. Sa victime fut aussi bouleversée par la mâle beauté du jeune homme et bien qu'elle eut été courtisée par de redoutables prétendants dans tous les pays du monde elle n'en trouva jamais de plus séduisants que lui.

Le capitaine Reynolds est généralement connu sous le nom de "Bob", sobriquet qui resta célèbre à l'université de sa province.

Héritier de l'immense fortune de George Spear Reynolds, il eut de bonne heure l'ambition d'employer ses capitaux aux voyages et d'apprendre beaucoup de choses. Il se fit d'abord recevoir avocat et substitut du procureur. Il se servit de sa haute situation dans l'administration de la justice pour protéger les petits et les pauvres et faire la guerre aux politiciens et aux capitalistes malhonnêtes.

Quand il fut fatigué de cette vie sédentaire où il avait déjà acquis une bonne somme d'expérience, il entreprit ses tournées mondiales, traversant d'abord le Thibet et s'enfonçant une saison entière au coeur de l'Afrique pour écrire à son aise un roman et ses relations qui ont été publiées et tirées à plusieurs éditions.

Comme bien d'autres, il fut longtemps tenté par l'existence sauvage et tourmentée des plaines de l'Ouest Canadien. Quelques mois après son retour d'Asie, il s'engage comme cowboy sur un ranch. On se moque de lui à son arrivée et il endure les brimades de ses aînés. Pour s'affirmer, il obtient de son patron la permission de rosser, s'il le peut, tous les cowboys de la ferme. Il les malmena si bien qu'il devint la terreur du ranch et fut respecté.

Quand il eut appris tous les secrets des plaines, il tourna ses yeux vers l'Europe. Ses revenus s'amassaient chez son notaire, mais il préféra faire

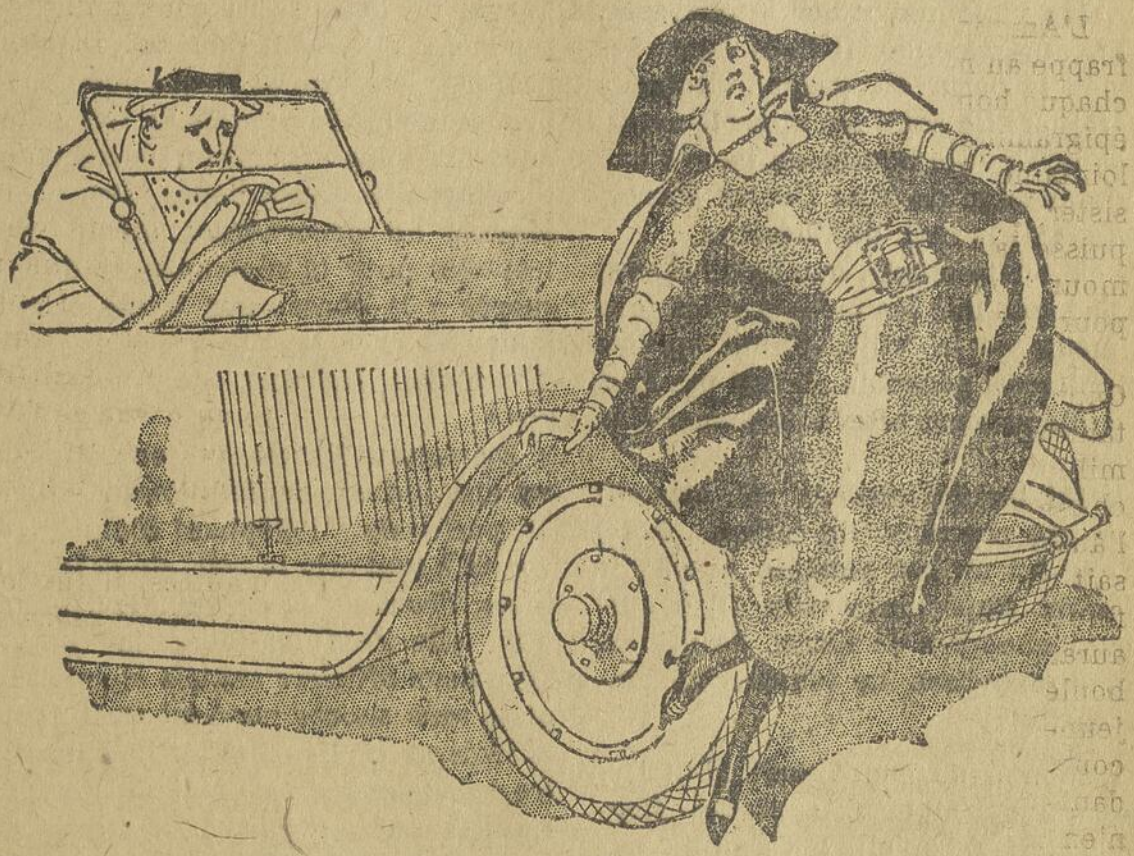
le voyage sans un sou en poche, tout comme les vagabonds.

Avec ces compagnons de fortune, il fit le trajet dans des wagons de marchandises et sur les timons des trains de voyageurs.

Après un voyage de treize jours, il mit pied dans la métropole où il ne séjourna que le temps voulu pour écrire un récit d'aventures qu'il intitula: "La Passion du vagabondage".

Le goût des randonnées le reprit et le capitaine Reynolds se dirigea sur les Indes. Pendant un an, il erra dans le Thibet, l'Hindoustan et l'Afghanistan, chassant avec les lamas et les rajahs.

De retour, à la requête de ses amis, il brigua les suffrages des électeurs de son comté pour prendre un siège au Parlement.



Cette oeuvre se vendit aussi bien, sinon mieux, que ses premières.

Cet effort littéraire fourni, il se fit avancer un acompte sur les profits de la vente et s'embarqua pour la Suède sur un paquebot de transport comme garçon d'écurie. Après avoir fait le tour de l'Europe, tantôt en millionnaire et tantôt en chevalier errant, il revint au pays où il fut promu capitaine d'un régiment de milice.

La politique le lassa bientôt et il reprit le chemin de l'Afrique où il se perdit dans les jungles pendant plusieurs mois. A cette époque, il lança encore deux romans de cape et d'épée, "Un joyeux Cavalier", et "Un soldat de fortune moderne".

A la déclaration de la guerre, il entra dans l'armée.

"Je n'ai connu l'amour, disait-il à ses amis, dans aucune de mes aventu-

res. Je crains de trop bien connaître la faiblesse et l'inconstance des femmes pour les aimer".

Il semblait donc que le capitaine Reynolds dut rester célibataire.

Survint alors cet accident qui bouleversa sa vie. Il n'en était pas responsable, la jeune fille s'étant jetée au-devant de son automobile. Il eut assez de sang-froid pour appliquer ses freins et adoucir ainsi le choc. Elle fut frappée par le chasse-pierres et projetée violemment sur la chaussée.

En une seconde, il l'eut dans ses bras et la porta en grande vitesse à l'hôtel où elle avait ses appartements. Dans une petite bourse on trouva une carte au nom de Mlle Denise d'Arcy. Telle était le nom de l'héroïne.

Bob, au désespoir, manda au chevet de la jeune fille les médecins les plus éminents de la ville, disant qu'une enfant aussi adorable n'avait pas trop de mille savants pour la ramener à la santé.

Il fut bientôt rassuré et attendit dans une chambre du même hôtel qu'elle fut un peu rétablie et put le recevoir. Dans l'intervalle, il fit emplir sa chambre de fleurs, de bijoux, de gourmandises, de cadeaux de toutes sortes.

Personne ne connaissait Mlle Denise d'Arcy, mais le capitaine Reynolds était sûr qu'elle différait des autres femmes et cela lui suffisait. Quand, après deux jours d'angoisse, elle fut en état de recevoir, il envoya son valet de chambre lui demander le privilège de quelques minutes d'entretien.

Jamais il n'apporta tant de soins à sa toilette. Enfin, quand, beau comme un Apollon, il s'approcha d'elle, elle lui sourit agréablement et le remercia de ne pas l'avoir blessée plus grièvement.

La jolie convalescente l'assura en outre qu'elle prendrait avec lui sa première récréation quand il lui sera permis de se lever.

Lorsque vint le jour de ce thé promis, Reynolds apprit enfin qui elle était. Fille d'une riche famille de Versailles, elle s'était acquis au théâtre sur tout le continent une renommée sans pareille, grâce à sa beauté de déesse. En compagnie de son père, elle avait pénétré au plus profond de l'Asie et risqué même sa peau (aucune femme ne l'a fait avant elle) dans une expédition chez des anthropophages australiens. Des chefs hindous lui décernèrent même des trophées pour la récompenser de ses succès à la chasse aux tigres et aux lions. Et avec tout cela, cette jeune fille n'était âgé que de vingt-deux ans !

En visitant Burma, un jour, (Burma est aux Indes), Denise d'Arcy entendit parler de " l'éléphant blanc " et voulut à tout prix le voir, sinon le capturer. Trompant la surveillance de son père, elle s'enfonça dans la jungle avec deux officiers anglais et suivit sa piste sans succès pendant trois jours et trois nuits. Ils en abattirent un autre cependant et rapportèrent ses défenses au père qui les exposa dans sa maison de Versailles.

—Et votre famille? questionna-t-elle.

—Je ne suis pas marié, répondit le capitaine Reynolds, si c'est ce que vous entendez par famille. Célibataire maintenant, et célibataire toujours, j'ai bien peur.

—Toujours, vous croyez?

Mlle d'Arcy est une polyglotte qui parle six langues et le capitaine en

connait tout autant, moins le russe qu'elle se mit à lui apprendre.

Ces visites fréquentes les conduisirent rapidement au mariage qui fut célébré deux mois après l'accident dans une petite église de New-York. Les seuls témoins en furent le chauffeur du marié et la femme de chambre de Mlle d'Arcy.

Le voyage de noces souleva une vive discussion. Où aller? Tous les deux avaient visité tous les coins et recoins du monde. Les changements de scènes et de localités étaient une bagatelle à leurs yeux.

Enfin Mme Reynolds suggéra l'idée de passer la lune de miel dans une automobile-cottage, aménagée en roulotte. Le capitaine serait chauffeur et pourvoyeur, elle, cuisinière. "Ce sera dit-il, une excellente occasion pour moi de me familiariser avec mes devoirs domestiques et pour vous avec vos devoirs de bon époux".

L'automobile fut construite : elle contenait une cuisinette, un bain, une chambre à coucher et un boudoir. Ils parcoururent d'abord le Canada et projetèrent ensuite de reprendre leur tour du monde avant de se fixer.

———o———

Un savant russe, le professeur J. H. Rosing, est l'inventeur d'un appareil optique dénommé " oeil électrique ", qui permettrait de découvrir avec une exactitude absolue les troubles et les lésions de l'estomac, les secrets des profondeurs de la mer, les mystères de l'intérieur des volcans, avec autant de précision que s'ils s'offraient à la vue ordinaire.

L'invention en question est basée sur la découverte des propriétés des rayons cathodiques qui sont influencés et mis en mouvement sous l'impulsion d'un courant électrique. Cet appareil peut être descendu au fond de l'océan, de l'estomac ou d'une cheminée volcanique comme une sonde, à une distance quelconque, de manière à voir distinctement ce qui s'y passe et à s'en rendre compte dans l'obscurité aussi parfaitement que si l'on opérait en pleine lumière.

———o———

CECI est une histoire vraie.

Des touristes étant allés se promener en Chine, la femme de l'un d'eux fut un jour invitée à prendre le thé chez les dix femmes d'un mandarin, grand dignitaire.

Les "mandarines" examinèrent avec curiosité l'étrangère; les vêtements, les cheveux, les dents, tout les intéressait, principalement les pieds (la voyageuse chaussait du sept).

— Oh! dit l'une des chinoises, avec des pieds comme ceux-là, vous pouvez marcher et courir comme un homme?

— Mais oui.

— Savez-vous monter à cheval et puis nager?

— Oui.

— Alors, vous êtes aussi forte qu'un homme?

— Je le crois.

— Vous ne vous laisseriez pas battre par un homme, même si c'était votre mari?

— Certainement non!

Les dix petites chinoises se regardèrent d'un air pensif en hochant la tête, puis, celle qui avait interrogé l'étrangère reprit encore une fois la parole:

— Je comprends maintenant, dit-elle, pourquoi les diables étrangers n'ont jamais qu'une seule femme. Ils ont peur!...

L'ENDORMEUSE D'ENFANTS

Une jeune femme pénètre dans les grandes maisons comme bonne, endort les enfants et vole tous les bijoux des parents avec un complice

La police est à la recherche dans tout le pays d'une jeune fille de dix-neuf ans, nommée Lucille Verhoff, soupçonnée d'avoir volé tous les gens qui l'employèrent comme bonne d'enfants après avoir chloroformé les petits confiés à ses soins. La justice la dénonce comme escroc et les parents comme criminelle.

Les méfaits qu'elle a commis ne se lisent pas sur sa figure, douce comme celle d'un ange, éclairée de deux grands yeux profonds, ornée d'une petite bouche fraîche et rouge comme un fruit mûr. En plus, tous ceux qui l'ont connue s'accordent à dire que sa conduite leur semblait au-dessus de tout soupçon, qu'elle avait des manières agréables et distinguées.

Cette jeune fille sonnait à la porte des riches familles où, grâce à sa mise et à son grand air, elle se faisait invariablement embaucher comme bonne ou femme de chambre. Elle étudiait la maison de la cave au grenier et quand ses plans étaient bien dressés, elle mandait ses complices et faisait avec eux le sac de la maison.

Si encore, elle ne se fut contentée que de cela! Mais cette voleuse avait la funeste manie d'anesthésier au chloroforme les enfants dont elle avait la garde pour ne pas éveiller leur attention.

Et qu'est-ce qui la portait à commettre cette imprudence qui aurait pu coûter la vie à plusieurs petits? Dans chacun des larcins qu'elle a commis avec ses comparses, les bébés qu'elle endormit ainsi ne pouvaient aucunement l'ennuyer. Ils n'auraient pu d'aucune façon donner l'alarme, ni même, au cours d'un procès, témoigner contre elle et sa bande!

Alors? Peut-être cette femme est-elle une demi-folle dont c'est la manie ? Fort heureusement, aucun des enfants qu'elle a drogués n'est mort. Mais plusieurs ont périodiquement des accès de stupeur à la suite de la trop forte dose de narcotique qui leur fut administrée.

La police tient à l'arrêter le plus tôt possible dans l'intérêt de la société et pour le sien propre, avant qu'elle ait le temps de commettre un crime qui la conduirait à l'échafaud.

En juin dernier, une élégante jeune personne se présenta chez une dame de la société, munie d'excellents certificats, pour lui demander une position de bonne. Cette dame remarqua la blancheur et la tenue impeccable de ses mains et lui confia aussitôt ses deux enfants, deux petites filles de six et quatre ans.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, la famille sortit, laissant Dorothée seule à la maison avec la bonne à qui

la mère recommanda de bien veiller sur la fillette.

Louise attendit que tout le monde fut éloigné. Elle était nerveuse et impatiente. En moins d'une minute, elle se précipita à la fenêtre, fit quelques signes conventionnels et des pas lourds résonnèrent dans la maison. Un homme entra. A ce moment, Louise prit l'enfant par la main et le



conduisit à son lit et l'endormit en lui mettant sous le nez un tampon imbibé de chloroforme.

Quand la famille revint, la petite était encore plongée dans un profond sommeil. Les tiroirs étaient bouleversés et des vêtements, des bijoux et des bronzes avaient disparu.

Une semaine plus tard, la même jeune fille fut engagée par une seconde famille qui lui donna deux autres enfants à surveiller, Robert, deux ans et demi, et Marcel, quatre ans. Le soir même de son entrée dans cette maison, le père et la mère allèrent faire quelques emplettes dans la ville. Ils avaient à peine mis le pied dehors que le même homme pénétra dans leur appartement et de concert avec la bonne, endormit les deux bambins et vola tout ce qui lui tomba sous la main.

Quand M. et Mme Lévy revinrent ce fut pour voir un chauffeur et une femme drapée monter dans une automobile devant leur porte, en emportant deux valises. Ils se précipitèrent chez eux pour trouver les deux garçons presque sans vie et tous les tiroirs retournés.

Les agents qu'on a lancés à la poursuite de cette femme et de son complice trouvent le cas étrange et ne

s'expliquent pas le besoin que ressent cette fausse bonne d'endormir les petits innocents dont elle vole les parents.

"De telles manies sont cumulatives, nous a dit l'un d'eux. Je veux dire qu'elles vont en s'aggravant. Si elle n'est pas prise, cette fille peut très bien un jour administrer une dose mortelle à un enfant—et cela, délibérément."

—o—

LES MOUCHES SONT PLUS FORTES QUE LES HOMMES

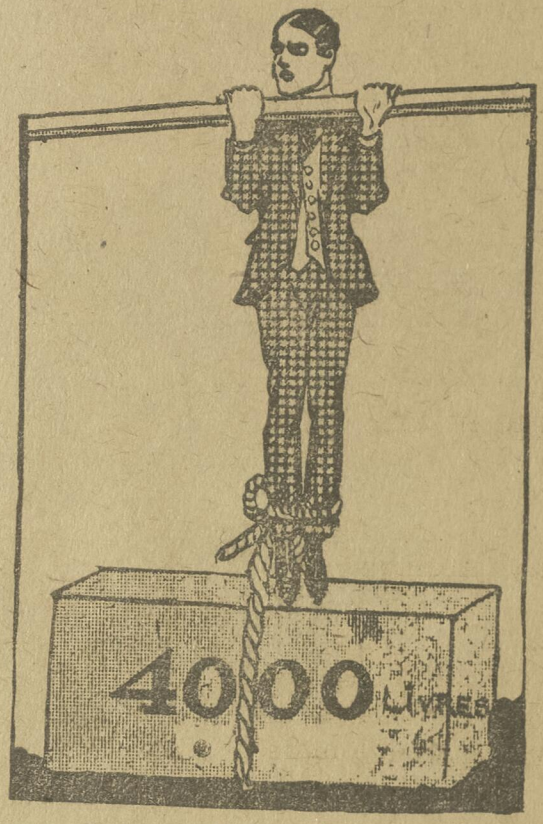
Tuez une mouche sans l'écrabouiller et étudiez la. C'est une merveilleuse créature, bien qu'on lui en veuille d'être une menace anti-hygiénique et "une nuisance publique". Ses muscles sont forts comme l'acier; ses mouvements nerveux sont aussi rapides que sûrs. Si nous étions proportionnellement aussi forts que la mouche, nous pourrions élever une poutre au-dessus de notre tête avec les deux mains, et, deux tonnes de fer attachées aux pieds nous serions capables de nous élever seuls au-dessus de terre.

Ce calcul n'est pas gratuit. M. Félix Plateau, un naturaliste belge éminent, l'appuie sur des expériences auxquelles il fit servir des insectes de toutes grandeurs pour éprouver leur force.

D'un autre côté, si une mouche avait la taille et le poids d'un homme, en même temps que sa force moyenne, elle pourrait tuer un lion de ses pattes et lui briser les mâchoires, comme fit Samson aux temps bibliques.

Maintenant, avec sa rapidité, nous laisserions un train lancé à toute allure nous venir à un pouce du nez pour le prendre au passage!

L'agilité et la vivacité de la mouche déterminent l'excellence de ses muscles. Si les nôtres étaient soumis aux mêmes applications, ils se rompraient vite, comme des ficelles. La mouche a cependant le corps mince et les membres, si on les compare aux nôtres..., ne sont pas une indice d'extraordinaire ténacité. C'est sans doute son poids infime qui lui permet de se mouvoir avec tant de vitesse.



Avec la force relative d'une mouche, voilà ce qu'un homme pourrait faire!

La même comparaison conduit à des considérations stupéfiantes dans le cas d'autres créatures dont le poids est ridicule, comparé au nôtre.

Ainsi, suivant des calculs délicats, une abeille est trente fois plus forte qu'un cheval, toutes proportions gardées. Quand une abeille s'acharne à quelque chose, elle peut pousser ou tirer des poids 180 fois plus lourds que le sien propre.

L'AVENTURE D'UN SOUS-MARIN

Un submersible de 200 pieds de long, par une fausse manoeuvre, plonge tête bêche dans la mer, à 165 pieds de profondeur et reste pendant deux jours dans la position verticale, la proue au fond et la poupe à quelques pieds au-dessus de la mer.

Les sous-marins, dans toutes leurs pérégrinations au travers des mers, se trouvent souvent dans des situations difficiles. La position la plus inattendue est bien celle que prit le "Seneral G. W. Goethals", submersible de la marine anglaise, qui enfonça tête bêche et resta rivé au fond, la queue en l'air, sortant de l'eau, pendant plus d'une heure.

Voilà comment la chose se produisit. A cinquante-cinq milles au large du cap Henlopen, le lieutenant-commandant Cooke donna l'ordre d'un "plongeon à la dernière vitesse". C'est là une manoeuvre qui suit toujours une course longue et rapide à la surface. Cette submersion brusque avait parfaitement réussi la veille et promettait cette fois de briser tous les records. Chaque homme était à son poste, les écoutilles étaient fermées, et le lest d'air s'échappa comme entra l'eau dans les portes. Mais quelque chose n'allait pas puisque l'avant s'engloutissait plus vite que l'arrière, la proue avant la poupe.

L'un des ventilateurs était resté ouvert et l'eau s'engouffrait dans l'avant. Impossible d'obstruer cette issue avant que la proue vint heurter le fond et s'y enfonça, à 165 pieds. L'eau envahit le magasin des torpilles, situé au centre du sous-marin, ainsi que la chambre de l'engin, et les inonda. Heureusement, le ventilateur fut fermé à ce moment et le système d'air de sauvetage mis en opération. Les piles galvaniques étant touchées par l'eau et les pompes mises hors d'usage, une odeur d'acide chlorique, odeur mortelle, se répandit dans l'atmosphère du submersible. Les hommes, quoique munis de masques à gaz, furent tout étourdis par cette première vague d'air vicié. Les lumières ne pouvaient pas non plus fonctionner, les piles et accumulateurs étant mouillés.

Le commandant, après avoir calculé que le fond était à 165 pieds et que l'embarcation en mesurait 200, se rendit compte que la poupe devait s'élever encore de 50 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'était la seule chance de salut. Le sous-marin était donc dans la position d'une balise ou d'une énorme bouée flottante, marquant la place de l'accident.

Les quarante hommes massés dans la même pièce, respirant le même air dans la noirceur, empestés par les émanations d'essence et d'acide chlorique cherchèrent à percer la cloison qui les séparait d'avec le comparti-

ment le plus rapproché de l'arrière; mais celui-ci ne pouvait contenir qu'un seul homme.

Quoique exténués, les marins se mirent à l'oeuvre et en se relevant dans la pièce située au-dessus de l'eau, se mirent en frais de pratiquer une ouverture dans la poupe pour attirer l'attention des navires et, si possible, s'échapper par cette issue. Après plusieurs heures de ce travail minutieux opéré en pleine obscurité, leurs outils se brisèrent. Mais un petit trou avait été fait, suffisant pour passer une perche au bout de laquelle ils fixèrent une étoffe blanche pour se signaler aux vaisseaux.



Un premier passa à quelques milles d'eux, qui ne distingua pas leurs appels de détresse.

Enfin, après être restés toute une nuit dans cette terrible position, le navire de ligne Alanthus les aperçut et vint à leur secours.

Le sauvetage de quarante hommes encagés de la sorte n'était pas chose facile, d'autant plus que l'équipage de l'Alanthus n'était muni d'aucun outil susceptible de percer l'acier.

Par le trou pratiqué déjà, ils glissèrent un boyau et introduisirent ainsi de l'air pur dans la chambre occupée par les quarante hommes du sous-marin. Cela suffit à leur rendre courage.

Un câble marin fut jeté autour de l'arrière soutenant une planche où se tinrent alternativement deux hommes qui, avec un ciseau à tête de diamant, s'employèrent à percer une ouverture assez grande pour donner passage à un homme. Ils travaillèrent ainsi du coucher du soleil à onze heures du soir. A deux heures du matin, les quarante marins, plus morts que vifs, furent sortis un par un de leur chambre de supplice et couchés confortablement dans le navire.

N'eut été l'arrivée heureuse de l'Alanthus, ils auraient été empoisonnés à la longue dans d'indicibles souffrances.

—— o ——

LES MOTOCYCLES

Les Anglais ont fait adopter aux Français et plus tard aux Américains la mode des motocyclettes, lors de la dernière guerre. Mais les armées alliées ne furent pas seules à s'en servir et les meilleures autorités militaires fixent à 18,000 le nombre de ces véhicules employés par les Allemands à la Marne.

Les Anglais en avaient 40,000 au printemps de 1915 et les Français 11,000, ainsi que les Italiens.

Nous pouvons dire que de 1914 à 1919 il y eut un million de motocyclettes en usage chez les Alliées.

LES CHEVALIERS DE LA PLUME

Les écrivains ne meurent pas tous de faim et de misère. La France et l'Angleterre connurent des hommes de lettres millionnaires

Si les poètes et romanciers de notre bonne vieille ville de Montréal parviennent difficilement à épuiser une édition de mille volumes, payés souvent en monnaie de singe, et crèveraient de faim plusieurs fois par semaine s'ils ne tiraient leur subsistance que de leurs plumes, par contre, des hommes de lettres, journalistes et auteurs, font en Europe, des sommes folles avec un seul livre.

Nous pourrions ajouter qu'il en est de même aux Etats-Unis, depuis quelques années, où les seuls revuistes, auteurs de scénarios, de nouvelles sentimentales, de "short stories" pour magazines illustrés, sont payés le prix d'une année de travail d'ouvrier ou de fonctionnaire municipal.

Certains écrivains à la mode d'outre-mer reçoivent des chèques de quelques milliers de livres sterling ou de francs avant même d'avoir mis la main à la plume et d'avoir trouvé le canevas d'un roman ou d'une simple chronique.



Hall Caine avait toujours sur l'établi du travail pour trois ans d'avance et Conan Doyle, l'auteur de Sherlock Holmes, peut à peine remplir ses commandes.

Rider Haggard qui écrivit, il y a une cinquantaine d'années, "She", un chef-d'oeuvre traduit dans toutes les langues et qu'un écrivain français, Pierre Benoit, a été dernièrement injustement accusé d'avoir plagié dans un livre intitulé "Atlantide", recevait habituellement $5,000 pour le moindre de ses feuilletons. Quand ces feuilletons étaient réunis en romans,

ils ne lui rapportaient jamais moins que $15,000.

L'éditeur qui veut fournir à ses lecteurs des sujets d'imagination, signés Conan Doyle ou Rudyard Kipling, doit les payer cent dollars les mille mots. Cette somme ne lui donne pas le droit de réunir ces travaux en volumes, les auteurs se réservant ce privilège qui les paie davantage.

Que dire d'Alexandre Dumas, père, dont l'extraordinaire fécondité était une source de revenus considérables? Il accumula les millions, vivant sur un pied de grand duc et jetant l'argent par les fenêtres. Il fit des folies si coûteuses pour le seul plaisir d'épater ses lecteurs qu'il dut, dans ses dernières années, se laisser entretenir par son fils qui avait hérité de lui son talent.

Alphonse Daudet vendit son roman "Sapho" pour la bagatelle de $200,000, une fortune.

Lord Beaconsfield reçut un cachet de $50,000 pour une nouvelle intitulée "Endymion". Cette somme n'a pas encore été dépassée en Angleterre.

"Les Misérables", oeuvre de Victor Hugo, fut évaluée à $55,000. Il est vrai que le prodigieux écrivain y avait travaillé vingt-trois ans, mais, qu'importe, la somme est jolie et agréable à recevoir.

Les oeuvres des deux plus notoires écrivains anglais, Charles Dickens et Sir Walter Scott, se sont toujours vendus comme des petits pains chauds. La fortune du dernier fut évaluée à $1,500,000 à sa mort. Ce chiffre n'a rien de surprenant quand on songe au nombre fantastique de livres qu'il a écrits et à l'enthousiasme avec lequels ils ont été accueillis par le public. Son revenu annuel était de $50,000.

Dickens, quoique moins riche, put tout de même porter sur son testament la somme de $600,000.

Emile Zola, arrivé dans Paris pauvre comme Job, jouissait, vers la fi de sa vie, d'un petit revenu de $50 000, fruit de ses romans.

Wilkie Collins, l'ami intime de Dickens, laissa $40,000 à ses héritie qui ont triplé et quadruplé cette somme en retirant les profits de ses der niers livres vendus.

Ce sont là les auteurs du siècle der nier. La plume est un outil encore plu lucratif aux mains des écrivains à la mode du XXe siècle: Anatole France Pierre Loti, Edmond Rostand, Ferdinand Brunetière, Victorien Sardou Catulle Mendès, Henri Lavedan, Paul Bourget, Maurice Barrès, et combien d'autres qu'il serait trop long de nommer. Avec une Société de gens de lettres, nos écrivains arriveraient peut être aussi à s'enrichir...

—o—

La première carte géographique moderne fut tracée par Abraham Ortelius, navigateur hollandais, qui mourut à Anvers en 1598. Son ouvrage monumental intitulé "The atrum orbis Terrarum" a été publié en 157(Quoique cette collection de carte marqua à cette époque un progrè considérable, le dernier des écolier peut faire mieux aujourd'hui de mémoire. Le mot "atlas" vient de ce demi-dieu de la mythologie grecque qui fut condamné par Jupiter à porter l terre sur ses épaules pour s'être ré volté contre l'Olympe.

UN ROMAN COMPLET

Le Buste aux Yeux d'Emeraude

par Gustave Lerouge

Première partie

LA FLEUR DU SOMMEIL

CHAPITRE PREMIER

Le voleur invisible

Les quais du petit port de Basan présentaient ce matin-là une vive animation. Des coolies japonais, tagals, chinois et malais s'occupaient activement à décharger une grande jonque à la poupe dorée, aux voiles de bambou tressé, dont la cargaison se composait de porcelaines venues de la grande île de Nippon, de nids d'hirondelles récoltés dans les cavernes de Sumatra, d'holothuries, de confiture de gingembre, de pousses de bambou confites dans du vinaigre et d'autres aliments exclusivement asiatiques.

L'arrivée de la jonque, qui mettait en émoi tous les négociants de la petite ville, n'était pas la seule cause qui excitât la curiosité des badauds.

Peu de temps après la jonque une grande barque de pêche était entrée dans le port. Elle était montée par quatre hommes: deux Esquimaux, un cosaque — ou un kalmouk, tu type tartare très accusé — enfin, un Européen, que l'on supposait être Anglais ou Français, et dont la physionomie, encadrée par de longs cheveux d'un blanc de neige et de larges favoris, exprimait la douceur et l'intelligence.

Ce vieillard — sans nul doute le propriétaire de l'embarcation — était luxueusement vêtu d'une pelisse doublée de renard bleu et coiffé d'une toque de la même fourrure. Il avait avec lui de nombreux bagages, que ses trois serviteurs se hâtèrent de tirer hors de la barque et de déposer sur le quai.

Ils avaient à peine terminé, lorsque le gouverneur du port — un Japonais nommé Noghi — s'avança, au milieu d'une grande affluence de curieux, pour demander des explications à l'étranger.

M. Noghi, prétentieusement vêtu d'un complet à carreaux de fabrication américaine, parlait très couramment l'anglais. C'est dans cette langue que la conversation s'engagea.

Le nouvel arrivant, d'ailleurs, lui fournit immédiatement les explications les plus satisfaisantes.

Il se nommait Prosper Bondonnat. C'était un savant français connu dans le monde entier par ses travaux sur la météorologie et aussi sur la botanique et la médecine.

Il déclara qu'en se rendant de San-Francisco à Vancouver, il avait été victime d'un naufrage, dont il n'avait pu sauver que ses papiers les plus précieux, quelques appareils de physique et une certaine somme d'argent.

A la demande du Japonais, M. Bondonnat exhiba diverses pièces, qui ne

laissaient aucun doute sur son identité.

Une fois fixé sur ce point, le gouverneur se mit obligeamment à la disposition du vieux savant pour tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin.

— L'île de Basan, expliqua-t-il, est celle des possessions japonaises qui est située le plus au sud. Complètement isolée dans le Pacifique, elle se trouve à des centaines de lieues de toute terre habitée, entre les Philippines et le groupe des îles Hawaï.

— Voilà qui est regrettable, dit M. Bondonnat. Comme vous devez le supposer, mon plus vif désir serait de rentrer en France aussitôt que possible.

— Vous n'aurez pas trop longtemps à attendre. Dans trois semaines, vous pourrez prendre le paquebot américain qui fait le service régulier entre Shangaï et San-Francisco.

— Voilà qui me rassure un peu. Je vais immédiatement télégraphier à mes enfants, qui doivent être très inquiets à mon sujet.

Le Japonais eut un sourire ambigu qui découvrit ses dents pointues et releva l'angle de ses sourcils obliques.

— Malheureusement, fit-il, l'île de Basan n'est pas encore reliée au Japon par un câble électrique.

— Tant pis! murmura le savant dont la physionomie exprima un vif désappointement. Puisqu'il en est ainsi, monsieur le gouverneur, je compte sur votre obligeance pour m'indiquer les moyens de me loger confortablement.

— Pour cela, rien de plus facile. Il y a précisément à louer, dans la banlieue de notre petite capitale, plusieurs villas toutes meublées et entourées de beaux jardins.

— Je ne regarderai pas au prix, pourvu que l'habitation soit convenable; car je ne vous cacherai pas qu'après les émotions d'un naufrage, plusieurs nuits passées en pleine mer, j'ai besoin de me reposer; je ne suis plus jeune, hélas!

— Vous verrez que vous serez très bien. Et cette villégiature forcée vous permettra de visiter notre pays qui, très peu connu certainement en Europe, mérite, par beaucoup de points, d'attirer l'attention d'un savant tel que vous. La faune et la flore sont très variées et n'ont guère été, jusqu'ici, beaucoup étudiées. Enfin, vous trouverez partout de pittoresques points de vue et, dans l'intérieur, des ruines de temples bouddhiques, qui sont, dans leur genre, de vrais merveilles.

M. Bondonnat, qui s'était attendu à ne rencontrer dans cette île perdue que des espèces de sauvages, se déclara enchanté de la courtoisie du gouverneur. Au bout d'une demi-heure, ils étaient les meilleurs amis du monde et, au bout d'une heure, le savant était devenu, moyennant la somme de vingt-cinq dollars, locataire d'une délicieuse habitation, entourée d'un vaste jardin.

Cette affaire une fois conclue il revint jusqu'au quai où était amarrée l'embarcation, et, sur son ordre, le cosa et les Esquimaux chargèrent les bagages sur leurs épaules afin de les transporter à la nouvelle demeure.

Tous quatre traversaient les rues étroites de la petite ville, toujours accompagnés du gouverneur Noghi, qui s'était constitué l'obligeant cicerone du Français.

— L'île de Basan, expliquait-il, est, grâce à sa situation toute spéciale entre l'Asie et l'Océanie, habitée par une population extrêmement variée. Il y a

ici sept ou huit races différentes : d'abord les Japonais qui sont les maîtres du pays et occupent les fonctions publiques, puis les anciens habitants qui appartiennent à la race malaise ou chinoise, enfin des émigrants venus de tous les points de l'Océanie: Canaques, Taïtiens, Papous, Maoris et Fidgiens.

— Il ne manquait plus, dit M. Bondonnat, que moi et mes serviteurs pour compléter cette collection ethnologique!

Leur conversation fut brusquement interrompue par une série de gémissements et de cris plaintifs qui s'élevaient à l'autre extrémité de l'étroite rue qu'ils étaient en train de traverser.

Ils pressèrent le pas et se trouvèrent tout à coup en présence d'un Océanien déjà vieux, et qui tenait entre ses bras, presque inanimée, une jeune fille au teint cuivré, son enfant, sans doute.

C'était lui qui poussait les gémissements lamentables qu'ils venaient d'entendre.

— Que se passe-t-il donc? demanda vivement le gouverneur japonais à l'indigène.

L'homme leva les bras au ciel avec désespoir.

— Ma fille, s'écria-t-il, ma chère Hatouara!... morte! perdue!... Elle vient d'être piquée par une vipère à crête rouge! Il n'y a pas de remède!

M. Bondonnat s'était avancé.

— Ma venue est vraiment providentielle! dit-il. Par une chance extraordinaire, j'ai précisément dans mon bagage quelques flacons du sérum du docteur Yersin contre la morsure des serpents!

Et se retournant vers le cosaque:

— Vite, Rapopoff! ordonna-t-il en langue russe, ma trousse et la boîte numéro 17 où se trouvent les sérums.

Le cosaque s'empressa d'obéir.

— Sauvez ma fille, murmurait l'indigène, et tout ce que j'ai vous appartient!

Sans lui répondre, M. Bondonnat se mit immédiatement à l'oeuvre.

A l'aide de la seringue de Pravaz, il pratiqua plusieurs injections de sérum; puis il agrandit la blessure du bras — c'était là que la jeune fille avait été piquée — en pratiquant avec le scalpel une incision cruciale. Il fit saigner la plaie, puis la cautérisa avec quelques gouttes d'hypachlorite de chaux.

Il avait pratiqué toutes ces opérations avec une prestesse qu'on n'eût jamais soupçonnée d'un homme de son âge.

— Ouf! fit-il, maintenant, je crois que l'on peut considérer cette charmante enfant comme à peu près hors de danger... Y a-t-il longtemps qu'elle a été piquée?

— Dix minutes à peine, monsieur le docteur, répondit en mauvais anglais l'indigène, tellement éperdu de joie qu'il en demeurait stupide.

— Au revoir, mon ami, dit M. Bondonnat, vous coucherez la malade et lui ferez prendre des infusions chaudes et, à moins que mon sérum ne soit éventé — ce qui arrive malheureusement quelquefois — je crois qu'elle en réchappera.

Laissant les deux indigènes encore sous le coup de la violente émotion qu'ils venaient d'éprouver, M. Bondonnat continua son chemin avec le gouverneur Noghi, qui tint à l'accompagner jusqu'au seuil de sa demeure et qui, chemin faisant, le remercia chaudement de son obligeance et de sa présence d'esprit.

Tous deux se séparèrent, enchantés l'un de l'autre.

Les maisons des Japonais ne sont généralement construites que de bambous et de planches légères, et les cloisons intérieures sont ordinairement formées par des feuilles de papier tendues sur des châssis. Il n'y existe, d'ailleurs, aucun moyen de chauffage sérieux.

La maison que venait de louer M. Bondonnat était heureusement plus solide. Elle avait été bâtie quelques années auparavant par un anglais et les murailles en étaient de briques solides. Le toit était couvert de tuiles vertes et jaunes, d'un effet très pittoresque, et, ce qui fit grand plaisir à M. Bondonnat, elle était mune de portes fermant à clé.

Elle ne comprenait que quatre pièces, deux au rez-de-chaussée, séparées par un couloir qui aboutissait au jardin, et deux au premier étage.

L'ameublement était demeuré tel que l'avait laissé son premier propriétaire. Les sièges, très commodes, étaient de bambou et de rotin. Les gros meubles, de ce bois de camphrier rose qui est abondant dans ces parages. Enfin, la chambre à coucher, munie d'un cabinet de toilette, avec un appareil à douches, offrait un lit de fer et de cuivre protégé par une moustiquaire.

En somme, M. Bondonnat ne pouvait espérer trouver mieux.

Le jardin, surtout, l'enchanta, avec sa luxuriante végétation, qu'entourait une solide palissade de bambou.

Il y avait là de belles collections de lis et de chrysanthèmes, des cycas et des bananiers, des cerisiers en fleurs, des palmiers, des orangers et de superbes cocotiers chargés de fruits.

Au centre, un bassin, orné de rocailles, était rempli de dorades de la Chine et de poissons aux gueules monstrueuses, dont quelques-uns portaient des petits anneaux d'argent passés dans les ouïes.

M. Bondonnat s'installa joyeusement. Il rangea ses papiers dans le petit meuble de camphrier à tiroirs qui se trouvait dans sa chambre à coucher. C'est là aussi qu'il déposa un appareil qui servait à constater la présence des radiations ultra-violettes, et qu'il avait inventé pendant son séjour à l'île des Pendus. Cet appareil d'une excessive sensibilité, était renfermé dans un écrin.

Sans l'impatience qu'il éprouvait à la pensée de passer encore trois semaines sans donner de ses nouvelles à sa fille, le vieux savant eût été parfaitement satisfait.

Il se proposait, d'ailleurs, de rapporter de son séjour dans cette île de Basan, qui n'avait été étudiée par aucun savant, les documents les plus curieux et peut-être qui sait? une plante ou un animal inconnu. Après avoir fait, comme on dit, le tour du propriétaire, M. Bondonnat appela le cosaque Rapopoff et le chargea d'aller aux provisions.

Rapopoff s'empressa d'obéir, emmenant avec lui les deux Esquimaux. Il ne revint qu'au bout d'une heure, pliant sous le poids de victuailles de toutes sortes; les négociants japonais et tagals avaient abusé de la naïveté du cosaque pour lui faire acheter toutes sortes de comestibles hétéroclites.

Il rapportait des mets si bizarres que M. Bondonnat lui-même en demeura rêveur: il y avait des ailerons de requins confits dans la saumure, des pots de grès qui renfermaient des jeunes chiens mort-nés préparés au miel — ce qui est considéré par les mandarins comme un manger fort délicat, — du vin de riz dans des bou-

teilles entourées de soie violette, des cocons de vers à soie dont on fait, paraît-il, des crèmes délicieuses, enfin des vers de terre salés, de l'alcool de Kawa dans une calebasse et de la confiture d'algues marines.

Nous allions oublier des conserves de boeuf de Chicago, des salaisons allemandes et une foule d'autres articles d'épicerie européenne dont l'énumération serait interminable.

Heureuement, M. Bondonnat aperçut, dans tout ce fatras indigeste, une belle langouste et des fruits magnifiques: ananas, goyages, nèfles du Japon, noix de coco, mangues, pommes-crèmes, et jusqu'à deux des fruits volumineux de l'arbre à pain, qu'il suffit de mettre au four quelques instants pour avoir un délicieux gâteau.

— Que de choses! s'écria le savant, mais tu es fou, mon pauvre Rapopoff, il y a presque de quoi monter une boutique. Jamais nous ne pourrons manger tout cela!

— Ceux-là s'en chargent, petit père, répondit le cosaque en montrant d'un geste éloquent les Esquimaux qui riaient d'un rire béat, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

M. Bondonnat était, ce jour-là, de si belle humeur qu'il ne songea pas à gronder Rapopoff.

— Tu as raison, lui dit-il, ces deux braves Esquimaux, grâce auxquels, somme toute, nous devons notre liberté, reprennent la mer demain pour regagner l'île des Pendus. Il est juste qu'on leur fasse fête avant de leur dire adieu!

Le cosaque était devenu tout à coup pensif.

— J'aime mieux, fit-il, qu'ils y retournent que moi, dans cette île maudite. Je suis sûr qu'ils y seront très mal accueillis.

— Non, dit M. Bondonnat, si je croyais qu'il leur arrivât quelque désagrément, je les garderais avec moi, mais il n'en sera pas ainsi; lorsqu'ils vont à la pêche, ils restent parfois plusieurs jours en mer, pour peu qu'ils soient entraînés par un vent contraire. Puis, comme on aura trouvé mon prétendu cadavre, on n'aura pas la pensée de les inquiéter.

Les Esquimaux dépassèrent les espérances de M. Bondonnat. Ils trouvaient tout délicieux, petits chiens, vers de terre, ailerons de requin, ils dévorèrent tout. On voyait leur panse s'arrondir à vue d'oeil et M. Bondonnat redoutait, à part lui, qu'ils ne vinssent à éclater.

Il n'en fut rien, heureusement. Les deux pêcheurs, dont l'estomac était sans doute aussi robuste que celui des serpents boas, passèrent une nuit paisible et le lendemain matin, frais et dispos, ils se présentèrent devant le savant pour lui faire leurs adieux.

M. Bondonnat leur permit d'emporter les restes du dîner oriental en guise de provisions de voyage et, ce qui leur fit encore plus plaisir, il leur remit à chacun cent dollars en bonne monnaie d'argent.

Rapopoff alla les reconduire jusqu'à leur embarcation et revint d'un air satisfait apprendre à son maître que les Esquimaux avaient repris la mer, favorisés par une excellente brise du sud-ouest qui devait les mener rapidement à bon port.

Le lendemain et les jours suivants furent employés par le naturaliste à s'installer dans sa villa, dont il se montrait de plus en plus content, puis il visita la ville, une incohérente petite cité où les palais de brique coloriée faisaient vis-à-vis à des cahutes couvertes de feuilles de palmiers et à des

maisonnettes de bambou et de papier, jolies et frêles comme des jouets.

D'ailleurs, le vieillard n'excitait plus la curiosité de personne. Depuis qu'on savait qu'il était en bons termes avec le gouverneur Noghi, chacun lui montrait la plus aimable prévenance.

Au cours de ses promenades, le savant put se convaincre que M. Noghi n'avait pas exagéré en parlant du pittoresque de l'île. Placé en dehors des grands chemins de la civilisation, ce coin de terre avait gardé toute son originalité, toute sa couleur propre; de plus, le climat, très chaud, mais tempéré par la brise du Pacifique, en faisait un véritable Eden où poussaient à la fois toutes les plantes du Japon et une grande partie de celles de Java et des îles Polynésiennes.

L'air était délicieusement embaumé d'un parfum léger et subtil où se combinaient le musc, l'ambre et les fleurs du citronnier. Dans cette atmosphère enchantés, le seul fait d'exister était un véritable bonheur.

M. Bondonnat, amolli par ce climat perfide, perdait de son énergie, se laissait aller à de longues rêveries, à des heures entières de paresse, dans son jardin touffu comme une clairière, ou sur le rivage où retentissait l'éternelle et bruissante chanson du vent dans le feuillage des filaos et des grands cocotiers.

Le savant, en allant faire une visite au gouverneur Noghi, avait appris avec plaisir que la petite indigène Hatouara se portait aussi bien que possible, mais il n'avait plus entendu parler d'elle ni de son père.

Huit jours s'écoulèrent ainsi sans que le vieux savant s'ennuyât une minute. Il fut agréablement surpris un matin, en voyant entrer chez lui sa gentille malade accompagnée de son père, qui, pour cette visite importante, avait jugé bon de revêtir un complet à grands carreaux de couleur voyante, qui semblait emprunté à la garde-robe d'un clown; un chapeau de fibres de cocotier, imitant le panama, complétait ce déguisement mondain.

Hatoura, elle, soit par bon goût naturel, soit par impossibilité pécuniaire, n'avait pas jugé à propos de faire appel aux modes européennes pour sa parure; ses cheveux, un peu crêpus et d'un noir bleuâtre, étaient relevés à la mode japonaise et retenus par des épingles de corail, et elle n'avait pour tout vêtement qu'un léger kimono de soie, où couraient des arabesques de feuillage et de fleurs et qui lui laissait les bras nus jusqu'aux coudes.

La jeune fille avait le teint couleur; de cuivre clair, le nez droit et délicatement modelé. Ses lèvres un peu fortes et ses langoureux yeux noirs lui donnaient une grâce sauvage dont rien parmi nos pâles beautés, ne peut donner une idée.

Puis il y avait en elle une vivacité de mouvements, une franchise de regards et de gestes d'un charme presque animal, qui ajoutait encore à ses autres séductions.

Hatouara était chargée d'un filet de raphia tressé, rempli des fruits les plus magnifiques. C'était un présent, qu'elle venait apporter à son sauveur et qu'elle promettait de renouveler très souvent.

Rapopoff disposa dans une corbeille ce savoureux cadeau, dont la salle à manger se trouva tout embaumée. M. Bondonnat régala ses visiteurs d'une tasse d'excellent thé jaune, accompagnée de confitures et de gâteaux secs, et l'on causa.

Amalu, le père de Hatouara, avait amassé une certaine fortune en faisant le trafic dans les îles Polynésiennes, sur une petite goélette dont il était le propriétaire. Maintenant, ses économies solidement placées à la succursale de la banque d'Yokohama, il vivait paisiblement de ses rentes, et son seul souci était de trouver à sa fille un époux digne d'elle.

Il accabla M. Bondonnat de questions sur l'Europe, sur la France et sur Paris, et le vieux savant le renseigna avec sa patience et sa bonté accoutumées. Quant à Hatouara, elle se tenait silencieuse, contemplant avec admiration le mobilier de la salle à manger; puis elle alla visiter le jardin, et elle revint au moment ou Amalu voulait à toute force faire accepter au docteur, à titres d'honoraires, plusieurs pièces d'or anglaises. M. Bondonnat refusa énergiquement, au grand chagrin du brave homme.

— Que pourrais-je donc faire pour vous être agréable? demanda-t-il au savant.

— Eh bien, tenez, au moment où vous êtes entré, je me préparais justement à aller à la pêche. Venez avec moi! Vous me montrerez les bons endroits.

— Je vais vous laisser ma petite Hatouara. C'est une pêcheuse fort habile et elle sera très heureuse de vous accompagner.

— J'accepte avec grand plaisir. Allons, Rapopoff, apporte les lignes et le panier.

Dix minutes après, tous trois descendaient sur le rivage, qui n'était qu'à quelques pas de la clôture du jardin, et l'on s'installait dans une petite anse que Hatouara dit très poissonneuse. Le ciel et la mer étaient d'un azur admirable et les vagues venaient presque caresser la racine des cocotiers et des tamariniers au feuillage d'un vert éclatant.

L'eau était si calme qu'on apercevait dans les profondeurs les broussailles blanches des coraux, au-dessus desquels se balançaient les méduses étincelantes de toutes les couleurs du prisme. De temps en temps, des vols de poissons roses, lilas, jaune d'or, filaient entre les grandes algues, au pied desquelles s'attachaient les holothuries azurées et les oursins verts et violets.

C'était, sous le cristal de l'onde transparente, une série de fantastiques paysages d'une richesse de tons et d'un éclat presque irréels.

M. Bondonnat jeta sa ligne armée de quelques vermisseaux marins, et bientôt il eut ramené des trygles d'un rouge vif et une murène au corps de velours noir constellé de taches d'or.

Hatouara le regardait faire avec un sourire de pitié.

Vraiment, songeait-elle, ce vénérable étranger qui lui avait sauvé la vie n'entendait rien à la pêche, il fallait lui donner une leçon.

Sans rien dire, elle avait pris l'épuisette — article anglais trouvé par Rapopoff dans un magasin de la ville — et elle capturait de tout petits poissons qu'elle déposait dans un creux du rocher à côté d'elle. Quand elle en eut assez, elle les mit dans sa bouche ; puis, rejetant d'un seul geste son pyjama, elle plongea hardiment dans la mer.

M. Bondonnat, quelque peu estomaqué, la vit filer comme une sirène entre les coraux et les varechs polycolores.

Elle reparut bientôt à la surface, souriante et tenant dans la main deux grosses dorades au ventre d'argent.

— Je suis une petite sauvage, moi, expliqua-t-elle dans son mauvais anglais. Toute enfant, j'ai appris à pêcher de la sorte!

— Comment fais-tu? demanda M. Bondonnat très amusé.

— Ce n'est pas difficile. Je laisse aller un à un les petits poissons et, quand il s'en approche un gros, je le tue d'un coup de dent sur le haut de la tête.

— J'avoue, dit M. Bondonnat avec un paternel sourire, que je serais bien incapable d'en faire autant. Ma ligne me suffit.

M. Bondonnat était enchanté de la gentillesse de sa petite camarade, et, quand ils se séparèrent, il la força d'accepter la moitié des poissons qu'ils avaient pris ensemble.

Elle promit de revenir le lendemain à la villa, avec de nouveaux présents.

Dès lors il ne se passa pas un seul jour sans que M. Bondonnat reçut sa visite; tantôt elle apportait des fruits, tantôt de beaux coquillages ou des poissons pêchés par elle.

Occupé d'études et de promenades, le vieux savant voyait s'écouler les journées sans ressentir le moindre ennui. Et il se promettait plus tard de revenir avec ses deux enfants, sa fille Frédérique et sa fille adoptive Andrée, pour leur faire visiter cette île enchanteresse. Basan était décidément un pays sans défaut. Les habitants mêmes, presque tous bouddhistes, y étaient très doux, très bons et très serviables. Le gouverneur Noghi avait bien prévenu M. Bondonnat que les voleurs étaient nombreux dans l'île et d'une habileté stupéfiante, mais jusqu'ici le savant n'avait eu à se plaindre de personne; cependant, par mesure de prudence, il faisait coucher le fidèle Rapopoff sur une natte en travers de la porte de sa chambre et, cette précaution prise, il dormait aussi paisiblement dans son lit de cuivre que s'il ne se fût pas trouvé dans une île perdue, à deux ou trois mille lieues de son pays natal.

Un matin, M. Bondonnat constata avec la plus vive surprise que les tiroirs du petit meuble de camphrier étaient demeurés entr'ouverts, et il s'aperçut bientôt que ses papiers avaient été fouillés, bouleversés comme par une main impatiente.

"Voilà qui est étrange!" s'écriat-il.

Et s'approchant de Rapopoff, fort occupé en ce moment à épousseter :

— Tu n'es pas sorti cette nuit?

— Non, petit père.

— Tu n'as pas quitté ta place?

— Je n'ai pas bougé du seuil de la porte. Je n'ai fait qu'un somme.

— Tu n'es pas somnambule?

Le cosaque ouvrit de grands yeux. Il fallut un quart d'heure pour lui expliquer ce qu'est un somnambule, et, quand il eut compris, il déclara qu'il était absolument indemne de cette singulière infirmité.

— Voilà qui est extraordinaire. C'est peut-être moi, après tout, qui suis somnambule!

M. Bondonnat se plaisantait lui-même, car il avait les nerfs parfaitement équilibrés et n'avait jamais eu à en souffrir.

Un peu préoccupé, il remit en ordre ses notes et ses paperasses. Il n'avait pas encore terminé quand le cosaque lui demanda de l'argent pour aller aux provisions.

M. Bondonnat prit la petite clé qui ouvrait un des tiroirs du meuble, celui qu'il avait fermé lui-même, la veille au soir, et il constata avec une stupeur profonde que ce tiroir, lui aussi, était ouvert.

Le portefeuille qui contenait les bonknotes était bien à sa place, mais il paraissait considérablement désenflé.

Très intrigué, il fit son compte. Dix billets de banque manquaient à la liasse qui lui avait été jadis remise par les lords de la Main Rouge.

Il était profondément stupéfait. Cette fois, sa perspicacité était en défaut. Il était impossible que quelqu'un fût entré sans réveiller le cosaque et, d'un autre côté, il ne pouvait soupçonner ce brave Rapopoff, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement et qui, d'ailleurs, avait toujours professé un profond mépris de l'argent.

M. Bondonnat examina la fenêtre. C'était une de ces fenêtres dites à guillotine, qui s'ouvrent de haut en bas et qui sont usités dans toutes les colonies anglaises. Le verrou intérieur était poussé et ce n'était pas par cette voie qu'avait pu passer le voleur!

Il en était de même des fenêtres du rez-de-chaussée, et, quant aux deux portes, celle qui donnait sur la route et celle qui aboutissait au jardin, le savant les retrouva dans l'état où elles étaient la veille au soir, c'est-à-dire fermées à clé.

C'était à n'y rien comprendre.

M. Bondonnat se livra aux suppositions les plus folles, sans en trouver une qui fût vraisemblable.

En désespoir de cause, il alla jusqu'à sonder les murailles à coups de marteau, pour voir si elles ne recélaient pas une issue secrète; partout, les murailles sonnaient le plein et, d'ailleurs, elles étaient trop peu épaisses pour pouvoir dissimuler une trappe quelconque.

Le vieux savant passa une partie de la matinée à essayer de deviner cette énigme, il ne put y parvenir; il finit par y renoncer, en essayant de se persuader à lui-même qu'il avait été le jouet d'une hallucination ou la victime d'une crise subite d'amnésie.

Mais il était loin d'être convaincu.

— Décidément, fit-il en hochant la tête, je crois plutôt que j'ai eu affaire à un voleur invisible.

CHAPITRE II

Le pied nu

M. Bondonnat déjeuna, ce jour-là, dans son jardin, au milieu de ces fleurs et de ces plantes exotiques qui étaient pour lui comme des amies et dont il connaissait, à point nommé, toutes les espèces et toutes les variétés.

— Ma foi, se dit-il philosophiquement, après avoir pris son café, je ne veux pas me faire de bile au sujet de ce vol! Ceux qui l'ont commis doivent se tenir pour satisfaits et ne reviendront sans doute plus. D'ailleurs, il faut qu'ils soient relativement honnêtes! Ils auraient pu tout prendre. Ne pensons plus à cela et allons faire une promenade.

Le savant mit aussitôt ce projet à exécution. Il se coiffa d'un léger chapeau de rotin, se munit d'un grand parasol en papier et descendit jusqu'au rivage, s'arrêtant de temps en temps pour contempler les jeux des mouettes et des cormorans, ou pour examiner quelque fleur ou quelque pierre.

Il allait lentement, en flâneur, côtoyant le rivage, à l'ombre de superbes cocotiers où s'ébattaient des écureuils et des rats palmistes.

Puis il suivit un sentier qui le mena sur la plage même, et il marcha sur le sable couvert d'une profusion de coquillages nacrés.

Jamais il n'avait senti avec autant de bonheur les charmes de la prome-

nade et de la méditation. Comme il lui était doux de flâner ainsi, au milieu d'un des plus beaux paysages du monde, après tant de mois d'une si dure captivité!

Bercé par sa rêverie, M. Bondonnat ne s'apercevait pas qu'il avait fait beaucoup de chemin; enfin il se trouva au milieu d'un site véritablement grandiose, mais qui lui était tout à fait inconnu; il ne s'était pas encore aventuré si loin de sa maison.

Au-dessus d'une forêt où se mélangeaient toutes les essences propres aux contrées tropicales, il apercevait des coupoles dorées, de sveltes tourelles; toute une architecture compliquée et élégante, qui le fit songer à ces châteaux habités par des génies que l'on trouve à chaque page des contes arabes.

Il eût bien voulu visiter ce magnifique édifice; mais il en était séparé par d'inextricables fourrés de plantes épineuses, au milieu desquels il n'eût été ni facile ni prudent de se risquer, car ils devaient servir d'asile à tout un monde de reptiles.

Le naturaliste se résigna donc à continuer à suivre le rivage, et il déboucha bientôt dans une baie profonde, une sorte de fjord qui s'avançait jusqu'au milieu de la forêt.

Au fond de cette baie, que bordait une falaise abrupte, se trouvait de nombreuses cavernes produites par l'incessant et patient travail des flots.

Il marcha de ce côté, mais il poussa tout à coup un cri de surprise en se trouvant inopinément en présence d'un homme misérablement vêtu, à la barbe hirsute, qui, assis sur le sable, à l'ombre de la falaise, déjeunait de quelques coquilles bivalves, dans le genre de nos clovisses, les ouvrant avec un couteau et en rejetaient ensuite au loin les coquilles.

En s'approchant, M. Bondonnat remarqua avec surprise que cet homme à la mine égarée était un blanc, sans doute un Européen, peut-être même un Français comme lui, car ses cheveux et sa barbe en désordre étaient d'un blond ardent.

Le savant pensa tout de suite qu'il se trouvait en présence de quelque matelot déserteur, et il s'approcha, mû par la curiosité et aussi par la pitié, car ce pauvre être paraissait dans un état lamentable.

A la vue de M. Bondonnat, le solitaire fit un geste pour s'enfuir; mais, en reconnaissant qu'il avait affaire à un homme de sa race, il demeura et une sorte de sourire se dessina sur sa face chagrine.

M. Bondonnat crut utile d'engager la conversation en demandant quelques renseignements sur la route à suivre pour regagner le port de Bassan.

Sans y songer, M. Bondonnat s'était exprimé en français. Ce fut avec un plaisir inexprimable qu'il entendit l'inconnu lui répondre dans la même langue:

— Monsieur, vous n'avez qu'à suivre le rivage. Il est impossible que vous vous égariez. Il y a bien un sentier plus court, qui coupe à travers le bois, en passant devant le temple bouddhique, mais vous pourriez vous perdre; il est plus prudent de longer la mer.

— Je vois avec plaisir que je me trouve en présence d'un compatriote. Vous êtes Français?

—Oui, répondit l'homme d'un air sombre.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici?

— Je ne sais pas au juste... un mois.. peut-être plus!

M. Bondonnat s'aperçut que ses questions déplaisaient à l'homme, dont les traits avaient repris leur expression farouche.

— Si je vous interroge ainsi, reprit-il, ce n'est pas, croyez-le, pour satisfaire une vaine curiosité. C'est pour savoir si je ne pourrais pas vous être utile de quelque manière!

— Je n'ai besoin de rien.

— Pourtant, vous ne me semblez pas très heureux. Si une somme d'argent quelconque...

— Je ne veux rien, répliqua l'homme avec une sourde colère. Je me trouve bien comme je suis. Je ne veux pas qu'on s'intéresse à moi ni qu'on s'occupe de moi!

M. Bondonnat était profondément ému.

— Vous devez avoir éprouvé de bien grands malheurs, dit-il; mais il y en a bien peu qui soient complètement irréparables!

Comme l'homme gardait le silence, les suppositions du naturaliste prirent une autre orientation.

— Auriez-vous été victime de quelque entraînement? auriez-vous commis quelque faute, quelque crime? demanda-t-il.

Cette hypothèse eut pour résultat de tirer l'inconnu de son apathie.

— Monsieur, répondit-il, je ne vous connais pas, mais vous me paraissez rempli de bienveillance à mon égard et je ne voudrais pas que vous me preniez pour un malfaiteur...

— Je me nomme Prosper Bondonnat.

— Le célèbre naturaliste?

— Lui-même.

— Mon cher compatriote, je vais vous raconter mon histoire en deux mots. Mais vous verrez que la catastrophe dont j'ai été victime est irréparable, et qu'il vaut mieux que vous me laissez à mon chagrin et à ma tristesse.

— Je vous écoute, dit le savant en s'asseyant sur le sable.

— Je me nomme Louis Grivard, reprit le jeune homme, et mon nom ne vous est peut-être pas tout à fait inconnu, car j'ai, à plusieurs reprises, organisé, en France et en Amérique, des expositions de peinture qui ont eu un certain succès!... C'est à New-York que j'ai connu celle qui devait devenir ma femme, ma chère Lorenza.

A ce nom, l'artiste fondit en larmes, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il put continuer son récit.

— Nous étions parfaitement heureux. Nous nous étions aimés dès le premier jour que nous nous vîmes. Il y avait entre nous deux une si merveilleuse union, une harmonie si parfaite, que jamais, même sans nous être donné le mot, nous n'avons été d'un avis différent sur aucune question! D'un seul regard, nous nous comprenions. C'était un bonheur au-dessus de celui de la simple humanité, et il n'est pas extraordinaire qu'il n'ait pas duré et qu'il ait fini de façon aussi tragique.

"Nous étions mariés depuis quelques semaines à peine, lorsqu'on nous fit une proposition très avantageuse. Il faut vous dire que ma chère Lorenza possédait l'étrange pouvoir de rendre aux perles mortes tout leur éclat et tout leur orient. Plusieurs fois même, des souverains la firent appeler pour lui confier leurs joyaux.

— En effet, j'ai entendu parler de cela, dit M. Bondonnat.

— C'est vous dire que la pauvre Lorenza se connaissait admirablement en

perles. Un marchand de pierres, dont nous avions fait la connaissance, cherchait une personne de confiance pour aller à Ceylan, à Timor, en Océanie, acheter des quantités considérables de perles. Il pensa que Lorenza était toute désignée pour cette délicate mission; il nous proposa d'entreprendre, à ses frais, dans les conditions les plus agréables, un voyage autour du monde. Comme j'hésitais, il fit valoir à mes yeux les facilités que j'aurais, en contemplant des paysages exotiques, de trouver dans mon art une note nouvelle et puissamment originale ; Paul Gauguin n'est-il pas allé à Taïti, et Besnard aux Indes? Puis n'était-ce pas le plus merveilleux des voyages de noces?

"Nous nous laissâmes convaincre et nous partîmes. Les premières semaines de notre excursion furent idéales. Je puis presque mourir, après avoir été aussi heureux que je le fus pendant ces quelques jours.

"D'ailleurs, nos affaires marchaient à souhait. A Ceylan, à Timor nous conclûmes, pour le compte de notre mandataire, des marchés très avantageux. C'est alors que j'eus la fatale idée de passer quelque temps dans cette île de Basan, dont le charme perfide m'avait séduit, et qui est le rendez-vous d'un grand nombre de pêcheurs et de traiquants en nacre.

"Nous louâmes une maisonnette dans la banlieue de la ville et, sans négliger le côté sérieux de notre mission nous commençâmes nos excursions à travers ces paysages merveilleux.

"C'est alors qu'une première catastrophe vint s'abattre sur nous, au milieu de cette tranquillité et de ce bonheur, comme la foudre éclatant dans un ciel serein.

"Un matin, nous nous aperçûmes que toutes nos perles, qui étaient la propriété de notre mandataire et qui représentaient une somme énorme, avaient disparu; le coffret de fer qui les renfermait n'avait même pas été forcé; c'était pour nous la ruine et même le déshonneur, car personne ne croirait jamais que nous nous soyons laissés voler aussi naïvement.

"Je me plaignis à Noghi, le gouverneur. Avec beaucoup de zèle, du moins en apparence, il commença une enquête; cette enquête ne donna aucun résultat, et, quoi que je n'en sois pas sûr, j'ai toujours pensé que ce rusé Japonais était complice de mes voleurs.

"Pourtant, nous ne perdîmes pas courage. Je passe pour avoir du talent; Lorenza, de son côté, gagnait beaucoup d'argent, grâce à la merveilleuse faculté qu'elle possède; nous résolûmes de nous mettre au travail et d'amasser une somme suffisante pour rembourser le prix des perles. Notre amour nous tenait lieu de tout; nous nous aimions tellement qu'aucun malheur n'était capable de nous abattre.

"Est-il besoin de vous dire que nous avions résolu de quitter le plus tôt possible cette île de malédiction... c'est alors qu'éclata la suprême catastrophe!...

Ici l'artiste se mit à trembler, un sanglot l'étreignit à la gorge.

Deux jours avant notre départ, bégaya-t-, Lorenza disparut de la même façon mystérieuse que les parles!... Oui, monsieur, c'est épouvantable, mais c'est ainsi. Un matin, en me réveillant, je ne la trouvai plus à mes côtés. Et, ce qu'il y a de plus désespérant, nulle trace d'effraction, nul vestige, nul indice!... J'étais désespéré!

"Je retournai chez le gouvrneur, je

priai, je suppliai, je menaçai. Comme la première fois il feignit de se rendre à mes instances il fit même arrêter quelques abitants sur lesquels pesaient des soupçons; mais finalement, il n'obtint aucun résultat, et, petit à petit, ne s'occupa plus de l'affaire.

M. Bondonnat était profondément troublé. En songeant au vol dont il avait été victime la veille, il se demandait à quels malfaiteurs mystérieux il pouvait avoir affaire. C'étaient les mêmes, sans nul doute, qui s'étaient emparés des perles et qui avaient enlevé Lorenza.

— Continuez, dit-il à l'artiste, qui maintenant, semblait retomber dans son abattement. Il est nécessaire que je connaisse cette aventure dans les moindres détails.

— Je vous ai raconté l'essentiel, reprit l'artiste. J'ai été fou pendant plusieurs jours, errant dans les bois et le long de la mer sans vouloir prendre aucune nourriture. Je cherchais Lorenza; c'était mon idée fixe. Je la cherche toujours, j'ai la conviction qu'elle est encore vivante. Pourquoi l'aurait-on tuée? Si j'avais la certitude qu'elle fût morte, je ne lui survivrais pas d'une minute. L'espoir de la retrouver est la seule chose qui me donne le courage de ne pas mourir.

—Voilà, crtes, une étrange histoire, murmura M. Bondonnat sincèrement apitoyé. Mais pourquoi n'avez-vous pas regagné le Japon, adressé une plainte en règle au consulat de France? Il me smble qu'à votre place c'est ce que j'aurais fait.

Louis Grivard eut un rire amer.

—Vous oubllez, mon cher compatriote, que j'étais sans argent, complètement ruiné, mes bagages vendus pour payer le loyer de notre maison et les frais des premières et inutiles recherches!... Mais ce n'est pas encore la vraie raison. J'aurais peut-être pu, en m'engageant comme matelot, regagner Yokohama, mais la seule pensée de quitter le pays où se trouve encore certainement ma Lorenza me bouleversait. D'ailleurs ne suis-pe pas mieux ici? Aux yeux de mon mandataire, aux yeux de la loi française ne suis-je pas un voleur?... Peut-être qu'en mettant le pied sur le quai de quelque port civilisé, des policemen me prendraient au collet! mon signalement doit avoir été envoyé partout...

M. Bondonnat prit la main du malheureux artiste et l'étreignit avec effusion.

—Mon pauvre ami, lui dit-il, ce n'est pas en vain que vous m'avez raconté votre histoire. Je vous le promets, je ferai tout ce qui est humainement possible pour éclaircir cet affreux mystère et pour retrouver votre femme. Mais j'ai, moi aussi, bien des choses à vous raconter.

M. Bondonnat narra son séjour à l'île des Pendus, sa captivité chez les bandits de la Main Rouge et la façon extraordinaire dont il s'en était évadé. Il termina son récit en expliquant de quelle façon lui-même, la nuit précédente, avait été victime d'un vol dont les circonstances rappelaient exactement celui grâce auquel l'artiste avait été dépouillé.

—Ce sont, évidemment, les mêmes bandits, répondit Louis Grivard, et je tremble qu'il ne vous arrive à vous aussi quelque malheur.

—Soyez tranquille, répondit M. Bondonnat avec énergie, je vais prendre des précautions; puis je ne vous cacherai pas que ce mystère me passionne! Il faut absolument que je sache la vérité! J'y mets mon amour-propre de savant.

L'artiste hocha la tête avec tristesse.

—Je doute fort que vous réussissiez! fit-il.

—J'ai cependant découvert des choses plus difficiles, que diable ! Laissez-moi réfléchir, trouver un plan, un stratagème, et vous verrez... Mais quittons cela pour l'instant; vous n'allez pas, je suppose, continuer à vivre en lycanthrope, sous ces haillons. Je vous emmène avec moi, il y a une place pour vous dans ma maisonnette.

—Je suis sincèrement touché de votre bonté, mais je refuse... Je ne pourrais dormir sous un toit, dans une pièce close de tous côtés. Je me réveillerais en sursaut toutes les cinq minutes, en croyant sentir près de moi les invisibles malfaiteurs. Venez avec moi, je vais vous montrer où je loge.

Louis Grivard alla jusqu'à l'entré d'une des cavernes, au fond de la baie, sous le haute voûte d'origine madréporique. M. Bondonnat aperçut un lit de feuilles de palmier et de grands coquillages qui servaient de vases à boire au solitaire, une petite source tombait de la falaise et allait se perdre dans les sables.

Au-dessus du roc c'était la forêt avec ses lianes inextricables et ses verdures majestueuses.

—Voilà mon antre, dit Louis Grivard avec un mélancolique sourire. C'est là que je dors pendant une grande partie de la journée, ne sortant que pour me procurer des fruits et des coquillages; mais, la nuit, je la passe tout entière à errer dans l'île, je rôde par les rues de la ville, écoutant les conversations, regardant et observant tout.

Le malheureux ajouta avec un regard morne:

—Qui sait? Il suffira peut-être d'un mot pour me mettre sur la bonne piste!... Au matin, je rentre brisé de fatigue, et je dors; voilà ma vie!

Malgré toute l'insistance de M. Bondonnat, Louis Grivard refusa énergiquement d'aller habiter la villa; mais il fut convenu que le savant le visiterait fréquemment et le tiendrait au courant de tout ce qui pourrait arriver d'intéressant.

Au moment de se retirer, le naturaliste remarqua que les parois de la grotte étaient sculptées d'idoles monstrueuses, aux longs yeux en amande, aux grosses lèvres souriantes; et il pensa que cet endroit avait peut-être été, avant l'apparition du bouddhisme dans cette île, un temple consacré aux idoles, à ces mauvais génies, à l'existence desquels croient tous les sauvages océaniens.

Ce qui le fortifia dans son opinion, c'est qu'à cinq ou six mètres de l'entrée, la caverne était barrée par des éboulements, et il se rappela avoir vu autrefois dans l'Inde des cryptes pareillement ornées de statues gigantesques.

M. Bondonnat revint lentement chez lui, en proie à une vive préoccupation. La confidence de Louis Grivard le forçait de s'occuper de nouveau du vol de la nait précédente. Il s'était juré qu'il arracherait ce malheureux à sa triste situation. Mais il avait beau chercher, se creuser la tête, il n'arrivait pas à découvrir la ruse victorieuse, la bonne idée qui lui permettrait de mettre la main sur les invisibles malfaiteurs.

Ce soir-là, il ne mangea que du bout des dents. Il avait le coeur serré et le cosaque Rapopoff lui-même fut frappé de sa tristesse. Il regagna sa chambre tout soucieux. Mais, avant de se coucher, il ordonna à Rapopoff d'é-

tendre, depuis la porte de la pièce jusqu'au petit meuble de camphrier qui se trouvait à l'autre extrémité, une longue natte de rotin; il se fit apporter de la farine de riz et, à l'aide d'un tamis, il en répandit une couche parfaitement égale sur toute la surface de la natte.

—Comme cela, fit-il, si mes déva-liseurs ne sont pas tout à fait de purs esprits, ils seront forcés de laisser quelques traces de leur passage, en admettant qu'ils reviennent. Ce que je ne crois guère.

Il prit encore une autre précaution, ce fut de placer sous son chevet le portefeuille qui contenait le reste de ses banknotes. Puis, satisfait de cette idée il se mit au lit.

Fatigué par sa longue excursion, M. Bondonnat, presque aussitôt couché, tomba dans un profond sommeil et dormit tout d'une traite jusqu'au matin.

En sautant à bas de son lit, son premier sin fut de regarder la natte ; la farine de riz portait les traces parfaitement nettes d'un tout petit pied nu, un pied de femme ou d'enfant.

M. Bondonnat regarda autour de lui. De même que la première fois, tous les meubles avaient été bouleversés, les papiers demeuraient en désordre dans les tiroirs entr'ouverts

—Cette fois, par exemple, s'écria le savant, c'est trop fort!

Il glissa la main sous son oreiller. Le portefeuille s'y trouvait bien, mais il avait encore diminué de volume. Les voleurs, enhardis par un premier succès, avaient enlevé vingt bank-notes de mille dollars chacune.

Jamais — même lorsqu'un hasard l'avait mis sur la voie de découvertes étonnantes—M. Bondonnat n'avait été aussi stupéfié. Il tiraillait ses favoris blancs pour bien se constater à lui-même qu'il ne dormait pas.

—Voyons, répétait-il, mais c'est insensé! Ces indigènes ne sont pourtant pas sorciers, que diable! et nous ne sommes plus au moyen âge!

Il ouvrit la porte de sa chambre qu'il trouva fermé à clé comme la veille, et il réveilla Rapopoff, qui, étendu sur sa natte en travers du seuil, dormait encore, en ronflant comme un tuyau d'orgue.

De même que son maître, le cosaque avait dormi tout d'une traite et n'avait été réveillé par aucun bruit suspect.

L'énigme demeurait insoluble.

—Pourtant, se répétait M. Bondonnat profondément intrigué, je voudrais bien savoir à qui appartient ce joli pied nu!

CHAPITRE III

L'apparition

Le rerste de la matinée, M. Bondonnat fut en proie à un étrange malaise moral; il avait l'impression d'être comme happé entre les roues d'un engrenage invisible. Toutes ses lectures sur les cas de suggestion et de hantise lui revenaient en mémoire et il avait maintenant la certitude que les mystérieux cambrioleurs ne s'en tiendraient pas là.

Enfin, il devinait que les événements incompréhensibles, dont sa demeure était le théâtre continueraient à se dérouler avec une logique inflexible et bizarre.

Il fut un peu distrait de ses soucis par la visite de la gentille Hatôuara, toute fière d'une robe de soie bleue toute neuve, de jolies babouches bro-

dées d'or et d'un beau collier de corail, dont son père lui avait fait présent le matin même. Elle apportait un panier de crabes épineux et fantasques dans leurs formes comme des monstres japonais, et de ces grosses crevettes des mers tropicales que l'on appelle des "caraques" et qui sont longues comme la main.

—Je vous apporte une bonne nouvelle, baraguoina-t-elle dans son mauvais anglais, le paquebot américain que l'on n'attendait que dans une douzaine de jours sera ici ce soir.

—Qui t'a dit cela?

—Tout le monde sur le quai. Le vapeur a été aperçu au large par les pêcheurs.

—Je te remercie, mon enfant, murmura le savant devenu brusquement tout songeur.

—Alors, vous allez nous quitter? fit Hatôuara avec l'expression d'une réelle tristesse dans la voix.

—Je ne sais pas encore, répondit-il. Mais va donc jouer dans le jardin avec Rapopoff, j'ai besoin de réfléchir.

M. Bondonnat était perplexe. Malgré son vif désir de se rembarquer pour la France, il lui en coûtait énormément de quitter l'île de Basan sans avoir découvert ses voleurs. Il avait le coeur gros à la pensée d'abandonner à son désespoir le malheureux Grizard, auquel, entraîné par sa générosité naturelle, il avait fait, peut-être imprudemment, de si belles promesses.

—Je crois, songea-t-il, qu'il faudra que je reste encore quelque temps dans cette île diabolique. Je sais qu'il y aura un autre vapeur dans une quinzaine. Le retard n'est pas énorme, et je pourrai toujours charger quelqu'un du paquebot d'un télégramme destiné à ma fille, afin de la rassurer... Et pourtant ai-je bien le droit de faire attendre ainsi ma pauvre Frédérique?

M. Bondonnat était en proie à la plus cruelle indécision. Il ne put se décider à prendre une résolution, quelle qu'elle fût, et il conclut que le mieux était de se laisser guider par les événements. Il se promettait, d'ailleurs, de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour hâter la solution de l'énigme et le dénouement du drame ; mais plus il réfléchissait, plus il constatait que ce qu'il pouvait se bornait à bien peu de chose.

Nerveux et indcis, agité et mécontent, le savant ne sortit pas ce jour-là. Il passa toute l'après-midi, assis dans son jardin, à l'ombre d'un cycas, à réfléchir et à feuilleter quelques livres anglais, qu'il avait trouvés chez un papetier japonais de Basan.

Hatôuara ne l'avait pas trompé. Un peu avant le coucher du soleil, Rapopoff vint annoncer qu'un grand navire à vapeur était mouillé dans la rade. D'une des fenêtres du premier étage, M. Bondonnat put voir la coque allongée d'un steamer de moyen tonnage, ancré à environ deux kilomètres de la côte et qu'entouraient déjà la foule des jonques, des sampans et des barques chargés de fruits et de marchandises locales.

Le vieux savant, décidément, avait perdu l'appétit; ce soir-là, de même que la veille, c'est à peine s'il toucha à l'excellent repas que lui avait apprêté son cosaque.

Comme ce dernier était occupé à desservir, M. Bondonnat l'interpella brusquement.

—Rapopoff, lui dit-il, tu sais que l'on me vole presque toutes les nuits?

—Oui, petit père!

—Eh bien, il faut que tu m'aides à découvrir les voleurs. Cette nuit tu te

coucheras sur ta natte, mais tu ne dormiras pas; et, si quelqu'un vient, tu l'empoigneras et tu m'appelleras!

Dressé dès l'enfance à l'obéissance passive, le cosaque ne fit pas la moindre objection à ce plan. Il s'étendit, comme chaque soir, sur sa natte, en travers de la porte, avec la ferme résolution de ne pas fermer l'oeil de la nuit.

Sur le conseil de M. Bondonnat, il avait placé à côté de lui, à portée de sa main, un grand sabre japonais et un revolver.

Le naturaliste, une fois dans sa chambre, souffla sa lampe, s'étendit tout habillé sur son lit, après avoir eu soin de serrer son portefuille dans la poche intérieure de son veston. Il était lui aussi, bien résolu à rester éveillé jusqu'aux premiers rayons du jour.

La nuit était très chaude; l'air était embaumé par la voluptueuse haleine des jardins et des bois. M. Bondonnat entr'ouvrit légèrement sa fenêtre; il aspira avec délices cette brise chargée de langoureux aromes.

Peu à peu, il lui sembla que jamais le vent du soir n'avait été chargé d'odeurs aussi enivrantes. Il n'avait qu'à fermer à demi les yeux pour se croire transporté dans un champ de tubéreuses et de narcisses, d'où montaient des senteurs d'une volupté accablante.

Bientôt ses yeux se fermèrent tout à fait et il s'endormit.

Il faisait grand jour quand il se réveilla; et tout d'abord, il eut beaucoup de peine à mettre de l'ordre dans ses idées. Ce ne fut qu'après plusieurs minutes d'efforts qu'il se rappela qu'il s'était promis de ne pas se laisser aller au sommeil; mais il prit vite son parti de cette négligence.

—Bah! se dit-il, j'ai mangé la consigne. C'est tant pis! Rapopoff aura sans doute été plus vigilant que moi!

Il sauta en bas de son lit, et son premier soin fut de jeter un coup d'oeil sur la natte couverte de farine de riz qu'il avait eu la précaution de disposer de la même façon que la première fois.

La trace des petits pieds nus s'y étalait en évidence.

—Par exemple! s'écria le naturaliste, voilà qui dépasse la permission! C'est se moquer du monde! Et cet imbécile de Rapopoff qui s'est endormi malgré ma défense! Je vais lui dire un peu son fait!

Tout en monologuant ainsi d'un ton fort mécontent, M. Bondonnat avait machinalemnt porté la main à la poche où se trouvait son portefeuille. Il fut plus irrité que surpris, en constatant que, cette fois encore, on l'avait allégé d'une vingtaine de billets.

Sur les cent banknotes que lui avaient remis autrefois les lords de la Main Rouge, il n'en restait plus guère qu'une quarantaine.

Du coup, M. Bondonnat était véritablement en colère.

—Cela devient insupportable, s'écria-t-il, c'est stupide!... Puis c'est énervant, cette façon de procéder, de n'enlever, à chaque expédition, qu'un petit paquet! J'aimerais presque autant qu'ils eussent tout pris d'un coup, au moins je n'aurais plus à y penser!

Véritablement exaspéré, le savant ouvrit la porte de la chambre, bien décidé à tancer d'importance la négligence et la paresse du cosaque.

Rapopoff avait disparu!

Ses bottes, son bonnet de fourrure, son sabre japonais et son revolver se trouvaient bien à leur place à côté de la natte, mais leur propriétaire n'était plus là!

C'est en vain que M. Bondonnat le chercha dans le jardin et dans les différentes pièces de la villa. Rapopoff s'était éclipsé sans laisser de traces, avait été escamoté comme une muscade.

Cette fois, l'aventure était stupéfiante, pour ne pas dire terrifiante. Tout autre à la place de M. Bondonnat eût été pris de panique et se fût sans nul doute réfugié à bord du vapeur américain, bien décidé à ne pas demeurer une minute de plus dans une île où il se passait de pareilles choses.

Le naturaliste n'eut pas un instant la pensée de céder la place à ses invisibles ennemis. La disparition — ou peut-être l'assasinat — de son fidèle cosaque l'irritait et le peinait profondément. Il ne prit que le temps de faire sa toilette et courut chez le gouverneur Noghi.

Le cauteleux Japonais le reçut, comme à son ordinaire, très aimablement. Il écouta son résit sans broncher, déplora avec lui que de pareils attentats fussent possibles dans un pays civilisé dépendant du sceeptre du mikado, et, finalement, lui donna l'assurance formelle qu'il allait mettre en campagne tous les hommes de la police locale.

—Je suis désolé de ce qui vous arrive, conclut-il; mais, comme je vous l'ai dit lors de votre arrivée, ces vols inexplicables sont très fréquents dans l'île de Basan, et, jusqu'ici, il nous a été impossible d'en découvrir les auteurs. Enfin, je vous promets que nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir.

M. Bondonnat se retira, ne conservant que peu d'espoir de retrouver le malheureux cosaque. Il se rendait compte que cette île était le siège d'une puissance occulte contre laquelle il n'y avait rien à faire. Il était furieux, désemparé, ne voyant nullement à quelle résolution il pourrait s'arrêter, enfin profondément humilié par la constatation de son impuissance.

Il rentra chez lui, mangea à la hâte quelques fruits en guise de déjeuner; puis il eut l'idée d'aller conter ses malheurs à Louis Grivard. Il alla donc jusqu'à la caverne qui servait de demeure à l'artiste; il ne trouva personne.

Décidément, tout se tournait contre lui.

Il passa le reste de la journée en proie à une agitation fébrile, allant et venant d'une pièce à l'autre de la villa et, sans qu'il se l'avouât à lui-même, pénétré d'une secrète terreur à la pensée de la nuit qui approchait.

Il songea d'abord à aller chercher Amalu et à se procurer, par l'intermédiaire de l'indigène, quelques hommes robustes pour le garder ; mais, après beaucoup d'hésitation, il y renonça. Il lui répugnait un peu de mettre qui que ce soit dans la confidence de ses frayeurs; puis il se disait que le moyen de découvrir le mystère n'était pas de mettre en fuite les singuliers malfaiteurs qui le dévalisaient.

Le résultat de ces réflexisns fut celui-ci: il n'appellerait personne, et il monterait la garde lui-même.

Il prit toutes ses mesures pour n'être pas surpris par le sommeil, il absorba plusieurs tasses de café très fort, se munit de son revolver et, laissant entr'ouverte la porte du jardin, il s'assis sous un massif de bambous, se levant de temps à autre pour ne pas se laisser engourdir par la délicieuse atmosphère qui s'échappait des feuillages mouillés de rosée.

L'air était d'une pureté cristalline. Des centaines de rossignols s'égosillaient dans les jardins du voisinage, et les grandes chauves-souris vampires passaient silencieusement devant la lune, sur leurs ailes de velours.

Mais M. Bondonnat était insensible au prestige de la nature tropicale. Il n'avait qu'une idée fixe. Prendre son voleur en flagrant délit, et par l'entrebâillement de la porte du jardin il surveillait l'autre porte, celle qui donnait sur la rue et qui se trouvait à l'extrémité du corridor du rez-de-chaussée.

Il était près d'une heure du matin, et le naturaliste commençait à se dépiter, lorsqu'il crut entendre un léger grincement à la serrure de la porte extérieure.

Bientôt la porte s'ouvrit silencieusement; une forme se profila dans la pénombre du couloir et, de sa cachette, M. Bondonnat aperçut une étrange apparition.

C'était une jeune fille entièrement nue, sauf un lambeau d'étoffe qui lui couvrait à peine les reins et auquel était suspendu un petit sac de soie ; mais, ce qui l'intrigua au dernier point, c'est que la jeune fille, dont un rayon de lune montra le svelte torse cuivré, avait la tête couverte d'un de ces anciens casques japonais qui font aujourd'hui la joie des antiquaires et qui sont faits de lamelles d'écaille ou de corne.

Détail stupéfiant, ce casque n'avait pas de trous à la place des yeux; deux épaisses plaques de corne les bouchaient complètement. Il fallait que celle qui le portait fût aveugle.

L'apparition, qui tenait à la main droite un gros bouquet de fleurs pâles, d'une pénétrante odeur qui rappelait à la fois la tubéreuse et le narcisse, s'arrêta court en face de la porte du jardin et se mit à monter l'escalier qui conduisait au premier étage.

M. Bondonnat éprouva une violente émotion. Il sentait qu'il tenait enfin le premier anneau de la chaîne qui le conduirait à la découverte de la vérité.

—Evidemment, se dit-il, cette espèce de fantôme va encore me dévaliser, mais tant pis! J'ai mes banknotes dans ma poche. Elle ne les prendra toujours pas. Elle ne tardera sans doute pas à redescendre. Alors nous verrons!

Il ne s'était pas trompé. Au bout de cinq minutes, la jeune fille au casque reparut. Elle tenait toujours son bouquet qu'elle agitait d'un geste machinal; mais M. Bondonnat aperçut, passés dans sa ceinture, une liasse de papirs et l'écrin où se trouvait enfermé l'appareil destiné à mesurer l'intensité des rayons ultra-violets, qu'il avait soigneusement enfermé, la veille, dans le petit meuble de camphrier.

Le naturaliste était prodigieusement intéressé par ce qu'il voyait. Toutes ses suppositions se trouvaient dépassées; il lui semblait être au seuil d'un monde étrange, et il ne put réprimer un léger frisson en songeant à ce qu'il allait sans doute découvrir.

Glissant presque sans bruit sur le dallage du corridor, l'apparition était arrivé à la porte de la rue. Elle l'ouvrit avec une clé qu'elle prit dans le petit sac de soie pendu à sa ceinture, et elle sortit, laissant derrière elle, comme un sillage parfumé, la pénétrante odeur de son bouquet.

M. Bondonnat sortit une minute après elle, et, le coeur palpitant, lui emboîta le pas.

A sa grande surprise, elle ne se dirigea pas du côté de la ville de Basan, en ce moment plongée dans le som-

meil. Elle prit le sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

Du même pas égal, ses pieds nus foulaient la mousse épaisse et douce comme du velours. Des mouches phosphorescentes étaient venues se poser sur son casque et ajoutaient encore au fantastique de sa silhouette.

M. Bondonnat ne put s'empêcher de se comparer lui-même à un vieux magicien attiré par un démon femelle vers quelque gouffre infernal.

Un quart d'heure, une demi-heure se passèrent, ils marchaient toujours à travers le bois plein de rumeurs nocturnes; branches mortes qui se cassent, soupirs de bêtes en rut, rampements de couleuvres, bruissements d'insectes ou d'oiseaux dans leurs nids. Il semblait aussi au naturaliste que des voix chuchotaient à son oreille, lui criaient de retourner en arrière.

M. Bondonnat était brave. Pourtant, il se sentit petit à petit gagné par un étrange émoi. Son sang-froid l'abandonnait peu à peu, et, deux fois, il buta contre des racines tordues qui barraient le sentier, pareilles à une nichée de serpents entrelacés.

Enfin, il respira. Toujours sur les pas de son guide mystérieux, il venait d'entrer dans une large avenue bordée de platanes géants, aux troncs d'un gris pâle sous les rayons de la lune. Leur feuillage formait une voûte majestueuse et paisible, du haut de laquelle des lianes légères retombaient, en se balançant au moindre souffle de la brise.

A l'extrémité de l'avenue il y avait une haute muraille, au-dessus de laquelle apparaissaient les arbres d'un jardin. Au delà des arbres, c'étaient les coupoles chatoyantes du temple bouddhique.

Tout ce paysage semblait peint sur un fond d'argent, avec des roses, des gris pâles, des bleus et des violets d'une ineffable douceur. C'était un vrai décor de songe! M. Bondonnat, malgré ses préoccupations, ne put s'empêcher de l'admirer.

Soudain, l'apparition obliqua vers la gauche, s'engagea dans une avenue un peu moins large que la première, mais beaucoup plus obscure. Là les feuillages étaient si épais que les rayons de la lune ne parvenaient pas à les traverser.

Bientôt, le vieux savant constata que l'avenue allait en se rétrécissant. Un moment vint où ce n'était plus qu'un sentier à peine suffisant pour le passage d'une seule personne ; ce sentier descendait par une pente rapide, et, des arbustes épineux le bordant à droite et à gauche, il fallait faire grande attention pour ne pas être déchiré au passage.

L'apparition ne semblait pas se soucier de ces obstacles; elle allait toujours du même pas égal et rapide. M. Bondonnat avait grand'peine à la suivre, et, plusieurs fois, ses doigts s'ensanglantèrent, dans les ténèbres, aux épines acérées des végétaux.

Ils descendirent ainsi pendant un quart d'heure, puis ils remontèrent. Le sentier s'élargit graduellement et M. Bondonnat eut la surprise de se trouver transporté de l'autre côté des murs du jardin; cette haie épineuse, qui devait se continuer dans un passage souterrain, était une invention bien digne des complications d'une cervelle chinoise ou japonaise.

Le naturaliste regarda autour de lui. A une assez grande distance, il apercevait les majestueux bâtiments du monastère, vivement éclairés par la lune. Devant lui s'étendait un jardin

japonais aussi compliqué qu'un labyrinthe, avec ses allées tortueuses, ses petits ponts de rocaille, ses pièces d'eau et ses arbres torturés et difformes.

Au centre un grand Bouddha de pierre dominait tout le paysage de son bienveillant sourire et de son auréole dorée.

Ce jardin devait être rempli de fleurs magnifiques, et M. Bondonnat aspira voluptueusement le parfum qu'elles exhalaient. Il n'en avait jamais connu de plus troublant; et, en essayant de l'analyser, il y retrouvait ces mêmes senteurs de tubéreuse et de narcisse qui avaient frappé ses narines lorsque l'apparition était passés à côté de lui.

—C'est, évidemment, dans ce jardin, se dit-il, qu'elle a dû cueillir son bouquet!

Il avait ralenti le pas. Il se remit à marcher plus vite en voyant que son guide se dirigeait du côté de la statue du Bouddha. Mais, tout à coup, elle disparut à ses yeux, aussi rapidement que si elle se fût évanouie en fumée.

Le naturaliste était profondément désappointé. Inutilement, il alla jusqu'au piédestal du dieu, puis il revint sur ses pas, s'égara dans le lacis compliqué des allées et des massifs. Il essaya de reconnaître l'endroit par où il était venu. Ce fut impossible.

Enfin, il se retrouva près d'un parterre de grandes fleurs pâles aux larges corolles — les mêmes fleurs que celles du bouquet—et il en respira de nouveau le parfum avec plaisir; mais une demi-minute ne s'était pas écoulés qu'il sentait la tête lui tourner, ses idées chavirer dans le noir. Il ferma les yeux et roula à terre inanimé, presque aussi subitement atteint que s'il eût été frappé d'une balle en plein coeur.

Au-dessus du fantastique jardin, le Bauddha à l'auréole d'or souriait de son énigmatique sourire.

CHAPITRE IV

Un coin du voile

Amalu et sa fille Hatôuara s'étaient levés de bonne heure pour apporter à M. Bondonnat de beaux ananas et des pastèques. Ils furent étonnés, en arrivant à la villa, de trouver la porte ouverte et la maison vide.

—Le docteur n'est peut-être pas encore levé, dit la petite indigène. Montons jusqu'à sa chambre ; il ne nous en voudra pas de l'avoir réveillé.

Amalu trouva cette proposition toute naturelle. Avec cette naïveté et cette simplicité de moeurs qui font le charme de certaines peuplades océaniennes, ni le père ni la fille ne croyaient commettre une indiscrétion en allant souhaiter le bonjour à leur ami dans sa chambre.

Ils montèrent l'escalier, très surpris de ne pas rencontrer Rapopoff. La porte de la chambre à coucher était ouverte. M. Bondonnat était étendu sur son lit, tout habillé; mais il était d'une telle pâleur qu'Aamalu et Hatôuara le crurent mort.

—Comme il est pâle! s'écria la jeune fille en se précipitant vers le corps inanimé du vieux savant. Son coeur ne bat plus!

La pauvre enfant avait les yeux humides de larmes.

—Tu te trompes, dit Amalu après un examen plus attentif, le coeur bat encore, bien faiblement... Mais, quelle étrange odeur règne dans cette chambre!...

Il s'empressa d'ouvrir la fenêtre.

Comme il revenait près du lit, son pied glissa sur quelque chose, et il trébucha.

—Qu'est-ce que c'est que cela? fit-il en se baissant pour ramasser l'objet qui avait failli le faire tomber.

Il tenait entre ses doigts le pétale d'une fleur. Il l'approcha de ses narines pour le rejeter aussitôt avec une sorte d'horreur.

Hatôuara l'avait regardé faire avec surprise.

—Je sais maintenant, dit Amalu, pourquoi le docteur est malade. On a voulu l'empoisonner. Il est heureux que j'aie eu l'idée de venir le voir ce matin, car je suis peut-être le seul, dans l'île de Basan, à connaître le remède à son mal.

—Il m'a sauvée, s'écria l'adolescente. Comme je suis heureuse que nous puissions lui rendre le même service! Crois-tu, père, que nous le guérirons?

—Oui, ma chérie. Mais il n'y a pas de temps à perdre.

Amalu courut en hâte dans le jardin. Il cueillit une demi-douzaine de fleurs et de racines différentes, les pulvérisa avec une râpe, qu'il prit dans la cuisine, et en exprima le jus dans un verre qu'il acheva de remplir avec de l'eau pure. Secondé par Hatôuara, il parvint, avec son couteau, à desserrer les dents du malade, et, lui relevant la tête, il le força d'absorber à petits coups tout le contenu du verre.

L'effet de cette médication fut immédiat. M. Bondonnat ouvrit les yeux, ses joues se colorèrent légèrement, il jeta autour de lui des regards effarés.

—Oui, bégaya-t-il d'une voix faible, le Bouddha... avec son auréole d'or... le jardin... Je suis pourtant chez moi... Et la fille au casque noir, qu'est-elle devenue?...

Amalu et sa fille comprirent que le vieillard avait le délire. Mais il ne tarda pas à reprendre possession de ses facultés, il reconnut ses amis et leur souhaita le bonjour.

—Je suis bien heureux de vous voir! murmura-t-il. Depuis l'autre jour, il m'est arrivé d'étranges, de terribles choses...

Amalu l'interrompit.

—Va jouer dans le jardin, ordonna-t-il à sa fille. J'ai à parler sérieusement à M. le docteur.

Hatôuara obéit à l'injonction paternelle, mais non sans une petite moue qui prouvait combien elle était déçue dans sa curiosité. Dès qu'elle fut sortie, l'indigène dit en baissant la voix:

—Vous avez failli mourir, monsieur le docteur. Je suis parvenu à vous réveiller; mais il était temps! Il faut éviter le retour d'un pareil malheur. Et, d'abord, je vais vous demander de me raconter très franchement ce qui vous est arrivé... Je pense que vous avez confiance en moi?

—Entièrement. Vous allez tout savoir.

M. Bondonnat fit le récit très exact, d'abord des vols successifs dont il avait été victime, puis de son expédition dans les jardins du temple bouddhique. Son récit s'arrêtait naturellement à l'instant où il avait perdu connaissance. Toutefois, il ne pouvait s'expliquer comment il se retrouvait étendu sur son lit, chez lui, dans sa maison; et il en venait à se demander s'il n'avait pas été victime de quelque hallucination.

—Tout ce que vous avez vu est réellement arrivé, dit gravement Amalu. Ce sont les bonzes qui vous ont rapporté chez vous. Votre qualité d'Euro-

péen leur a fait sans doute craindre quelques représailles, étant donné surtout que ce n'est pas la première histoire de ce genre qui leur arrive...

—Mais, demanda anxieusement le naturaliste, comment se fait-il que je sois tombé ainsi brusquement?

—Vous avez respiré la "fleur du sommeil".

—La fleur du sommeil? demanda le savant avec surprise. Ce serait donc cette fleur aux grandes corolles blanches, dont le parfum est si délicieux?

—Oui, dit Amalu en regardant autour de lui avec précaution comme s'il eût craint d'être entendu. Ce parfum est si pénétrant qu'il endort tous ceux qui le respirent et, s'ils le respirent trop longtemps, c'est la mort. Autrefois, avant l'occupation japonaise, beaucoup de crimes étaient commis, grâce à cette fleur? Les Japonais, en arrivant ici, ont fait détruire toutes les plantes qui la produisent et, s'il en reste quelques pieds, ce ne peut être qu'au milieu des forêts vierges. C'est, du moins, la version officielle.

—Mais, répliqua M. Bondonnat avec vivacité, j'en ai vu moi-même dans le jardin du temple bouddhique des parterres entiers, presque des champs!

—Vous avez raison, sans nul doute; mais il ne serait pas prudent de proclamer trop haut cette découverte.

—Evidemment. Je m'en rends compte maintenant, les bonzes se sont réservé le monopole de ces attentats mystérieux qui restent toujours impunis... Pourtant, continua M. Bondonnat avec indignation, si le gouverneur savait qu'ils cultivent en si grande quantité ces plantes vénéneuses...

—Il le sait probablement aussi bien que vous et moi; mais il n'oserait ni ne voudrait leur ordonner de les détruire. On ne peut pas supposer qu'un prêtre de Bouddha puisse commettre une mauvaise action.

Le vieil indigène ajouta, avec un soupir:

—Ah! nos idoles d'autrefois valaient leur Bouddha!

M. Bondonnat demeurait silencieux. Au fond il était très satisfait. Le hasard et, aussi, son courage lui avaient permis de soulever un coin du voile du mystère. Il ne tarderait pas à connaître le secret tout entier.

— Enfin, demanda-t-il brusquement, vous connaissez le contre-poison de la fleur du sommeil, mon brave Amalu?

—Je vous indiquerai bien volontiers les plantes qui servent à composer le breuvage que je vous ai fait absorber. C'est une recette qu'avec d'autres du même genre je tiens de mon père qui, lui-même, la tenait de son aïeul; mais ce n'est pas celle-là qu'il faudrait connaître, elle est tout au plus utile, comme dans votre cas, pour rappeler à la vie ceux qui ont respiré de trop près la fleur mortelle.

—Que voulez-vous dire?

—Ceci simplement. Les bonzes doivent posséder un moyen de résister aux effets de l'asphyxiant parfum.

—Sans doute, s'écria le savant pour qui cette réponse fut un trait de lumière, la jeune voleuse qui m'a dépouillé connaissait ce moyen!...

"J'y suis ! C'est dans le casque ! C'est là que devait se trouver l'antidote!

—Peut-être, fit Amalu; mais pourquoi les yeux étaient-ils bouchés?

—Cela n'est pas plus difficile à expliquer. La jeune fille qui s'est introduite chez moi devait être plongée dans le sommeil hypnotique; probablement même qu'elle ignore le rôle qu'elle a joué. On l'a endormie, on lui

a donné des ordres; elle a obéi. Je commence à y voir clair dans cette affaire; quelques fausses clés, qu'il a été facile de fabriquer, ont fait le reste.

—C'est peut-être plus compliqué que vous ne le pensez, dit Amalu dont le visage exprimait une vive préoccupation.

M. Bondonnat ne l'écoutait pas, suivant l'enchaînement de ses idées.

—Je reconstitue très bien les faits, dit-il. Rapopoff, endormi le premier, n'a pu empêcher qu'on ouvrit la porte de ma chambre, et, moi-même, j'ai été tout de suite victime du subtil parfum, qui doit être beaucoup plus actif dans un espace renfermé comme l'est une chambre.

—La puissance de la fleur est si grande, que les insectes tombent engourdis au fond de sa corolle, en forme de coupe, et que les oiseaux qui s'en approchent de trop près battent des ailes et tombent. On a trouvé souvent des serpents morts, parce qu'ils avaient eu l'imprudence de s'enrouler autour de sa racine.

—Il faudra qu'à tout prix je me procure quelques exemplaires de ce bizarre végétal, s'écria M. Bondonnat.

Puis, passant subitement à une autre idée:

—Mon cher Amalu, demanda-t-il, que croyez-vous qu'ils aient fait du pauvre Rapopoff? J'espère qu'ils ne l'ont pas tué?

—Non. Les bouddhistes ont horreur du sang. Il est presque sans exemple qu'ils commettent un assassinat, ou, quand cela arrive, c'est d'une façon tout à fait détournée.

—Comme dans mon cas, par exemple?

—Précisément. Le cosaque doit être enfermé dans quelque crypte. Je ne serais pas étonné, d'ailleurs, qu'ainsi que beaucoup de ses compatriotes, il n'appartint ou n'ait appartenu à la religion bouddhiste.

A ce moment, Hatôuara fit irruption dans la chambre, avec sa vivacité habituelle.

—Eh bien! s'écria-t-elle, est-ce fini, tous ces mystères?

—Oui, mon enfant, dit Amalu.

M. Bondonnat demeurait silencieux. Ses yeux ne quittaient pas la petite indigène, qui, insoucieuse à son ordinaire, avait laissé dans le jardin ses belles babouches brodées et venait de sauter à pieds joins sur la natte, encore couverte de farine de riz.

Le vieillard était suffoqué par une découverte qu'il venait de faire.

—Retourne encore un peu pour jouer dans le jardin, dit-il à la jeune fille d'une voix toute changée.

Hatôuara obéit, mais avec un sourire boudeur.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Amalu qui avait saisi le regard étonné du savant.

—Dois-je vous le dire?... C'est cette pauvre petite Hatôuara qui a servi d'instrument aux bonzes.

Le visage bruni d'Amalu devint d'une couleur gris de cendre. Le pauvre diable était consterné.

—Ah! monsieur le docteur, bégaya-t-il, si je croyais jamais que ma fille...

—Rassurez-vous... Je ne l'accuse pas. Elle ignore certainement tout ce qu'elle a fait. Elle ne s'est introduite chez moi que plongée dans ce sommeil maladif dont je vous ai expliqué les causes et le résultat.

—Mais comment avez-vous pu voir cela?

—Regardez!...

M. Bondonnat fit voir au père d'Hatôuara l'identité des empreintes an-

ciennement laissées sur la natte et de celles, toutes récentes, qu'avait tracées dans la farine de riz le petit pied de la jeune fille.

—C'est effrayant! murmura l'indigène sincèrement consterné. Mais je vais appeler ma fille!...

—Gardez-vous bien de lui dire un seul mot de ce que je viens de vous confier! Il faut qu'elle ignore tout! Vous lui feriez du chagrin, sans que cela nous avance à rien. La pauvre petite m'aime beaucoup, je le sais!

—Que me conseillez-vous?

—Gardez le silence. Et, cette nuit, si Hatôuara se lève, il faut la suivre. Je suis sûr, moi, qu'elle viendra directement ici!

—Je vous obéirai, dit Amalu en s'inclinant respectueusement. Mais, je vous en prie, ne gardez pas rancune à la pauvre petite du mal qu'elle vous a causé.

—Au contraire, dit M. Bondonnat qui avait reconquis sa belle humeur. Elle m'aura rendu un très grand service. Je suis sur la piste d'une découverte des plus curieuses, et c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance.

Après de dernières et minutieuses recommandations, M. Bondonnat prit congé du père et de la fille, non sans les avoir régalés de gâteaux secs et d'un verre de son vin de riz.

Le savant était radieux.

—Décidément, murmura-t-il en aparté, tout va bien! Aussi eût-ce été trop bête, à un homme comme moi, de se laisser rouler par des sauvages!

M. Bondonnat, après cette réflexion qui prouvait un certain amour-propre, déjeuna avec un appétit formidable ; ce qui lui donna à penser qu'en outre de sa vertu dormitive, la fleur du sommeil possédait aussi peut-être des propriétés apéritives. Maintenant qu'il croyait que Rapopoff n'avait pas été assassiné, il se sentait allégé d'un poids immense.

Sitôt qu'il eut pris son café, qu'il confectionna lui-même, le savant s'arma de son parasol de papier, et se mit en route pour la caverne de son ami Grivard. Mais, cette fois, au lieu de suivre le rivage, il passa par le bois. Le chemin qu'il avait pris l'amena devant la façade du temple bouddhique. L'aspect en était majestueux. Un escalier monumental, orné d'admirables monstres de bronze, aux corps de reptile et aux têtes de chien aboutissait à un péristyle soutenu par d'élégantes colonnes de granit cerclées de cuivre.

En avant, s'étendait une cour en hémicycle, où étaient installées des cabanes de bambou où l'on vendait des bâtons de parfum, des petites idoles d'ivoire et toutes sortes de curiosités et d'articles religieux.

M. Bondonnat, s'arrêta longtemps à l'entrée de cette cour. Mais il ne fit pas qu'admirer exclusivement l'oeuvre d'art, il tâcha de se faire une idée exacte de l'ensemble des bâtiments et de la manière dont ils étaient disposés. La façade qu'il voyait—il le comprit—devait être située à l'extrémité des jardins où il avait pénétré la nuit précédente, et c'était là un point de repère important.

Bien reposé par cette halte, M. Bondonnat continua son chemin. Il arriva bientôt à la baie qui servait de rertaite à Louis Grivard. L'artiste était en train de déjeuner avec des noix de coco, dont il suçait d'abord le lait et dont il brisait ensuite la coque, pour en extraire l'amande.

—Vous ne savez pas, dit Louis Grivard, comme votre visite m'a fait du bien. Je suis tout à fait guéri de ma mélancolie. J'ai reconquis toute mon

énergie, et je suis sûr maintenant que je retrouverai Lorenza!

—J'ai, de mon côté, des choses intéressantes à vous raconter.

Pour la seconde fois, M. Bondonnat fit le récit de ses fabuleuses aventures de la nuit précédente.

L'artiste l'écouta jusqu'au bout, le regard brillant de fièvre, les traits crispés.

Le récit terminé, il se leva brusquement:

—Mon cher ami, dit-il, je vous promets que c'est moi, demain, qui aurai du nouveau à vous apprendre.

—Quels sont vos projets?

—Je ne puis rien vous dire. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de me prêter une barre de fer et un bon revolver. Cela m'est indispensable pour ce que j'ai résolu.

—J'ai, à la villa, ce que vous me demandez. Vous pourrez le prendre quand vous voudrez.

—Tout à l'heure!... Mais, comme je ne tiens pas à être vu, nous passerons par le rivage.

M. Bondonnat était passablement intrigué. Toutefois, il comprit qu'il était inutile de questionner Louis Grivard. Tous deux se mirent donc en route, paisiblement, en suivant la plage et en causant de choses indifférentes.

CHAPITRE V

L'idole vivante

M. Bondonnat employa le reste de la journée à écrire une longue lettre à sa fille et à rédiger un télégramme qui lui était également destiné. Après bien des tergiversations, il s'était décidé à laisser partir le paquebot sans y prendre passge.

Avec l'entêtement particulier aux savants, il ne voulait pas quitter l'île de Basan avant d'avoir eu la solution du problème dont il croyait déjà posséder les principaux éléments. Il en serait quitte pour prendre le paquebot suivant, et sa fille Frédérique, sa pupille Andrée de Maubreuil, rassurées par le télégramme qu'il leur faisait adresser, attendraient son retour sans inquiétude.

Après le repas du soir, il enleva de sa chambre la natte couverte de farine de riz, désormais inutile, et il attendit, avec une curiosité mêlée d'impatience, les événements nocturnes qui ne tarderaient sans doute pas à se produire.

Comme la veille, il s'installa dans son jardin, en laissant la porte entrebâillée. Il n'y avait pas de raison pour que ce stratagème, qui avait si bien réussi, n'eût pas de succès une seconde fois.

D'ailleurs, il ne prévoyait guère la venue de l'apparition—c'est-à-dire de la gentille Hatôuara—avant le milieu de la nuit. Mais une surprise lui était réservée.

Il était un peu plus de dix heures du soir, lorsqu'on sonna à la porte extérieure. M. Bondonnat se précipita pour aller ouvrir. Il pensait que Rapopoff avait réussi à s'échapper. Mais au moment de tourner la clé dans la serrure, il réfléchit qu'à une heure pareille, il était peut-être prudent de n'ouvrir qu'à bon escient.

—Qui est là? demanda-t-il.

—C'est moi, Amalu! Ouvrez vite!

Le savant se hâta d'allumer une lampe et fit entrer son hôte dans la salle à manger. Amalu paraissait bouleversé.

—Vous aviez raison, balbutia-t-il, Hatôuara, qui dormait tranquillement

sur sa natte, vient de se lever, et je me suis bien aperçu qu'elle était sous l'influence des mauvais génies. Ses yeux étaient fixes, ses mouvements étaient brusques et saccadés, et j'ai eu beau me placer devant ses yeux, elle ne me voyait pas. C'était comme une morte, que l'on eût forcée à sortir de son tombeau.

—Elle était en état d'hypnotisme, expliqua le naturaslite; j'espère que vous ne l'avez pas réveillée?

—Je m'en suis bien gardé. Je me suis rappelé vos recommandations. Je me suis contenté d'observer tout ce qu'elle faisait. Elle est d'abord allée dans une pièce où personne n'entre jamais, et où il y a toutes sortes d'objets hétéroclites. des coquillages, des vieux coffres, des porcelaines et d'anciennes armures. J'ai été stupéfié, en la voyant ressortir de là avec le casque sans yeux dont vous m'aviez parlé.

—Elle n'a pas besoin de ses yeux puisqu'elle dort.

—Alors, elle est sortie de la maison de ce pas lent, presque machinal, qui a quelque chose d'effrayant. Elle a traversé les rues de la ville endormie et elle s'est dirigée vers la campagne.

—Elle se rendait au temple boudhique?

—Oui. Mais je n'ai pas osé la suivre de l'autre côté de la muraille du jardin. J'ai eu peur, et je me suis hâté de revenir sur mes pas pour vous prévenir.

—Eh bien, asseyez-vous là et attendez tranquillement. Je parie tout ce qu'on voudra qu'elle va être ici avant une heure.

A ce moment, le bruit léger d'une clé dans la serrure de la porte extérieure se fit entendre.

—Tenez, la voilà! s'écria M. Bondonnat avec exaltation.

—Que faut-il faire? demanda Amalu.

—Rien du tout. J'agirai seul.

Il alla se poster à la porte du jardin qu'il ouvrit toute grande. Et, quand Hatôuara passa devant lui, il lui arracha d'un geste brusque le bouquet de "fleurs du sommeil" et le lança au loin dans le jardin.

La jeune fille, privée de son bouquet, avait eu un geste bizarre. Mais elle continuait à tenir la main fermée, comme si les fleurs eussent toujours été entre ses doigts.

—Venez vite! dit le naturaliste au vieil indigène. Il faut que vous m'éclairiez!

Amalu prit la lampe; tous deux, à la suite d'Hatôuara, gravirent lentement l'escalier. La jeune fille, marchant toujours de son pas fantomatique, alla droit au meuble de camphrier et se mit à fureter dans les tiroirs.

—Voilà le moment propice! s'écria M. Bondonnat.

Et il s'approcha, défit adroitement les agrafes qui retenaient le casque derrière la tête et l'enleva.

Hatôuara ne parut pas s'en apercevoir. Les yeux mi-clos, elle continuait à fouiller dans le tiroir, prenant au hasard des papiers, qu'elle plaçait dans sa ceinture.

M. Bondonnat, lui, examinait le casque avec attention. Il constata qu'il était intérieurement tapissé d'une fine natte tressée avec des herbes qui répandaient une odeur amère et aromatique. L'air respirable ne pouvait arriver aux narines et à la bouche qu'après avoir traversé cette natte, trempée sans nul doute dans de puissants antidotes. Sans hésitation, M. Bondonnat se coiffa du casque, qui, beau-

coup trop grand pour la jeune fille, lui allait à lui à merveille.

Il le mit, l'ôta et le remit à plusieurs reprises, pour être bien sûr du fonctionnement des agrafes.

—Qu'allez-vous faire ? demanda l'indigène qui suivait curieusement toutes les péripéties de cette scène. Voulez-vous que je vous accompagne?

—Non. Je ne puis agir que seul. Je vous demande seulement de ramener chez vous cette pauvre Hatôuara et de ne plus vous occuper de rien.

M. Bondonnat considérait avec attention le casque,—qui était, entre parenthèses, grâce à ses curieuses ciselures, une véritable pièce de musée.

Tout à coup, il prit dans un tiroir quelques outils. A la grande stupeur d'Amalu, il fit sauter les deux disques de corne, qui se trouvaient à la place des yeux, et les remplaça par deux verres convexes, empruntés à une paire de lunettes dont il se servait dans certaines expériences dangereuses. Les verres étaient, heureusement, du même diamètre que les disques. Le naturaliste les assujettit solidement à l'aide d'un peu de cire.

Pendant qu'il se livrait à ce travail, Hatôuara était allée regarder sous l'oreiller du lit, et, ne trouvant pas le portefeuille, elle était revenue au petit meuble qu'elle recommençait à fouiller.

Elle paraissait dépitée comme quelqu'un qui ne trouve pas ce qu'il cherche. Elle revint près du lit, puis retourna au petit meuble renouvelant ce manège un grand nombre de fois avec tous les signes d'une mauvaise humeur manifeste.

Après avoir recommandé à Amalu de ne pas perdre de vue la jeune fille, M. Bondonnat descendit au jardin et, s'armant de son casque, il n'eut pas de peine à retrouver le bouquet de fleurs de sommeil. Comme il s'apprêtait à remonter, il se trouva en face d'Hatôuara, qui s'en allait. Sans hésitation, il lui approcha le bouquet des narines.

La jeun fille poussa un profond soupir, et soudainement, elle s'affaissa. M. Bondonnat n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras, en se débarrassant de nouveau du dangereeux bouquet, qui eût pu être nuisible à Amalu.

Celui-ci, sur un signe du naturaliste, avait pris Hatôuara, qu'il emporta sans peine, la tête penchée sur son épaule, car elle ne pesait guère plus qu'une enfant.

La porte se referma sur eux et M. Bondonnat, coiffé du casque magique, demeura seul dans sa maison.

—Voilà, murmura-t-il, qui est bien débuté! Je vais maintenant me rendre au temple bouddhiste. Mais dois-je emporter le bouquet? Je trouverai là-bas, dans le jardin, assez de ces étranges fleurs.

Après une minute de réflexion, M. Bondonnat se décida à se charger du bouquet, qui pouvait lui servir d'arme défensive. Il se munit aussi, à tout hasard, de son revolver et d'un solide couteau.

Ces dispositions prises, il se mit en route et refit, seul, le chemin qu'il avait parcouru la veille, à la suite de la petite indigènee. Il retrouva aisément la grande avenue de platanes, puis le sentier bordé d'arbustes épineux, dont il suivit la pente ténébreuse. Il admira avec quel art ceux qui avaient construit ce passage avaient su prolonger la haie d'arbustes en dessous des murailles. Enfin, le coeur battant d'émotion, il se trouva dans le féerique jardin, qui dominait la sta-

tue géante du Bouddha à l'auréole d'or.

Cette fois, il eut grand soin de marquer, par plusieurs arbustes brisés et par une grosse pierre, l'endroit exact où s'amorçait le passage souterrain.

Marchant avec lenteur, pour ne pas se laisser égarer dans le labyrinthe des allées, M. Bondonnat se dirigea vers la statue du Bouddha.

Chemin faisant, il passa à côté de l'immense massif où s'épanouissait la fleur du sommeil, et il constata avec une vive satisfaction que l'odeur délicieuse, rappelant à la fois la tubéreuse et le narcisse, n'arrivait plus à ses narines. Ses prévisions étaient exactes. Le casque qu'il portait renfermait bien l'antidote qui permettait de braver la senteur mortelle.

Il s'arrêta un instant pour considérer la plante qui la produisait. Les feuilles en étaient larges et sombres, assez semblables à celle de l'acanthe; les tiges, très droites, portaient à leur extrémité deux ou trois calices allongés, que terminaient six larges pétales d'une immaculée blancheur.

—C'est là, certainement, se dit-il, un végétal qui ne figure dans aucune nomenclature et qui n'a encore été étudié par personne. Il faudra absolument que j'en rapporte en France un ou deux pieds, avec les racines et la graine. De cette façon, mon séjour à l'île de Basan n'aura pas été inutile.

S'arrachant à ces considérations scientifique, M. Bondonnat arriva bientôt jusqu'à une sorte de cloître soutenu par des colonnes, aux chapiteaux ornés de fleurs de lotus, et où aboutissaient plusieurs portes. Il en ouvrit une au hasard, se trouva dans un long couloir, qu'il suivit pendant quelque temps.

Une ombre se dressa devant lui. Un bonze, revêtu d'une robe gris cendré, lui barrait le passage. Le naturaliste fit le geste de porter son bouquet aux narines du religieux, et celui-ci tomba immédiatement à terre. M. Bondonnat put continuer son chemin.

Il poussa une autre porte, et se trouva dans une vaste salle, aux voûtes majestueuses. Il comprit bientôt que c'était là le temple proprement dit.

Le sol était dallé de tables de marbre jaune, que recouvraient des nattes tressées avec des fils métalliques brillants comme de l'or.

Dans le fond du sanctuaire, s'élevaient trois effigies du Bouddha, entièrement dorées et d'une stature gigantesque. Le vieux savant entrevoyait tout cela à la lueur de grandes lanternes de papier, qui descendaient de la voûte et qui jetaient sur tous les objets une étrange lueur rouge et verte.

En face de l'autel, séparé de la nef principale par une balustrade, il y avait, dans des vases d'argent, de gros bouquets de fleurs, et des fumées d'encens s'exhalaient de cassolettes symétriquement disposées.

M. Bondonnat se disposait à traverser le temple, lorsque trois bonzes, en prière en face de l'autel et qu'il n'avait pas aperçus, se levèrent et s'avancèrent vers lui d'un air menaçant.

Le naturaliste alla droit à leur rencontre. Il savait qu'avec son bouquet il était invincible, et d'un coup d'oeil il s'était rendu compte que ses trois adversaires n'avaient pas d'armes ; puis il y avait, dans leurs mouvements, une certaine hésitation et une certaine terreur, qui donnèrent à penser au naturaliste que ceux auxquels il avait affaire n'étaient pas au cou-

rant du secret de la fleur du sommeil.

La minute d'après, avant qu'ils eussent eu le temps de pousser un cri, les trois religieux avaient roulé à terre, et dormaient, étendus au pied de l'autel.

M. Bondonnat jugea prudent de dépouiller de sa longue robe gris cendré un des bonzes et de revêtir ce costume qui devait moins attirer l'attention. Ensuite, il traversa le temple dans toute sa longueur, passa devant de monumentales portes de bronze, qui, ouvertes pendant la journée, aboutissaient à l'hémicycle où il s'était arrêté la veille, en allant rendre visite à Louis Grivard.

Finalement, il s'ngagea sous une voûte qui le conduisit à un long couloir bordé de cellules à droite et à gauche; les ronflements sonores qui s'en échappaient lui montrèrent que les moines étaient en train de se livrer au repos, et il ne jugea pas à propos de troubler leur sommeil.

A l'extrémité du corridor, il y avait un escalier que M. Bondonnat descendit à tout hasard, se disant que, si véritablemnt le cosaque était prisonnier des bonzes, ils devaient l'avoir enfermé dans un cachot.

L'escalier avait exactement soixante marches et M. Bondonnat, en pleines ténèbres, regretta alors de ne pas avoir apporté avec lui de quoi faire de la lumière.

C'était une vaste crypte, où l'air n'arrivait que par de rares soupiraux. Une grosse lanterne bleue l'éclairait ; c'était cette lueur que l'on apercevait des dernières marches de l'escalier.

En franchissant le seuil de cette crypte, M. Bondonnat aperçut un spectacle extraordinaire.

Tout au fond de la salle, se dressait un autel de granit, sur lequel se trouvait, assise dans un fauteuil, une étrange statue, couverte, de la tête aux pieds, d'un nombre infini de colliers de perles. Il y en avait une si grande quantité que le torse n'était visible que par endroits.

Très intrigué, M. Bondonnat s'approcha de l'autel sur lequel était placé le fauteuil de porcelaine où était assise l'idole. Mais, tout à coup, il eut une exclamation de stupeur. Il venait de voir les seins de la statue s'enfler et s'abaisser, comme par le mouvement égal de la respiration d'une femme endormie.

L'idole était vivante!

Dans l'espace d'un éclair, M. Bondonnat se rappela les confidences de l'artiste.

—Lorenza! s'écria-t-il. La guérisseuse de perles! C'est elle! ce ne peut être qu'elle!

Très excité par cette découverte, il se préparait à réveiller la jeune femme, à lui crier qu'il était venu pour la sauver, lorsqu'un bonze sortit brusquement de derrière l'autel.

Comme M. Bondonnat, le nouveau venu avait la tête couverte d'un casque protecteur, et, malgré sa surprise et son émotion, le vieux savant remarqua que le masque avait, à la place des yeux, de petites lames de mica, qui permettaient à celui qui le portait de voir clair autour de lui.

Contre cet agresseur inattendu la fleur du sommeil devenait inefficace. M. Bondonnat battit précipitamment en retraite.

Le bonze, d'une vigueur herculéenne, eut vite fait de rejoindre le vieillard, de lui arracher son bouquet, qu'il lança au dehors par un des soupiraux. Puis il le terrassa, lui mit un genou sur la poitrine et essaya de lui arracher son masque.

M. Bondonnat comprit qu'il était perdu. Haletant sous le genou de son ennemi, à demi étouffé, il eut quelques secondes d'angoisse atroce.

Le bonze était arrivé à retirer le casque de M. Bondonnat. Il contempla quelque temps le visage du vieux savant avec une étrange curiosité, comme s'il eût été étonné de sa capture.

—Au secours! s'écria le naturaliste en faisant un violent effort pour se dégager.

Le bonze, pour le faire taire, lui appliqua brutalement sur la bouche une longue main brune, pareille à une patte de singe. Mais il ne put arriver à réduire M. Bondonnat au silence. Celui-ci continuait à appeler à l'aide, à crier: "Au secours! à l'assassin!" et se débattait de telle façon que, pour arriver à le mater, son ennemi dut le saisir à la gorge.

Il serra un peu, puis plus fort, et M. Bondonnat se tut, râlant, à demi-étranglé.

C'est à ce moment qu'une des portes latérales, qui aboutissaient à la crypte, vola en éclats, sous l'effort d'une vigoureuse pesée.

Un homme entra.

M. Bondonnat put reconnaître Rapopoff.

—A moi! lançat-il désespérément, en faisant un suprême effort pour se dégager.

Le cosaque était affublé, lui aussi, d'une longue robe gris cendré, qui lui donnais un aspect ridicule et qui eût paru comique en d'autres circonstances. Il brandissait un gros cylindre de bois dont il eût été difficile de préciser l'usage. Mais Rapopoff eut vite fait de trouver un moyen de l'utiliser. Il en asséna un grand coup sur la nuque du bonze, qui, assommé net, tomba sur sa victime.

Le cosaque était enchanté de son exploit. Il aida son maître à se relever, et lui montrant son cylindre:

—Hein, petit père? fit-il, fameuse arme!

—Quest-ce que c'est que ça? demanda le naturaliste encore tout époumonné et hors d'haleine.

—Tout bonnement la meule du "kouroudou"... du moulin à prières... que l'on m'avait condamné à tourner dans mon cachot. Cet instrument de piété m'a été fort utile! Je m'en suis déjà servi pour assommer deux ou trois bonzes, et, en particulier, celui qui m'apportait chaque jour à manger.

—Comment se fait-il que tu sois arrivé si à propos?

—Je n'étais pas très éloigné de vous. Les cachots sont à côté de la crypte, et, dans le grand silence de la nuit, j'ai parfaitement reconnu votre voix. J'ai même distingué les mots : "Au secours! à l'assassin!"

—Allons, tout va bien! s'écria le savant déjà remis de la secousse qu'il venait d'éprouver. Tu me raconteras tes aventures plus tard. Le plus pressé est de sortir d'ici, en emmenant cette jeune femme.

—Cette idole? s'écria le cosaque avec une sorte d'épouvante.

—C'est une idole bien vivante, reprit le vieillard. Il faut que nous l'emmenions avec nous, ou, plutôt, que nous l'emportions, car elle me paraît plongée dans un sommeil causé par quelque drogue stupéfiante... Mais, auparavant, j'aurais bien voulu retrouver mes papiers et mes banknotes.

—Je puis peut-être vous dire où ils se trouvent... Ils ne peuvent être que dans la chambre du supérieur. J'ai tout vu dans le monastère, et je sais que dans les cellules des simples reli-

gieux il n'y a qu'une natte pour dormir et une cruche d'eau.

M. Bondonnat réfléchit une seconde.

—Soit! dit-il. Allons chez le supérieur, mais es-tu bien sûr au moins de pouvoir retrouver ton chemin, car tu sais qu'il faut que nous revenions ici, chercher cette jeune femme.

—Soyez tranquille, petit père, je connais le monastère sur le bout du doigt, sauf une partie des jardins où l'on ne m'a pas permis d'entrer.

—J'en devine la raison.

—Pourquoi donc?

—Je t'expliquerai cela plus tard. Pour le moment, dépêchons-nous. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Tous deux remontèrent l'escalier. Auparavant, M. Bondonnat eut soin de placer sur la tête du cosaque le casque qu'il enleva au bonze, encore évanoui.

La chambre du supérieur ne se trouvait qu'à quelques pas du couloir bordé de cellules que M. Bondonnat avait déjà traversé.

La porte ne fermait que par un verrou de bois, Rapopoff l'ouvrit sans peine.

Tous deux entrèrent.

M. Bondonnat eut la surprise de trouver là une installation presque confortable. Il y avait même une horloge à cadran de cuivre et quelques meubles de provenance européenne ou japonaise.

La pièce était déserte. Pourtant, celui qui l'habitait n'avait pas dû la quitter depuis longtemps, car une lampe à pétrole brûlait encore sur la table. Il y avait gros à parier que le supérieur n'était autre que ce bonze qui avait failli étrangler le naturaliste et que Rapopoff avait si expéditivement assommé avec son "kouroudou".

M. Bondonnat se mit aussitôt en quête de son bien. Par bonheur, il n'eut pas à faire de longues investigations. En ouvrant le tiroir de la table de travail, il aperçut, du premier coup d'oeil, ses banknotes, ses papiers, et même l'écrin qui avait contenu son appareil enregistreur.

Il s'empara rapidement du tout et redescendit dans la crypte, toujours suivi du cosaque, qui ne s'était pas séparé de son moulin à prières.

Mais, en entrant dans le temple souterrain, une terrible déception attendait M. Bondonnat.

L'idole vivante, la femme vêtue de perles, dans laquelle le naturaliste avait cru reconnaître Lorenza, avait disparu. L'autel était vide.

M. Bondonnat était désespéré.

—J'aurais bien mieux fait, s'écria-t-il, de laisser là papiers et banknotes et de sauver cette pauvre femme. Mais elle ne peut être loin! Il faut absolument que nous la retrouvions!

Or, en cet instant, les sons lugubres et solennels d'un grand gong de bronze retentirent dans le silence de la nuit.

—Qu'est-ce que cela veut dire? demanda M. Bondonnat.

Le cosaque donnait les signes de la plus vive terreur.

—Ce n'est pas, balbutia-t-il, pour appeler les moines à la prière qu'on fait un pareil vacarme. Je crains plutôt qu'on ne se soit aperçu de votre présence. Nous allons être pris comme des rats dans une ratière, car je je ne sais comment on peut sortir!

—Conduis-moi seulement jusqu'au jardin, s'écria M. Bondonnat, et ne t'inquiète pas du reste.

Tous deux se jetèrent de nouveau dans l'escalier, dont ils gravirent les degrés quatre à quatre. Puis ils se mirent à courir éperdument dans les couloirs.

Aux sons du gong qui continuait à faire entendre ses mugissements, tous les bonzes s'étaient réveillés et sortaient, effarés, de leurs cellules. Des lumières paraissaient aux fenêtres du monastère. Partout, c'étaient des allées et venues, des bruits de pas, des exclamations, des chuchotements.

—Nous aurons fort à faire pour nous échapper, déclara M. Bondonnat au moment où ils entraient dans le grand temple, qu'il fallait traverser pour regagner les jardins.

Il n'avait pas achevé qu'un groupe d'une douzaine de bonzes se ruait sur les deux fugitifs, Rapopoff leva son terrible "kouroudou" et se mit à taper dans le tas, à tour de bras. On entendit un craquement d'os brisés: le cosaque venait de fracasser le crâne d'un des religieux. Les autres se sauvèrent en hurlant.

Quelques minutes après, M. Bondonnat et le cosaque arrivaient aux jardins, au centre desquels s'élevait le grand Bouddha à l'auréole d'or. Ils se dirigèrent, sans perdre un instant, vers le passage secret. Mais, arrivés à mi-chemin, ils furent assaillis par une grêle de projectiles. On leur jetait des pierres, on leur tirait des flèches et, même, des coups de feu éclatèrent ; preuve certaine que les bons religieux étaient pourvus de quelques armes bien modernes.

—Bah! pensa le naturaliste, quand nous arriverons à un certain endroit que je connais bien, ils nous laisseront tranquilles.

En cela, il ne se trompait pas. Quand les bonzes s'aperçurent que leurs ennemis se réfugiaient près du massif des fleurs du sommeil, ils s'arrêtèrent net; et M. Bondonnat eut la hardiesse d'arracher sous leurs yeux deux pieds entiers de la plante vénéneuse. Cet exploit accompli, il se se hâta de regagner l'entrée du passage souterrain, qu'il reconnut sans peine, grâce aux marques qu'il avait faites la veille.

Un quart d'heure plus tard, le cosaque et le naturaliste se trouvaient en sûreté dans la forêt.

M. Bondonnat empaqueta précieusement dans sa robe de bonze, la plante qu'il venait de soustraire. Alors seulement, il put retirer son casque, et le cosaque en fit autant.

Le maître et le serviteur aspirèrent avec délices l'air frais du matin. Tous les arbres et toutes les plantes de la forêt étaient couvertes d'une abondante rosée; les oiseaux s'éveillaient par milliers dans leurs nids, et le ciel commençait à pâlir du côté de l'Orient.

—Je suis heureux de t'avoir délivré, dit le naturaliste à Rapopoff; mais je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pu sauver aussi la femme de mon ami, car je suis sûr que c'est elle! Certes, je ne vais pas l'abandonner. Je sait où elle est il faudra bien que les bonzes nous la rendent. Dès que j'aurai pris quelques heures de repos, j'irai trouver le gouverneur Noghi, et je lui parlerai de verte façon.

Chemin faisant, le cosaque donna à son maître quelques explications sur sa captivité.

Rapopoff s'était, un beau matin, réveillé dans une cellule de moine, sans avoir jamais pu deviner de quelle façon on l'y avait transporté. Là, on ne lui donnait que quelques poignées de riz et un peu d'eau chaque jour, et

on lui faisait subir de longs et minutieux interrogatoires.

M. Bondonnat crut comprendre que le gouverneur japonais n'était pas étranger à l'enlèvement de Rapopoff, qu'il avait sans doute pris, ainsi que son maître, pour un espion russe. Cette hypothèse expliquait parfaitement les vols de papiers et en même temps la négligence qu'avait mise le Japonais à rechercher les coupables.

Le résultat des réflexions de M. Bondonnat fut qu'il ne serait guère prudent pour lui de prolonger son séjour dans l'île de Basan, et, pourtant, le vieillard était bien décidé à ne pas abandonner Lorenza à ses geôliers.

Après cette nuit d'aventures, M. Bondonnat et le cosaque lui-même étaient brisés de fatigue. Ce fut avec un véritable bonheur qu'ils rentrèrent dans la villa, bien décidé à se reposer pendant toute la matinée.

Rapopoff se mit aussitôt en devoir d'allumer du feu et de confectionner une tasse de thé, pendant que M. Bondonnat passait dans sa chambre et se défatiguait par des ablutions d'eau glacée.

Il en avait à peine fini avec ces soins hygiéniques, lorsqu'on frappa rudement à la porte extérieure. Il courut à la fenêtre et entrevit dans la pénombre—le jour commençait à peine à poindre—la robe grise d'un bonze.

—Diable! grommela-t-il, voilà qui se complique ! Ces coquins viennent maintenant me relancer jusque chez moi! Mais je suis bien décidé à ne pas me laisser intimider. Je vais leur répondre de la belle façon.

Il prit son browning et descendit rapidement pour aller ouvrir. Quelle ne fut pas sa surprise, en se trouvant en présence du peintre Louis Grivard, qui soutenait par la taille une femme, au visage horriblement pâle, encore vêtue d'une robe de bonze, et qu'il reconnut tout de suite pour l'idole vivante qu'il avait entrevue dans la crypte. D'un coup d'oeil, il constata que la jeune femme portait encore la splendide cuirasse de perles qui était son seul costume dans le temple souterrain.

L'artiste paraissait en proie à une vive exaltation.

—J'ai reconquis ma Lorenza, s'écria-t-il avec enthousiasme. Mais elle est comme morte. On dirait un corps sans âme. J'ai dû la porter pendant presque tout le trajet. Ou, alors si elle marche, c'est comme un automate, ou comme un fantôme...

—Ce n'est rien, fit le naturaliste après avoir jeté un coup d'oeil sur la jeune femme. Elle est seulement sous l'influence de quelque drogue hallucinatoire!... Bon! j'y pense, j'ai précisément de quoi la guérir. Amalu m'a laissé, l'autre jour, la formule du breuvage qui m'a ramené moi-même à la vie.

Sans perdre une minute, le naturaliste courut à son jardin, en revint avec les plantes nécessaires, les râpa, et, en ayant exprimé le suc, put bientôt présenter à la guérisseuse de perles un verre rempli du breuvage bienfaisant.

L'effet en fut aussi prompt qu'efficace. Au bout de quelques minutes, Lorenza ouvrit complètement les yeux regarda autour d'elle avec une profonde surprise. A la vue de son mari, un faible sourire se dessina sur ses traits, creusés par la fatigue.

—Où suis-je? murmura-t-elle. Que m'est-il arrivé?

Elle regardait avec stupeur les visages, inconnus pour elle, de M. Bondonnat et du cosaque Rapopoff.

—Rassure-toi! dit vivement Louis Grivard, tu as été très malade ; mais, maintenant, tu es mieux, ma chère Lorenza; et tu es avec des amis, M. Bondonnat, un Français, un grand savant, et ce brave cosaque qui est le dévouement en personne.

Ce ne fut qu'avec d'infinies précautions que l'artiste, aidé de M. Bondonnat, finit par apprendre la vérité à la jeune femme.

—Il me semble que j'ai fait un mauvais rêve! murmura-t-elle. Je me sens si faible que je suis à peine capable de marcher.

—Nous vous soignerons bien, déclara paternellement M. Bondonnat.

Le savant et l'artiste se regardèrent.

—Vous savez, interrompit Louis Grivard, que le paquebot américain lève l'ancre à dix heures?

—Mais alors, s'écria joyeusement le savant, nous avons encore le temps de le prendre! J'ai hâte d'être loin de cette terre de malédiction! Eh! Rapopoff!...

—Qu'y a-t-il, petit père?

—Dépêche-toi d'emballer, d'empaqueter n'importe comment tout ce qui nous appartient ! Puis tu courras le long du rivage jusqu'à ce que tu trouves une barque; tu la loueras le prix qu'on t'en demandera, sans marchander, et tu diras à ses propriétaires de la conduire juste en bas du jardin.

—Mais s'ils demandent où vous voulez aller?

—Dis-leur qu'il s'agit d'une simple promenade en mer. Et, surtout, tâche de te faire voir le moins possible. Tu n'ignores pas que les bonzes doivent nous en vouloir.

—Bah! répondit insoucieusement l'artiste que le bonheur avait transfiguré et qui avait repris toute sa jovialité naturelle, ces fainéants ne sont pas si prompts à agir. Je crois que nous avons largement le temps de nous embarquer!

— Me direz-vous enfin, demanda brusquement le naturaliste, comment vous avez réussi à sauver Mme Lorenza?

L'artiste eut un sourire.

—J'avais mon idée, quand hier je vous ai demandé de me prêter une barre de fer. J'avais remarqué que la caverne qui me servait d'habitation avait dû être creusée de main d'homme, et j'étais persuadé qu'elle n'était que l'issue d'un long couloir souterrain qui devait aboutir à la pagode.

"Vos confidences m'avaient donné à supposer que Lorenza devait être prisonnière des bonzes. Je formai donc le projet de faire irruption chez eux en me servant du souterrain. Malheureeusement, il était obstrué par les décombres. Vous devinez maintenant pourquoi je vous ai demandé une barre de fer. Quant au browning, il était, bien entendu, destiné à brûler la cervelle au premier de ces coquins qui aurait voulu me barrer le passage!

"Ce ne fut pas sans un pénible travail que j'arrivai à me frayer un chemin à travers les pierres éboulées. Comme je l'avais pressenti, je me trouvai dans un spacieux corridor souterrain aux murailles ornées de sculptures naïves. Je me munis de quelques branches de bois résineux, en guise de torches, et je m'enfonçai hardiment dans ces ténèbres, faisant lever sous mes pas ds millirs de chauve-souris.

"Une fois un peu éloigné du rivage, je ne rencontrai plus heureusement que des éboulements insignifiants, et j'arrivai beaucoup plus vite que je n'aurais pu le supposer à l'autre extrémité de mon souterrain; mais, là,

le chemin m'était barré par une solide muraille de granit. D'après les calculs que j'avais faits, je devais, en ce moment, me trouver juste sous les fondations du monastère.

"J'étais fort embarrassé. Je ne m'étais pas attendu à cet obstacle. J'essyai de voir s'il n'y avait pas quelque porte secrète, quelque bloc virant sur lui-même. Rien. La muraille sonnait le plein sous les coups de ma barre de fer.

— A votre place, dit M. Bondonnat, j'aurais essayé de la démolir.

— C'est ce que je fis, mais en pratiquant des pesées dans l'interstice des pierres pour faire le moins de bruit possible, et j'eus la chance de tomber sur une muraille construite à la hâte, sans doute, et qui n'avait dû être destinée qu'à obstruer l'entrée du couloir aboutissant à la mer. Les pierres étaient de faibles dimensions et retenues par un mortier très friable. Je me demande ce que j'aurais fait s'il avait fallu m'attaquer aux énormes blocs de granit qui constituent les fondations du temple.

"Bientôt, je sentis que la paroi était devenue extrêmement mince, et je dus travailler avec beaucoup de précautions, pour que ma barre de fer ne passât pas de l'autre côté. Enfin, le trou était assez grand. D'un seul coup de barre, je fis tomber la lame de crépi, qui, seule, maintenant, me barrait le passage, et je sautai d'un bond dans l'ouverture.

"Je me trouvai dans une crypte éclairée par une grande lanterne bleue. Je jetai un regard autour de moi, et je crus que j'allais devenir fou de joie... J'apercevais Lorenza couverte de perles des pieds à la tête, assise comme une idole sur l'autel!...

"Elle ne faisait pas le moindre mouvement.

"Tout mon sang se glaça dans mes veines. J'eus un instant la terrible pensée qu'elle était morte, embaumée, changée pour toujours en une muette idole.

"D'un bond, je sautai sur l'autel et je constatai, avec un indicible bonheur, que ma Lorenza, quoique bien pâle, bien affaiblie, était encore vivante. Je la saisis dans mes bras, et je l'emportai jusqu'à mon trou, comme un tigre doit emporter sa proie. Je suis sûr qu'il ne s'écoula pas une minute depuis mon entrée dans le temple jusqu'a umoment où j'en ressortis.

"Ma torche d'une main, maintenant de l'autre Lorenza dont la tête inerte reposait sur mon épaule, je courais à perdre haleine le long du couloir.

"Pourtant je m'arrêtai, je revins sur mes pas chercher la barre de fer que j'avais oubliée, et, à un endroit où la voûte menaçait ruine, je provoquai — au risque de me faire écraser — un éboulement qui devait arrêter longtemps ceux qui tenteraient de me poursuivre.

"D'ailleurs, je croyais qu'on ne s'apercevrait pas immédiatement de ma fuite, car le trou que j'avais creusé aboutissait derrière l'autel et la lueur faible et presque brumeuse que jetait la lanterne bleue laissait dans l'ombre tous les recoins de la vaste salle.

— Si vous n'aviez pas sauvé madame dit M. Bondonnat, c'était moi qui la sauvais. Il n'y avait pas une minute que vous étiez parti que j'entrai dans la crypte où j'avais déjà pénétré une première fois.

Le naturaliste fit, à son tour, le récit de ses aventures.

— Mais j'y pense, conclut-il, qu'allez-vous faire de toutes ces perles? Le

pittoresque costume que porte Mme Lorenza représente une somme fabuleuse.

— Je garde les perles, déclara résolument Grivard. Il y en a d'abord, dans le nombre, une grande quantité qui m'appartiennent, ou plutôt qui appartiennent à mon mandataire. Quant au reste, je crois que ce serait faire preuve d'une délicatesse ridicule que d'aller les reporter à MM. les bonzes. Qu'en pensez-vous?

— Je vous approuve entièrement.

— Cela me fait penser, fit Lorenza d'une voix faible comme un souffle, qu'il faut pourtant bien que je me débarrasse de ces colliers, de ces bracelets et de ces ceintures qui m'enserrent de toutes parts, et que je prenne enfin un costume plus convenable que cette robe de bonze que Louis a trouvé derrière l'autel et qu'il a jetée sur moi au hasard, pour m'emporter!

— Diable! murmura M. Bondonnat, je n'avais pas pensé à cela. Mais commencez toujours par vous débarrasser de votre précieuse cuirasse dans mon cabinet de toilette. Je vous trouverai bien quelque coffre pour les serrer. Pour ce qui est du costume, je ne puis mettre à votre disposition qu'une robe de chambre japonaise..

— Cela suffira, répliqua vivement la jeune femme. En y ajoutant une ceinture, la robe de chambre sera bien assez pour aller du rivage jusqu'au paquebot. A bord, nous trouverons sans doute tout ce qui nous manque.

M. Bondonnat regardait depuis quelques instants Louis Grivard.

— Vous n'allez pas m'accompagner avec ces haillons et cette barbe de sauvage? lui dit-il tout à coup. Vous auriez d'autant plus tort que j'ai ici tout ce que vous pouvez désirer: veston, pantalon, chemise, et, même, une excellente paire de ciseaux. Je vous les offre de grand coeur.

L'artiste accepta cette proposition avec joie; et, bientôt, il eut pris un aspect plus correct. Il paraissait rajeuni de dix ans. On n'eût jamais supposé que l'élégant gentleman qui venait d'apparaître dans la salle à manger de M. Bondonnat fût le même être mélancolique, sale et haillonneux que l'on voyait, étendu sur le sable de la baie, se repaître de fruits sauvages et de coquillages crus.

Lorenza, elle aussi, était complètement transformée. La robe de chambre de soie, à grands ramages, retenue par une légère ceinture, moulait ses formes sveltes; ses beaux cheveux noirs étaient coquettement peignés à la mode japonaise et son teint avait déjà perdu sa pâleur cireuse et repris les couleurs de la santé.

— Mon Dieu, que je suis heureuse! s'écria-t-elle en se jetant d'un élan passionné dans les bras de son mari.

Les deux jeunes époux, étroitement serrés l'un contre l'autre, se parlaient à l'oreille ou s'embrassait furtivement en véritables amoureux.

— Ce qui me rend le plus content, après le plaisir de te retrouver, s'écria Louis Grivard, c'est que nous allons pouvoir rembourser largement les avances de notre mandataire.

— Vous lui enverrez une dépêche au premier port où nous trouverons une station télégraphique, dit M. Bondonnat, qui ne s'était jamais senti aussi heureux.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du cosaque, qui annonça que l'embarcation demandée se trouvait amarrée au pied même de l'enceinte du jardin.

On procéda en hâte aux derniers préparatifs. M. Bondonnat n'eut garde

d'oublier les masques japonais qui lui avaient permis de traverser le jardin de la pagode. Il n'oublia pas non plus les pieds de la plante qui produit la fleur du sommeil, et il les empaqueta lui-même dans une petite caisse spéciale.

Le naturaliste ne se préoccupa même pas du mobilier de la villa, qui était pourtant sa propriété; il savait que les minutes étaient précieuses, et il eût donné de bon coeur toutes les banknotes qui se trouvaient dans son portefeuille pour être déjà loin de cette île néfaste.

Quoi qu'il lui en coûtait, il n'avait même pas voulu prendre le temps d'aller dire adieu à la gentille Hatouara et à son père, Amalu. Mais il se promit de leur écrire et de leur envoyer tous les présents qu'il jugerait les plus capables de leur plaire, parmi les production de la civilisation occidentale.

Chacun transporta gaiement jusqu'au rivage les rares bagages qu'on emportait; et l'on prit place dans l'embarcation que montaient deux robustes rameurs océaniens, aux cheveux crépus, à la face souriante. M. Bondonnat, guidé par la prudence, avait recommandé au cosaque de ne prendre aucun batelier de race japonaise ou tagale.

Le canot quitta le bord et se dirigea — assez lentement, à cause des récits de corail — vers le paquebot américain, dont la coque se découpait clairement sur l'azur éblouissant du ciel et de la mer, et dont les cheminées lançaient des torrents de fumée noire.

— Je voudrais déjà, s'écria M. Bondonnat, être sous la protection du drapeau américain. Je ne serai complètement tranquille que lorsque nous aurons mis le pied sur le pont du navire.

— Bah! dit l'artiste, vous voyez bien que personne n'a cherché à nous inquiéter. Les bonzes étaient trop dans leur tort pour tenter quelque chose contre nous.

— Hum! fit M. Bondonnat, je n'ai pas grand confiance dans ces gaillards-là!

Le savant fut interrompu par un des rameurs indigènes, qui le tirait par la manche et lui montrait quelque chose de noir dans le sillage.

En regardant plus attentivement, il reconnut que cette tache noire était la tête d'un nageur, ou plutôt d'une nageuse, car au bout de quelques minutes, il reconnut la petite Tatouara qui, fendant l'eau comme une sirène, ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de l'embarcation.

M. Bondonnat était profondément touché.

— Pauvre petite! murmura-t-il. Elle nous a vus partir, et elle n'a pas voulu que nous quittions l'île sans recevoir ses adieux.

Hatouara était arrivée tout auprès du canot. Un des rameurs l'aida à s'y embarquer. Elle y monta ruisselante. Puis, se jetant aux genoux de M. Bondonnat, elle lui embrassa la main. Sa physionomie avait une expression profondément suppliante et mélancolique.

— Voulez-vous de la petite Hatouara pour votre esclave? demanda-t-elle au botaniste. Je n'ai plus personne au monde.

— Mais ton père? Lui serait-il arrivé malheur?

— Ils l'ont tué, assassiné! Je l'ai trouvé étendu sur sa natte, le coeur percé d'un poignard.

— Qui "ils"? demanda M. Bondon-

nat, profondément troublé et affligé de cette terrible nouvelle.

— Les bonzes, les Japonais que sais-je? On n'a pas pardonné au pauvre Amalu d'être votre ami et de vous avoir arraché à la mort. Si vous ne me prenez avec vous, j'aurai certainement le même sort! Quand j'ai vu votre barque quitter le rivage, j'ai senti mon coeur se serrer, et je me suis jetée à la mer, pour vous demander si vous vouliez de moi.

— Eh bien, oui, c'est entendu! s'écria M. Bondonnat dans un de ces élans de générosité dont il était coutimier. Tu es une brave enfant et, après tout, c'est un peu moi qui suis la cause de la mort de ton père...

Hatouara ne répondit qu'en embrassant avec tendresse les mains de M. Bondonnat, et en les arrosant de ses larmes.

Il essayait de consoler de son mieux l'orpheline, lorsqu'il lui vint à l'idée qu'Hatouara laissait derrière elle sa petite fortune et qui, tout en l'emmenant, il serait peut-être bon de s'occuper de ses intérêts. Il demanda à la jeune fille si elle avait pris quelques dispositions à ce supet.

Hélas! soupira la pauvrette, j'ai déjà fait le sacrifice de tout ce que je possédais. Je sais bien que mon père une fois mort, le rapace Noghi ne tarderait pas à mettre la main sur sa succession; aussi ai-je préféré ne pas même essayer de lutter.

On était arrivé à proximité du paquebot le "Pacific", et ce fut avec un vrai bonheur qu'une fois les bateliers payés et congédiés, M. Bondonnat et ses amis mirent le pied sur le pont du navire.

Le capitaine — un Yankee pur sang — ne fit au naturaliste aucune question. Il se contenta d'empocher les banknotes qu'on lui tendait et de désigner les numéros des cabines réservées aux cinq passagers.

"Le Pacific" était surtout un navire de commerce, et il n'était pas aménagé pour le transport d'un grand nombre de voyageurs. M. Bondannat constata avec regret qu'il n'était pas muni d'appareil de télégraphie sans fil, ce qui le forçait de ne prévenir sa fille qu'à son arrivée à San-Francisco.

Pendant que chacun s'occupait de son installation, M. Bondonnat trouva, dans le salon des passagers, un journal américain de San-Francisco, qui ne remontait qu'à quelques jours et que le capitaine du "Pacific" tenait d'un de ses collègues, croisé en chemin.

Il le déplia machinalement. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur un entrefilet placé en seconde page, et ce fut avec la plus profonde stupeur qu'il lut:

UNE IMPOSANTE CEREMONIE

"La ville de San-Francisco doit prochainement être le théâtre d'une solennité des plus imposantes. Le yacht "la Revanche", qui doit ramener la dépouille du grand savant français, M. Bondonnat, est impatiemment attendu en notre ville.

"La remise du corps aux autorités françaises doit être l'objet d'une cérémonie officielle, où le gouvernement de l'Union sera certainement représenté.

"On parle aussi d'une délégation de savants américains, qui, sous la présidence du docteur Cornélius Kramm, l'éminent physiologiste que l'on a surnommé le Sculpteur de chair humaine, doit rendre un suprême hommage au génial savant que fut M. Prosper Bondonnat. La fille et la pupille du dé-

funt, dont on connaît les dramatiques aventures et l'héroïque dévouement filial, doivent conduire elles-mêmes le deuil, en compagnie de leurs fiancés et de la famille du milliardaire Fred Jorgell..."

. . . . . .

—Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? se demanda M. Bondonnat devenu tout pensif. Je ne suis pourtant pas mort, que diable!

Il fut interrompu par la clameur stridente de la sirène à vapeur. "Le Pacific" avait levé l'ancre, l'hélice tournait. Le vieux savant oublia un instant toute autre préoccupation pour s'abandonner au plaisir de voir l'île de Basan s'atténuer petit à petit dans le lointain et se perdre enfin, comme un flocon de brume azurée, tout au fond de l'horizon.

DEUXIEME PARTIE

LES DRAMES D'UNE NUIT

CHAPITRE PREMIER

Résurrection!

Depuis le matin les rues de San-Francisco présentaient une animation inaccoutumée. D'heure en heure, des centaines de trains débarquaient des milliers de voyageurs, venus de tous les points de l'Amérique.

En dépit des efforts de quatre régiments de policemen à cheval qui se livraient, de temps à autre, à de véritables charges, il était à peu près impossible de circuler à travers cette multitude où se coudoyaient tous les peuples du monde: Américains, Chinois, nègres, Océaniens et jusqu'à des Esquimaux, encore vêtus, malgré la chaleur, de leurs blouses de peau de phoque et de leurs épaisses fourrures.

Des fenêtres des hautes maisons, presque toutes reconstruites en acier après le dernier tremblement de terre, des groupes nombreux se pressaient, et, dans certains endroits, des spéculateurs avaient dressé des estrades dont les places se louaient jusqu'à vingt, cinquante et cent dollars.

C'était sur le parcours des quais à la gare du Central Pacific Railroad que l'animation était la plus grande. Là, les policemen devaient livrer de véritables combats : la marée humaine, sans cesse grossissante, se ruait par toutes les rues adjacentes, et cherchait à envahir la large avenue par où devait passer le cortège dont l'attente excitait à un si haut degré la curiosité des habitants de "Frisco".

Au milieu de cette cohue, trois voyageurs, installés dans une automobile dont la plate-forme était chargée de nombreux bagages, n'arrivaient pas, en dépit de tous les efforts de leur chauffeur, à se frayer un passage.

Dans une autre ville que San-Francico, qui sert de rendez-vous à toutes les races de l'univers, le costume des voyageurs et leur allure n'eussent pas manqué d'attirer la curiosité des badauds; mais ici, personne ne faisait la moindre attention à eux.

De ces trois personnes la première était un cosaque, facilement reconnaissable à ses yeux bridés, à ses pommettes saillantes et à son nez aplati; il était vêtu d'un vieux costume de matelot, trop étroit pour sa grande taille, et coiffé d'une toque de fourrure ; la seconde était un vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, à la physionomie pleine d'intelligence et de bonté.

Il portait un élégant complet de coutil blanc et un chapeau en fibres de panama; enfin la troisième était une petite Océanienne, de quinze à seize ans tout au plus, tête nue, les cheveux relevés à la japonaise et retenus par de longues épingles: elle se drapait dans un luxueux kimono de soie rouge, brodé d'or.

—Je crois, dit tout à coup le vieillard, qui semblait observer cette foule avec un sourire ironique, que nous ne pourrons jamais arriver au Palace Hotel. Qu'en penses-tu, mon brave Rapopoff?

—Je pense, petit père, balbutia le cosaque, à qui cette multitude houleuse causait une sensation proche du mal de mer, ou tout au moins du vertige, que nous ferions mieux de retourner en arrière.

—Impossible, répliqua le vieillard. Il est aussi difficile de revenir sur ses pas que d'avancer.

A ce moment, une dizaine de voix hurlantes dominèrent le tumulte de la foule. C'était une bande de camelots, auxquels on venait d'ouvrir la porte d'une imprimerie et qui se ruaient dans la bagarre, en criant.

—Demandez le numéro du "San-Francisco Herald!" Avec le portrait de l'illustre Bondonnat et le détail de ses obsèques!

On se battait pour leur arracher les feuilles, que certains badauds leur payaient jusqu'à un dollar. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils avaient épuisé leur provision de journaux; on dut leur jeter de nouveaux numéros, des fenêtres de l'imprimerie.

La petite Océanienne regardait ce spectacle avec une surprise qui n'était pas exempte d'une certaine terreur, voyant et écoutant tout avec une attention suraiguë. Brusquement, elle tressaillit, et se tournant vers le vieillard:

—Mais il me semble, s'écria-t-elle, que c'est votre nom qu'ils prononcent!

M. Bondonnat ne répondit pas à cette question. Le sourire légèrement ironique, qui avait un instant déridé ses traits, avait disparu. Il était en proie à une fiévreuse impatience.

—Il faut, pourtant, que nous avancions, dit-il au chauffeur.

—Impossible! fit l'autre avec un geste résigné.

—Il y a cent dollars pour vous, si nous atteignons le Palace Hôted ou seulement un café d'où je puisse téléphoner!

L'homme haussa les épaules:

—Quand vous m'en promettriez mille, répliqua-t-il, ce serait la même chose!...

Il ne put achever sa phrase. Un orchestre de cinq cents musiciens, qui se trouvait à peu de distance, venait d'attaquer la "Marche funèbre" de Chopin; le rugissement des cuivres et les roulements lugubres des tambours couvraient même la voix de la multitude.

Mais, à ce moment, il se produisit dans la cohue une poussée formidable. L'automobile, enlevée par cent bras vigoureux, parcourut une trentaine de mètres par-dessus les têtes des spectateurs. Les trois voyageurs durent se cramponner à leurs sièges.

L'auto, projetée avec une puissance presque irrésistible, ne fut arrêtée, dans son élan, que par le régiment de policemen qui barrait l'extrémité de la rue. Mais, grâce à cette poussée brutale, elle se trouvait maintenant en bordure de l'avenue même où le cortège allait commencer à se dérouler.

M. Bondonnat et ses compagnons montèrent debout sur le siège pour mieux voir le spectacle qui s'offrait à eux. A peu de distance de là, ils apercevaient la gare du Central Pacific railroad, toute tendue de velours noir orné de larmes d'argent et transformée en un gigantesque catafalque, éclairé par les flammes vertes des lampadaires de bronze. Toute la place qui s'étendait devant la gare n'était qu'un immense bouquet de fleurs. Il en était venu des trains entiers, hommage de tous les savants de l'univers à la mémoire de l'illustre Prosper Bondonnat!

L'avenue, de la gare aux quais, était également tendue de velours noir dans toute sa longueur. Tous les globes électriques étaient allumés et voilés de larges crêpes flottants, d'un aspect fantastique; enfin, partout, à toutes les fenêtres, aux branches de tous les arbres, claquaient au vent des milliers de drapeaux américains et français, également cravatés de noir.

Au centre de la place, une estrade protégée par une tente de riches draperies était occupée par de braves personnages en habit noir, des diplomates et des généraux aux brillants uniformes.

Tout à coup, des vivats saluèrent l'apparition du cortège, que précédait une imposante escorte de policemen à cheval, accompagnés d'un corps de la garde civique, immédiatement suivi par les cinq cents musiciens, qui continuaient à jouer, en avançant lentement, la "Marche funèbre" de Chopin.

M. Bondonnat éprouvait un étrange saisissement. Ses mains amaigries tremblaient d'émotion, et, quand même la musique et le tumulte de la foule n'eussent pas couvert le bruit de sa voix, il n'eût pu parler, tant il avait la gorge serrée. Il se frottait les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé, qu'il n'était pas en train de se débattre contre un cauchemar. Et il ne put s'empêcher de se comparer à Charles-Quint qui, suivant une tradition, voulut assister lui-même, couché dans un cercueil, à ses propres obsèques, au monastère de Saint-Just.

Ce cortège digne d'un roi ou d'un prince, continua à défiler devant ses yeux comme une étincelante vision.

Après les musiciens venaient, par douzaines, des voitures chargées de fleurs. Puis le char funèbre lui-même, orné aux quatre angles de torchères où brûlaient des flammes vertes; il était surmonté d'un dôme de drap d'argent soutenu par quatre colonnes d'ébène. Le chauffeur, qui le conduisait avec une lenteur solennelle, était revêtu d'un habit à la française, pompeusement galonné.

Derrière venaient plusieurs voitures de deuil, aux stores baissés.

A la pensée que sa fille se trouvait dans l'une d'elles, M. Bondonnat sentit le vertige le gagner. Il voulut s'élancer, crier; mais son geste et son cri se perdirent dans la puissante rumeur de la multitude, dans le tonnerre des acclamations et des musiques.

Le vieillard se laissa retomber sur son siège, pâle, défait, à demi-mort, regardant, d'un oeil terne et comme brouillé par les larmes, la majestueuse cérémonie qui continuait à se dérouler selon les phases prévues.

Protégés par les policemen, dont la tâche devenait de plus en plus difficile, les représentants des diverses sociétés savantes, des Etats américains et des corps constitués étaient venus occuper, autour de la place, les estrades qui leur avaient été réservées.

Un petit groupe, au milieu duquel se remarquaient trois jeunes filles, couvertes de longs voiles noirs, alla prendre place sur une petite estrade, plus luxueusement décorée que les autres. Et l'on se répétait, dans la foule, que ceux-là qu'on honorait d'une distinction aussi flatteuse n'étaient autres que les parents et amis du défunt.

M. Bondonnat se sentait défaillir.

— Ma fille! ma chère Frédérique! bégaya-t-il. Comment lui épargner cette douleur?

Cependant le char funèbre s'était arrêté à côté de l'estrade. L'orchestre s'était tu et, soudain, il se fit un grand silence, au milieu de cette mer humaine qui s'étendait dans toutes les directions, jusqu'à l'extrémité la plus lointaine de toutes les larges avenues qui convergent vers la gare.

Un maître de cérémonie s'avança au bord de l'estrade où se trouvaient les savants et les diplomates, et annonça d'une voix claire:

— M. le docteur Cornélius Kramm va prendre la parole au nom des membres de la National Academy de New-York...

M. Bondonnat, éperdu, vit alors se lever un personnage à la physionomie singulièrement caractéristique. Son visage, entièrement rasé, offrait des traits réguliers, et son front très haut, son crâne énorme, annonçaient une puissante intelligence; mais ses lèvres minces indiquaient une méchanceté froide et, derrière ses larges lunettes d'or, ses yeux sans cils étaient à la fois fixes et obliques comme ceux de certains oiseaux de proie.

— Cornélius! le fameux docteur Cornélius! se répétait la foule, le sculpteur de chair humaine!...

Le silence attentif de la multitude était devenu plus profond.

Ce fut avec une aisance parfaite que le docteur Cornélius Kramm commença son discours.

— Messieurs! Le savant auquel nous venons rendre ici un juste et public hommage, fut une des plus nobles intelligences dont puisse s'honorer l'humanité. Grâce à lui, le savoir humain a accompli d'immenses progrès, et, si la mort n'était pas venue le frapper dans des circonstances assez mystérieuses, il aurait, sans nul doute, encore enrichi notre patrimoine intellectuel de découvertes comparables à celles qui ont tant contribué à sa gloire.

"M. Prosper Bondonnat est mort assassiné par les sinistres bandits de la Main-Rouge, dans une île perdue de l'océan Pacifique..."

Le docteur Cornélius, en proie à un trouble soudain, s'arrêta net, et ne put achever sa phrase.

Ses yeux, qui erraient distraitement sur l'assistance, venaient de rencontrer ceux de M. Bondonnat lui-même. Les deux regards s'étaient croisés, et Cornélius, malgré toute son audace, était tout à coup devenu d'une pâleur livide. Il ne se rappelait plus un seul mot de ce qu'il avait à dire.

— Messieurs, balbutia-t-il, excusez une émotion... bien légitime...

De longs murmures commençaient à s'élever dans la foule. Les uns s'extasiaient sur la sensibilité de ce bon docteur Cornélius, les autres trouvaient son attitude tout à fait étrange et incompréhensible.

La foule murmurait, mais sourdement. On devinait qu'il y avait, dans les esprits, comme une atmosphère de drame. C'était un de ces moments où l'on sent, sans savoir pourquoi, qu'il va se passer quelque chose d'extraor-

dinaire. Cet "évènement extraordinaire", on l'attendait. Il se produisit.

Dans la foule, à quelques mètres de l'estrade, un chien se mit à aboyer furieusement: un grand chien noir de la race des barbets. Puis il rompit sa chaîne que tenait un jeune homme pâle et chétif, un peu bossu, et s'élançait à travers les jonchées de fleurs, il atteignit en trois bonds l'automobile où se tenait M. Bondonnat.

Il lui léchait les mains; il avait sauté sur ses genoux, et le vieillard, éperdu, ému jusqu'aux larmes, brisé par ces émotions successives, répétait, d'une voix faible et cependant satisfaite:

— Pistolet! Mais c'est mon bon chien Pistolet!

Des groupes nombreux commentaient l'incident et se demandaient quel était l'étrange vieillard, quand deux policemen, armés de leur casse-tête de baleine à boules de plomb, s'approchèrent, pour s'emparer de l'animal.

— Ce n'est pas ici la place d'un chien! dit brutalement l'un d'eux.

Et il leva son casse-tête pour fracasser la tête du barbet.

— Je vous en prie, messieurs, balbutia M. Bondonnat. Ne faites pas de mal à ce chien qui m'appartient!

Le vieillard n'aurait peut-être pas eu le dessus dans la querelle, si le petit bossu, qui tenait encore en main le bout de la chaîne brisée, n'était intervenu tout à coup:

— Monsieur, commença-t-il, ce chien m'appartient...

Mais, quand il aperçut le visage de M. Bondonnat qui tenait Pistolet sur ses genoux et le protégeait de son mieux, il poussa un cri de surprise et de joie.

Et, s'élançant impétueusement dans l'auto:

— M. Bondonnat! c'est lui! vivant!

Il avait pris les mains de son vieux maître et il les couvrait de ses baisers et de ses larmes.

Les deux policemen étaient demeurés stupéfaits, ne sachant ce que signifiait cette scène. Mais les paroles du petit bossu avaient été entendues de ses plus proches voisins, qui, presque tous, tenaient en main le numéro du "San-Francisco Herald", où se trouvait le portrait du savant.

Il leur suffit d'un coup d'oeil pour découvrir la ressemblance du portrait et de l'original, et bientôt une rumeur courut dans la multitude, s'enfla et grandit comme le roulement lointain de la foudre.

Bientôt le même cri s'échappa de cent mille poitrines:

— Vivant! Bondonnat est vivant!...

— Oui, s'écriait le bossu, il est vivant! Le voici! Venez vite, mon cher maître, vous jeter dans les bras de vos enfants et de vos amis!

— Vive Bondonnat! cria une voix.

Ce mot fut le signal d'une acclamation générale. On voulait porter le vieux savant en triomphe. Une escouade de policemen était heureusement accourue au triple galop, et c'est grâce à leur protection que M. Bondonnat et Oscar, qui suivaient le cosaque et la petite Océanienne apeurés et tremblants, purent arriver jusqu'au pied de l'estrade principale.

En apercevant le vieillard, une jeune fille s'était levée, pâle comme une morte sous ses longs vêtements de deuil.

— Frédérique! mon enfant! balbutia le vieillard.

— Mon père! s'écria la jeune fille, en étendant les bras.

Mais la secousse avait été trop brutale. Frédérique s'affaissa inanimée, morte peut-être, dans les bras de ceux qui l'entouraient.

— Je l'ai tuée! s'écriait le vieillard avec désespoir.

Et, en proie à un véritable égarement, il voulait se précipiter sur le corps de la jeune fille.

A ce moment, deux policemen d'une taille athlétique l'empoignèrent avec rudesse et l'entraînèrent.

— Que me voulez-vous? cria le malheureux savant. Laissez-moi, je vous en prie.

— Suivez-nous, lui répondit l'homme brutalement. Au nom de la loi, je vous arrête!

— Qu'ai-je fait?

— Vous avez une fière audace de le demander! Il faut que vous soyez vraiment effronté pour prendre le nom du grand savant et vous faire passer pour lui, au moment même où toute l'Amérique s'est dérangée pour assister à ses obsèques!

— Mais je vous jure que je suis bien Prosper Bondonnat, répondit le vieillard perdant tout sang-froid.

— C'est un fou, dit le second policeman qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche. Et. de fait, il lui ressemble un peu!

— Je vous jure que j'ai dit la vérité, répéta obstinément le vieillard.

— Allons, pas d'observations! reprit le premier policeman. Vous vous expliquerez avec le chef du poste.

Tout en parlant, les deux agents qu'entouraient une vingtaine de leurs collègues avaient entraîné M. Bondonnat jusqu'au commissariat spécial de la gare. On le laissa seul dans une sorte de cellule qui n'était meublée que d'un lit de camp et d'un escabeau.

Le vieillard se demandait avec tristesse, en se voyant de nouveau captif, si la série de ses malheures allait recommencer.

Au dehors, il entendait des cris furieux, de longues acclamations, tout le bruit d'une tempête populaire, d'une véritable émeute.

Cependant, au milieu du désarroi qui s'était produit lorsque Frédérique était tombée, le bossu, Oscar Tournesol, s'était aperçu qu'on arrêtait son maître, et aussitôt il en avait prévenu l'ingénieur Paganot, le naturaliste Ravenel, Mlle Andrée de Maubreuil et miss Isidora, les deux meilleures amies de Frédérique.

— Mesdemoiselles, dit-il, occupez-vous, je vous prie, de soigner votre amie. M. Bondonnat vient d'être arrêté, il faut aller le plus vite possible à son secours. Je crains qu'il n'y ait là-dessous quelque coup de la Main-Rouge.

Et Oscar, après leur avoir dit quelques mots à l'oreille, emmena avec lui l'ingénieur et le naturaliste.

Miss Isidora et Andrée de Maubreuil, qui avaient été presque aussi émues que Frédérique elle-même à l'apparition du spectre de M. Bondonnat, se raidirent contre leur émotion, et, en attendant que cet étrange mystère fût dissipé, s'empressèrent auprès de leur amie. Elles lui baignèrent les tempes d'eau fraîche, lui firent respirer des "lavander salts", mais tous ces soins furent inutiles, Frédérique demeurait inerte et glacée.

— Mon Dieu, elle est morte! s'écria Andrée. La joie et la surprise l'ont tuée!...

Les deux jeunes filles s'affolaient, perdant la tête, au milieu d'une foule de gens qui leur proposaient inutilement leurs bons offices.

Fred Jorgell survint heureusement. Il était paryenu à grand'peine à fendre la cohue, pour arriver jusqu'à l'estrade. Miss Isidora lui expliqua la situation en quelques mots. Son premier soin fut de faire appel aux policemen, dont il était parfaitement connu, et qui, à l'aide de leur casse-tête, firent place nette autour de l'estrade; puis deux d'entre eux transportèrent Frédérique, qui ne donnait plus signe de vie, jusqu'au poste de secours dont la gare du Central Pacific Railroad est pourvue. Cornélius se faufila derrière, en compagnie de Fred Jorgell, auquel il offrit obligeamment ses services, et celui-ci n'eut garde de refuser les soins de l'illustre praticien.

Avant de suivre le milliardaire, Cornélius avait eu le temps de dire quelques mots à l'oreille d'un correct gentleman qui avait suivi toute cette scène avec une anxiété visible et qui n'était autre que Fritz Kramm, le marchand de tableaux, le frère du docteur.

Cependant, dans toute la ville, le tumulte était à son comble, la foule était exaspérée par la curiosité et aussi par l'attente et la déception.

—Voyons, criaient les uns, Bondonnat est-il mort ou vivant? Il faudrait le savoir!

—On se fiche de nous! Ce fameux Français se porte aussi bien que vous et moi. Je l'ai vu!

—Je vous dis que non! C'est un escroc qui lui ressemble!

—La preuve que Bondonnat est bien vivant, c'est que la musique ne joue plus, que les discours sont arrêtés, et que la fille de Bondonnat est morte de saisissement en apercevant son père !

Ce fait capital que musique et discours avaient cessé avait fait une grande impression sur la foule. Les Américains détestent, avant tout, qu'on se moque d'eux, et, dans cette occasion, ils se croyaient à peu près sûrs d'avoir été le jouet d'une mystification.

Ils commencèrent à manifster leur mauvaise humeur en cassant, à coups de pierre, les globes électriques et en culbutant les estrades d'où les notabilités étaient descendues, au milieu du désarroi général. Les Chinois, très nombreux dans la cohue, avaient été, dès le début, frappés de la beauté du velours noir, frangé d'argent. Ils commencèrent à en arracher de larges morceaux, qu'ils emportaient sournoisement.

Ils furent, d'ailleurs, bientôt secondés, dans ce travail, par des bandits de toutes les nations, qui abondent à San-Francisco. Comme par magie, l'avenue qu'avait suivie le cortège funèbre se trouva dépouillée de tous ses ornements.

La foule, pour qui ce pillage n'avait été, pour ainsi dire, qu'un avant-goût, était maintenant déchaînée. Elle houlait, comme la mer battue par l'ouragan. Les policemen ne savaient plus où donner de la tête. C'était une véritable émeute qui grondait : quelques matelots commençaient déjà à briser les vitres des boutiques, et les commerçants fermaient leurs devantures en toute hâte.

Au milieu de ces scènes de désordre, les chars qui portaient les couronnes ne furent pas plus respectés que le reste, la multitude les culbuta et s'empara d'une partie des fleurs, en foulant les autres aux pieds.

Une quarantaine de miliciens à cheval défendirent courageusement le char funèbre, sur lequel se trouvaient les restes—authentiques ou non—de M. Bondonnat. Ils s'étaient retranchés à l'entrée d'une petite rue latérale; mais ils allaient sans doute être obligés de

céder à la canaille, qui tenait à s'emparer des torchères d'argent et des riches draperies, lorsqu'une auto vint stopper derrière les miliciens.

Elle était escortée par une vingtaine de robustes matelots, et l'homme qui la conduisait était celui-là même auquel le docteur Cornélius avait fait, une demi-heure auparavant, de mystérieuses recommandations. C'était Fritz Kramm.

Il fit entendre au chef des miliciens qu'il avait mission de mettre en lieu sûr le cercueil du grand savant ; on n'avait aucune raison de ne pas ajouter foi à ses allégations.

Le cercueil fut donc chargé dans l'automobile qui se perdit bientôt dans l'enchevêtrement des petites rues qui s'étendent entre le port et la gare du Central Park Railroad Les miliciens battirent en retraite, et la foule en profita pour démolir entièrement le superbe char funèbre, dont elle se partagea les débris.

Pendant que cette scène avait lieu, l'ingénieur Paganot, le fiancé de Mlle Andrée de Maubreuil, le naturaliste Roger Ravenel, le fiancé de Frédérique, avaient suivi le bossu Oscar Tournesol jusqu'au commissariat spécial de la gare. Là, ils demandèrent à être mis en présence de l'homme qui se faisait passer pour M. Bondonnat; le chien Pistolet les avait suivis, en continuant à aboyer énergiquement, comme s'il eût été exaspéré de l'erreur dont son maître était victime.

L'officier de police se fit d'abord un peu tirer l'oreille, mais quand Roger Ravenel, qu'il savait être un ami du milliardaire Fred Jorgell, eut déclaré qu'il se portait caution pour la somme que l'on exigerait, si considérable fût-elle, toutes les objections tombèrent, et M. Bondonnat fut amené dans le bureau où se trouvaient déjà le commissaire spécial et les trois jeunes gens.

Le vieux savant était heureusement muni de pièces qui établissaient son identité et qui se trouvaient dans son portefeuille lorsqu'il avait été conduit à l'île des Pendus. De plus sa ressemblance avec une photographie de M. Bondonnat, dont l'ingénieur Paganot était porteur, formait un sérieux argument. Enfin les aboiements et les caresses de Pistolet ne permettaient guère de conserver de doute sur la personnalité réelle du vieillard.

—Mais, enfin, demande le commissaire spécial à qui cette aventure extraordinaire inspirait la plus grande méfiance, pourquoi, si vous êtes bien le véritable Bondonnat, n'avez-vous pas prévenu votre fille dès votre arrivée? Vous auriez évité l'émeute qui, en ce moment, se déchaîne dans la ville, et dont vous êtes responsable.

—Monsieur, cela m'a été absolument impossible. Il y a deux heures à peine que le vapeur "le Pacific", sur lequel je m'étais embarqué à l'île de Basan, a jeté l'ancre dans le port, et vous savez vous-même qu'il n'y a pas moyen de circuler dans la ville. Puis j'ignorais où se trouvait ma fille. J'ai fait vainement les plus grands efforts pour atteindre le Palace Hôtel, d'où je comptais téléphoner.

Le commissaire spécial réfléchit un instant.

—J'éclaircirai tout cela, murmura-t-il.

—Alors, demanda l'ingénieur Paganot, M. Bondonnat va être remis en liberté?

—Soit! mais c'est à condition que vous répondiez de sa personne. Je vous ferai connaître tantôt à quelle somme je fixe le chiffre de sa caution.

—Messieurs, je vous en supplie,

balbutia le vieillard que cette succession d'émotions violentes avait complètement anéanti, je vous en conjure, dites-moi si ma chère Frédérique est sauvée!

—Vous allez le savoir à l'instant même. Le poste de secours où elle a dû être transportée se trouve dans la gare.

—Je vais prendre de ses nouvells! s'écria impétueusement Roger Ravenel.

—J'y vais aussi, ajouta M. Bondonnat.

—Non, cher maître, dit l'ingénieur Paganot. Restez ici. Il est plus prudent de ne pas exposer Mlle Frédérique à une seconde commotion.

—Vous avez raison, murmura le vieillard, en tombant anéanti sur un siège.

L'ingénieur n'avait pas dit le fond de sa pensée et, s'il avait retenu M. Bondonnat, c'est qu'il se disait avec angoisse que peut-être la jeune fille avait succombé au choc terrible qu'elle avait ressenti en voyant se dresser devant elle le spectre de son père.

Heureusement, ses craintes étaient exagérées. Quelques minutes plus tard le naturaliste revint, la physionomie radieuse.

—Rassurez-vous, mon cher maître, dit-il, notre chère Frédérique a enfin recouvré ses sens, et cela, je dois le dire, grâce aux soin du docteur Cornélius qui a tout mis en oeuvre pour venir à bout de la syncope.

Dès lors, il ne fut plus possible de retenir M. Bondonnat. L'instant d'après, le père et la fille se jetaient en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Quant au docteur Cornélius, il s'était modestement éclipsé, sans doute pour échapper aux remerciements.

L'ingénieur Paganot, Roger Ravenel, miss Isidora, Andrée, Fred Jorgell et le bossu, Oscar Tournesol, n'étaient guère moins émus que M. Bondonnat et sa fille.

Le commissaire central mit fin à cette scène attendrissante en priant le milliardaire et ses amis de monter dans une auto qu'il avait fait venir et qui, sous bonne escorte, les conduirait tous au Palace Hôtel.

Chacun s'empressa d'obéir. Une demi-heure plus tard, tous les amis se trouvaient réunis dans un des salons du luxueux caravansérail, qui passe pour être le plus vaste de toute l'Amérique. Là, le premier soin de M. Bondonnat fut de téléphoner au police office, en promettant une forte prime pour qu'on retrouvât le cosaque Rapopoff et la petite Océanienne qui s'étaient perdus dans la foule en cherchant à le suivre, et que, dans son émotion, il avait un instant complètement oubliés. Deux policemen, d'ailleurs, les ramenèrent dans la soirée.

M. Bondonnat, qui, transporté de bonheur en se retrouvant au milieu des siens, avait oublié toute sa fatigue, fit le récit détaillé de ses étranges aventures.

—J'adopterai la petite Hatôuara, déclara Frédérique. Je veux que cette pauvre orpheline soit instruite et éduquée convenablement par mes soins. Mais pourquoi, mon père, n'avez-vous pas amené avec vous, pour nous les faire connaître, le peintre Grivard et la charmante guérisseuse de perles?

—Je les ai priés tous les deux de m'accompagner, mais Lorenza a éprouvé de telles souffrances, pendant sa captivité chez les bouddhistes, que sa santé en a été fortement ébranlée. Elle a dû demeurer à bord, d'où elle prendra le premier train rapide en

partance pour New-York. Tous deux m'ont promis, d'ailleurs, que nous nous reverrions en France, et il est entendu qu'aussitôt notre retour, Lorenza et son mari viendront passer quelques semaines dans notre villa bretonne.

"Quant au cosaque, déclara le naturaliste, nous en ferons un garçon de laboratoire émérite... s'il parvient à se corriger de l'habitude de vider des flacons d'alcool et de se confectionner des tartines avec certains produits chimiques.

M. Bondonnat, après avoir terminé le récit de ses aventures, attendait avec impatence qu'on lui fit connaître la manière dont on avait découvert sa retraite et dont on s'était emparé de l'île des Pendus.

Ce fut l'ingénieur Paganot qui se chargea de cette narration, en donnant les plus vifs éloges à l'ingéniosité et au courage de lord Astor Burydan. Il dit comment l'excentrique avait eu l'heureuse idée de prendre à son service tous les clowns du Gorill-club ; comment le nageur Bob Horwett avait détruit les torpilles; enfin, comment les bandits, déjà terrifiés par les visions cinématographiques projetées du pont de l'"Ariel", avaient été vaincus et anéantis en bataille rangée.

— Mais, demanda M. Bondonnat, que sont devenus les bandits de la Main Rouge? Il y en avait parmi eux quelques-uns qui étaient d'assez braves gens.

—Le lendemain même de notre victoire, un croiseur de l'Etat—que les démarches de M. Fred Jorgell avaient enfin décidé le gouvernement américain à envoyer à notre secours — est venu jeter l'ancre en face de l'île et a pris à son bord tous les bandits; ils doivent être jugés ultérieurement. Quant aux Esquimaux, on ne s'est pas occupé d'eux.

—Et les Russes ? Et le prophète Raminoff? demanda encore M. Bondonnat.

—On a pris les mesures nécessaires pour qu'ils soient ramenés en Europe.

— En somme, reprit le vieillard, dans cette étrange aventure tout s'est terminé mieux que nous n'aurions pu l'espérer; mais il y a trois personnes qui manquent à cette réunion. D'abord l'ingénieur Harry Dorgan, dont j'aurais été enchanté de faire la connaissance...

— Vous le verrez d'ici peu, répliqua Fred Jorgell. Il est en ce moment à New-York, où l'extension qu'a prise la Compagnie des Paquebots Eclair rend sa présence indispensable.

— Mais lord Burydan et le fidèle Kloum, le Peau-Rouge, n'ont pas les mêmes excuses! dit en riant le vieux naturaliste, et il me semble que leur place était tout indiquée à mes obsèques?

— Vous savez, répondit Roger Ravenel, que lord Burydan est l'homme le plus fantasque qui soit. Il n'en fait qu'à sa tête. Sitôt que nous avons été arrivés à San-Francisco, il nous a quittés sans dire où il allait, en compagnie de Kloum et d'un Français nommé Agénor Marmousier, qui est en même temps son ami et son secrétaire. Mais, soyez tranquille, lord Burydan est de ceux qui ne restent jamais longtemps sans que l'on entende parler d'eux.

M. Bondonnat et ses amis ne se couchèrent qu'à une heure fort avancée, le soir de cette mémorable journée. Tous étaient brisés de fatigue, mais enchantés que les choses se fussent terminées de si heureuse façon.

Le lendemain, le premier soin de M. Bondonnat fut de se rendre au police-office, d'abord pour y déposer une caution comme il l'avait promis, puis pour savoir ce qu'était devenu le cadavre embaumé auquel les bandits de la Main-Rouge avaient réussi à donner sa propre ressemblance. Il ne doutait pas que l'examen attentif de cette curieuse pièce anatomique n'amenât de singulières découvertes.

Malheureusement, ainsi que le lui apprit le directeur de la police de San-Francisco, le cercueil où se trouvait le corps du prétendu Bondonnat avait disparu dans la bagarre. Les recherches les plus minutieuses ne donnèrent aucun résultat. On supposa qu'à la suite de l'émeute, le cercueil avait dû être jeté à la mer. Il fallut renoncer à savoir ce qu'il était devenu.

Est-il besoin de le dire, les poursuites commencées contre M. Bondonnat ne furent pas continuées. La somme qu'il avait déposée en guise de caution lui fut rendue.

Bientôt, les journaux annoncèrent que le vénérable savant, dont la santé était complètement rétablie, avait consenti à passer quelques semaines en Amérique, dans les propriétés de son ami le milliardaire Fred Jorgell, avant de regagner définitivement la France. Les mêmes journaux annonçaient le triple mariage de M. Harry Dorgan et de miss Isidora, de M. Roger Ravenel et de Mlle Frédérique Bondonnat, de M. Antoine Paganot et de Mlle Andrée de Maubreuil.

CHAPITRE II

Une visite inattendue

Trois mois après ces évènements, un lourd camion automobile, qu'escortaient huit cavaliers armés jusqu'aux dents, suivaient lentement la belle route ombragée de platanes qui longe la rive méridionale du lac Ontario.

En cet endroit, le paysage est un des plus beaux qui se trouvent dans l'Amérique du Nord. La nappe immense du lac, d'un bleu presque blanc, est couverte de centaines de petites îles verdoyantes, que l'on appelle les Mille Iles et qui semblent autant de bouquets flottant sur la calme surface des eaux limpides. Sur beaucoup de ces îles sont installés de délicieux cottages, construits en briques de couleurs vives, qui donnent de loin à ce paysage l'aspect d'un royaume enchanté. De riches canots d'érables, d'acajou, élégamment pavoisés et couverts de tentes multicolores, vont d'une île à l'autre. Toute idée de fatigue, de labeur et de misère est absente de ce décor gracieux.

Cette opinion était sans doute celle des cavaliers qui escortaient le camion, car ils n'avançaient qu'avec une nonchalante lenteur, s'arrêtant même de temps à autre pour admirer ce site merveilleux dans tous ses détails.

Cependant, ils étaient arrivés à un endroit où la route était bordée par une muraille monumentale au-dessus de laquelle on apercevait les arbres d'un parc, presque entièrement planté de gigantesques thuyas. Ils longèrent cette muraille pendant environ un mille, et arrivèrent enfin en face d'une haute grille de fer forgé, près de laquelle s'élevait un coquet pavillon qui devait être l'habitation d'un garde.

Un homme à longue barbe et à lunettes, qui paraissait être le chef de la petite caravane, fit tinter la cloche destinée à signaler l'arrivée des visiteurs. Aussitôt, un robuste personnage à la face rubiconde et aux vastes épaules sortit du pavillon, et, considérant le nouveau venu d'un air soupçonneux:

— Que désirez-vous? demanda-t-il d'une voix brève.

— Sir, répondit le visiteur, je suis chargé de remettre en mains propres à mistress Isidora un cadeau que lui adresse son beau-père, le milliardaire William Dorgan.

— C'est que, reprit le gardien avec méfiance, j'ai des ordres très rigoureux.

— Je suis muni d'une lettre de M. W. Dorgan.

— Possible. En ce cas, vous allez entrer seul et je vais vous conduire à l'intendant général, M. Bombridge. C'est lui qui décidera si, oui ou non, je dois laisser votre fourgon franchir la grille.

— Soit! fit l'inconnu sans impatience. Sur le vu de ma lettre, M. Bombridge me laissera certainement entrer.

L'inconnu descendit de cheval, franchit une petite grille latérale et suivit le gardien le long d'une allée sablée, bordée de gigantesques rhododendrons dans des caisses de cèdre. Tous deux arrivèrent bientôt en face d'un chalet de pitchpin aux élégantes balustrades, qu'ombrageaient des érables magnifiques. Une blonde jeune fille, qui se tenait au balcon du premier étage, se hâta d'aller au-devant des visiteurs.

— Bonjour, monsieur Bob Horwett, dit-elle au gardien.

— Bonjour, miss Régine. Je vous amène quelqu'un qui voudrait parler à votre père.

— Entrez donc. Il est précisément dans son cabinet.

L'ex-clown Bombridge, devenu intendant général de la propriété d'Harry Dorgan, n'avait rien perdu de sa bonne humeur. Il portait un complet de velours vert et un chapeau de feutre, surmonté d'une plume de canard sauvage, qui lui donnait une allure tout à fait distinguée. Il invita ses hôtes à se rafraîchir, prit connaissance de la lettre de William Dorgan, puis s'absenta pour aller téléphoner au "château". Il revint bientôt en déclarant que le camion pouvait entrer, mais que les hommes de l'escorte devaient rester en dehors de la grille.

Les choses étant ainsi réglées, il accompagna lui-même Bob Horwett et le représentant de W. Dorgan, pour veiller en personne à l'ouverture et à la fermeture de la grande grille de la propriété, qui, on le voit, était gardée comme un château-fort.

Le camion, que conduisait Bob Horwett lui-même, s'engagea dans une longue avenue de frênes de Virginie, au bout de laquelle se trouvait une sorte de pont-lévis jeté sur un bras du lac Ontario et qui donnait accès dans le parc proprement dit.

Le magnifique château d'Harry Dorgan — réduction exacte du fameux château de Chambord — se trouvait renfermé, ainsi que le vaste jardin qui l'entourait, dans une de ces îles de l'Ontario et n'était relié à la terre que par ce pont-levis.

L'ingénieur avait fait choix de cette propriété, non seulement à cause du pittoresque de sa situation, mais aussi dans le but de déjouer les tentatives des malfaiteurs, et, en particulier, des affiliés de la Main-Rouge.

Le pont-levis franchi, on entra dans une autre avenue — de sycomores, celle-là — qui aboutissait à la cour d'honneur.

Pendant que Bob Horwett lui-même conduisait la voiture jusqu'en face du perron de marbre du château, M. Bombridge amena l'envoyé de W. Dorgan à une salle de verdure où se

trouvait en ce moment M. Bondonnat, en compagnie de trois jeunes femmes, toutes trois admirablement belles, quoique d'une beauté différente.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda courtoisement le vieux savant, en allant au-devant du visiteur.

Celui-ci, d'un geste rapide, avait fait disparaître ses lunettes et sa fausse barbe.

— Lord Burydan! s'écrièrent les trois jeunes femmes avec un même cri de surprise.

— Il n'en fait jamais d'autres! grommela l'ex-clown Horwett.

— Je vois avec plaisir, dit gaiement le vieux savant, que votre humeur fantaisiste n'a pas changé! Mais, maintenant, quoique vous soyez en pays de connaissance, permettez-moi de faire les présentations!

— Mistress Harry Dorgan, Mme Paganot et enfin Mme Frédérique Ravenel, née Bondonnat...

— Je vois, répliqua l'excentrique avec jovialité, que vous n'avez pas perdu de temps en mon absence.

Tous mes compliments, mesdames. J'aurai, j'espère, le plaisir de voir vos époux?

— Non, répondit M. Bondonnat. Tous trois sont à New-York, d'où ils ne reviendront que dans deux ou trois jours. Ils ont emmené avec eux notre ami Oscar.

— Je ne sais, mylord, reprit Frédérique avec une moue, si nous devons vous adresser la parole... Nous vous en voulons beaucoup toutes les trois...

— On ne lâche pas ainsi ses amis! s'écria Andrée.

— Ne pas même être venu assister à notre mariage!... fit miss Isidora en s'efforçant de prendre une mine sévère.

—Mesdames, je vous fais mes excuses les plus humbles!... Ce n'est pas pour rien que l'on m'appelle "l'excentrique". Il faut donc que mes amis aient assez d'indulgence pour fermer les yeux sur mes défauts et me prendre comme je suis!...

— Faut-il pardonner? demanda Frédérique en se tournant vers ses deux amies.

— Ma foi, oui. Mais qu'il n'y revienne plus! dit Andrée.

— Je ne puis pas lui en vouloir beaucoup, ajouta mistress Isidora, il m'apporte un cadeau.

— Et un cadeau magnifique!

— Mais comment se fait-il, demanda M. Bondonnat, que M. W. Dorgan vous ait chargé d'une pareille commission? Vous le connaissez donc?...

Lord Burdan mit un doigt sur ses lèvres.

— Oui, dit-il en souriant. Mais, silence, c'est un secret.

Le naturaliste n'insista pas.

— Voyons le cadeau! criaient à la fois les trois jeunes femmes.

Bob Horwett courut en toute hâte jusqu'au camion, et il revint, suivi de quatre domestiques, qui portaient à grand'peine, sur une civière, une volumineuse caisse carrée, extérieurement doublée de tôle.

Les domestiques, dont les curieuses jeunes femmes stimulaient le zèle, ouvrirent cette caisse, non sans peine. Elle en refermait une seconde, en bois blanc léger, qui fut ouverte de même, et qui apparut remplie de bourre de coton très serrée.

— Je me demande ce que cela peut bien être? dit Frédérique.

— Quelque vase, quelque bibelot précieux! répondit mistress Isidora; je sais que mon beau-frère Joe et mon

beau-père sont des gens pleins de goût.

— Vous êtes donc réconciliée avec M. Joe Dorgan? demanda lord Burydan.

— Oui, cela valait mieux ainsi. Mon mari et lui se voient rarement, mais enfin ils ne sont plus ennemis jurés, comme autrefois.

Frédérique et Andrée avaient commencé d'enlever elles-mêmes à grandes poignées le coton, d'une blancheur éblouissante, qui remplissait la caisse. Bientôt quelque chose de brillant apparut.

— De l'or! dit Andrée. Quelque bijou sans doute?

— C'est un buste de femme! celui d'Isidora! s'écria Frédérique qui, d'une main impatiente, avait achevé de vider la caisse. Il est en bronze doré. C'est magnifique.

— Il est plus magnifique encore que vous ne pensez, dit railleusement l'excentrique. Le buste de mistress Isidora est en or massif. C'est un vrai cadeau de milliardaire!

— Quelle folie! murmura mistress Isidora, qui, en dépit de ses dénégations, devint rouge de plaisir.

Lord Burydan avait tiré le buste de sa caisse et l'avait posé sur la table de marbre qui se trouvait au centre de la salle de verdure. Le travail de l'artiste — un illustre sculpteur français — était à la hauteur de la précieuse matière qu'il avait employée. Ce buste, d'une grâce un peu languide, égalait les plus belles statues des artistes de la Renaissance. Jean Goujon ou Germain Pilon l'eussent trouvé digne de leur ciseau.

Les yeux avaient été traitées à la mode de l'ancienne Rome, c'est-à-dire que les prunelles au lieu de demeurer vides comme le sont en général celle des statuées modernes, avaient été figurées par des pierres précieuses ; deux superbes émeraudes, de la teinte exacte des yeux de mistress Isidora, fulguraient sous les paupières d'or et donnaient à l'image une vitalité intense, presque inquiétante.

Comme l'avait dit lord Burydan, c'était un vrai cadeau de milliardaire. Un buste pareil devait coûter plus d'un demi-million.

Les trois jeunes femmes demeurèrent quelque temps muettes d'admiration. Les deux Françaises, loin d'être jalouses, embrassèrent et complimentèrent chaleureusement leur amie.

— Où allez-vous placer ce beau buste? demanda Frédérique.

— Il me semble, répondit mistress Isidora après un moment de réflexion, que sa place est tout indiquée dans le grand salon Renaissance.

— Celui du deuxième étage, au-dessus du laboratoire?

— Précisément.

— Surtout, dit en riant lord Burydan, mettez-le dans une pièce dont la porte soit solide! Ce buste serait une proie magnifique pour ces messieurs de la Main-Rouge.

Les trois jeunes femmes eurent un même rire, qui sonna clair dans le silence des bosquets.

— La Main-Rouge, s'écria mistress Isidora, est-ce que cela existe encore? Après les condamnations en masse qui ont été prononcées ces temps derniers, après les centaines d'arrestations opérées sur tous les points de l'Union, la fameuse association peut être regardée comme anéantie.

— Allons, tant mieux! fit l'excentrique. Je ne suis pas fâché de ce que vous m'apprenez! On va donc pouvoir enfin dormir tranquille sur le territoire de la libre Amérique!

— D'ailleurs, reprit Frédérique, le salon Renaissance, où le buste va être placé, est muni de solides volets blindés, et la porte elle-même est revêtue de plaques de tôles de vingt millimètres d'épaisseur, précautions qui ont été prises, je crois, à cause des nombreux objets précieux que renferme déjà le salon.

Les jeunes femmes voulurent aller présider en personne à l'installation du buste dans le salon Renaissance. Pendant qu'elles s'y rendaient, lord Burydan et M. Bondonnat se promenèrent à pas lents le long d'une pièce d'eau couverte de nymphéas et bordée de tulipiers en fleurs. Brusquement, leur physionomie, à tous deux, était devenue soucieuse et ils firent une vingtaine de pas sans prononcer une parole.

— J'ai reçu vos lettres, dit enfin M. Bondonnat en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu. Avez-vous trouvé quelque chose de nouveau?

— Je crois être sur une bonne piste. Mais je n'ai encore aucun résultat précis. J'attends. Je ne veux agir qu'à coup sûr.

— Soyez prudent.

— Vous n'avez pas besoin de me faire cette recommandation. Je n'ai rien dit, pour ne pas effrayer les dames, mais n'avez-vous pas remarqué, comme moi, que tous les membres de la Main Rouge qui ont été condamnés récemment sont des bandits subalternes? Les hommes, très intelligents, qui sont à la tête de l'association, n'ont pas même été soupçonnés.

— Je suis certain, moi, répondit le vieux savant, que les lords de la Main Rouge sont non seulement des gens intelligents, mais encore de véritables savants. Je suis encore émerveillé de ce que j'ai vu dans le laboratoire souterrain de l'île des Pendus. Ces gens-là sont aussi forts que le docteur Carrel; je ne connais qu'un homme, en Amérique, qui soit arrivé à ce degré de science.

— Et c'est?...

— Le docteur Cornélius Kramm!

— C'est curieux, murmura lord Burydan d'un air préoccupé, nous avons eu la même pensée. Vous savez, d'ailleur, — je l'ai appris tout récemment — que c'est Fritz, le frère de Cornélius, qui est, en réalité le propriétaire de l'île des Pendus. Voilà qui me semble très suspect.

— N'allons pas si vite. Fritz Kramm a, paraît-il, parfaitement établi son innocence. Il y avait de longues années qu'il n'était venu à l'île des Pendus.

— Après tout, c'est possible. Mais ce que je m'explique moins, c'est que l'enquête que l'on a dû faire, sur l'existence du musée souterrain dont vous aviez indiqué l'emplacement, n'ait amené aucun résultat.

— J'ai cependant fourni les indications nécessaires, répondit M. Bondonnat; mais il paraît que l'officier de marine chargé de l'enquête n'a trouvé, à l'endroit que j'avais désigné, qu'un ravin déchiré par une explosion de dynamite; une main mystérieuse était venue détruire le souterrain.

— Les lords de la Main Rouge sont très forts, il n'y a pas à dire.

— Pour en revenir à Cornélius et à Fritz Kramm, je sais, d'après le récit de Lorenza, la guérisseuse de perles, que ce sont des gens capables de tout. Ils se sont rendus coupables de vols et de chantages.

— Sans doute, répliqua lord Burydan. Mais il ne manque pas de gens peu scrupuleux, qui ne sont pas pour cela lords de la Main Rouge. Pour por-

ter une pareille accusation, il faut avoir des preuves réelles.

Le savant réfléchit quelques minutes.

— Voici encore, fit-il à tout hasard, un indice qui peut-être vous servira. Dernièrement, le docteur Cornélius, dont j'admire d'ailleurs très sincèrement l'immense savoir, est venu nous rendre visite en compagnie de son frère. M. Joe Dorgan était là. A un moment donné, ils se sont trouvés tous trois placés l'un près de l'autre. Eh bien, savez-vous l'étrange impression que j'ai eue? C'est que je me trouvais en présence de ces trois hommes masqués qui commandaient en maître à l'île des Pendus et qui sont tant de fois venus me dicter leurs ordres, dans ma prison. J'aurais juré que c'était la même taille, la même corpulence, la même voix. Seulement je sais combien il faut se défier de ces impressions-là!

— Oui, répondit lord Burydan. Evidemment tout cela ne constitue pas des preuves... pas plus, d'ailleurs, que les aboiements de Pistolet, qui paraît avoir, contre les trois personnages dont nous parlons, une véritable haine. Je ne veux pas me laisser entraîner par le désir de deviner la vérité, et je sais parfaitement que tous les personnages après lesquelles aboie Pistolet ne font pas partie de la Main Rouge.

— Vous croirez ce que vous voudrez, mon instinct me dit que ces gens-là sont suspects. Ainsi, ce Joe Dorgan, je suis sûr de l'avoir vu quelque part... Mais laissons cela pour le momement... De votre côté n'avez-vous rien découvert?

— Rien qui vaille la peine d'être mentionné, mais je ne demeure pas inactif une seule minute, et je suis, il faut le dire, admirablement secondé par mon ami Agénor. C'est ainsi que, depuis un mois, sous un déguisement, je suis entré au service de William Dorgan, afin de pouvoir mieux surveiller les faits et gestes de son fils Joe. J'avoue que jusqu'ici je n'ai rien découvert. Joe Dorgan est très travailleur, très ambitieux. Il s'occupe activement du trust des cotons et maïs qui appartient à son père. Mais précisément, ce serait là une raison pour qu'il ne soit pas affilié à la Main Rouge.

— Il est intimement lié avec Fritz et Cornélius?

— Sans doute. Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Les deux frères possèdent des parts importantes dans le trust.

— Ma foi, vous avez raison. Et je ne sais, après tout, si j'ai droit de dire tant de mal de Cornélius, qui, à San-Francisco, à fait preuve envers ma fille du plus grand dévouement. C'est lui qui l'a arrachée à une syncope qui eût pu devenir mortelle.

—Tout cea est bizarre. Enfin, restons-en là. D'ici peu, j'espère avoir du nouveau. Il est bien entendu, d'ailleurs, que cette conversation doit demeurer entre nous. Il serait parfaitement cruel de troubler le bonheur de ces trois jeunes ménages par toutes ces sombres histoires. Ils se croient débarrassés de la Main Rouge; laissons-les jusqu'à nouvel ordre dans cette croyance.

— Quand vous verrai-je?

— Je n'en sais rien. Mais il se peut que d'ici quelques jours vous receviez une lettre de moi. Si les recommandations que je vous ferai avaient une importance spéciale, je mettrai un X au-dessous de ma signature. Ce signe voudra dire qu'il faut faire exactement ce que je vous recommanderai dans

ma lettre, si étrange que cela vous paraisse.

— C'est entendu.

— Maintenant, plus un mot de la Main Rouge. Allons rejoindre ces dames, qui vont certainement vouloir nous montrer comment elles ont disposé le buste aux yeux d'émeraude.

Tous deux se rendirent au salon Renaissance et admirèrent de nouveau le cadeau princier de William Dorgan. Il avait été posé sur une élégante selle et dans un éclairage très favorable. Mistress Isidora annonça que, le jour du retour de son mari, elle cacherait le buste derrière un rideau, afin de lui donner tout le plaisir de la surprise.

En présence de lord Burydan elle fit une sorte de répétition de cette scène, et l'on déclara à l'unanimité que l'ingénieur Harry Dorgan était décidément le plus heureux des époux.

Cependant l'heure s'avançait. Lord Burydan, malgré les instances qu'on fit pour le retenir, prit congé de ses amis, après s'être affublé de la fausse barbe et des lunettes dont se composait son déguisement.

CHAPITRE III

Le buste aux yeux d'émeraude

Andrée et Frédérique, assises sur une des terrasses du château, regardaient le soleil disparaître à l'horizon du lac Ontario, semé de centaines d'îles verdoyantes. Des nuages aux plis majestueux se teignaient des riches couleurs de la pourpre violette, de l'écarlate sombre et de l'orangé. C'était un spectacle féerique.

—Quel beau soir! murmura Andrée avec émotion. Quel calme! quelle douceur dans l'air! Il y a longtemps que je n'avais pas été aussi heureuse!

Frédérique ne répondit que par un soupir à demi étouffé.

—Tu as l'air triste? dit Andrée en prenant affectueusment ses mains entre les siennes.

—Je t'assure que non.

—Voyons, Frédérique, tu me caches quelque chose. Crois-tu donc que je ne me sois pas aperçue de ta pâleur et de ta tristesse depuis quelques jours?

—Eh bien! oui, c'est vrai. Je ne suis pas heureuse, murmura la jeune femme avec effort.

—Mais c'est impossible ! répliqua Andrée. Que te manque-t-il donc? Tu es riche, entourée d'amis dévoués, adorée de ton mari, et nous allons bientôt revenir en France, où de nouveaux bonheurs t'attendent.

—Mon mari ne m'aime pas ! murmura Frédérique avec une poignante tristesse. J'en suis sûre.

—Ah çà! mais, quelles idées te fais-tu donc? Roger est aux petits soins pour toi; il ne pense qu'à toi, ne parle que de toi.

—Oh! reprit Frédérique qui retenait à grand'peine ses larmes, Roger est certainement d'une courtoisie parfaite à mon égard. Il déploie envers moi une sollicitude qui descend aux moindres détails; il ne me donne aucun prétexte pour lui adresser un seul reproche, et cependant...

Frédérique paraissait hésiter.

— Allons, Frédérique, dit Andrée, ne t'arrête pas à mi-chemin. Tu sais que tu peux avoir toute confiance en moi.

—Je vais tout te dire ! Roger ne m'aime pas comme je voudrais qu'il m'aimât! Il pense beaucoup plus à ses travaux qu'à moi. Mais cela ne serait rien... Je sais qu'un savant ne peut pas demeurer oisif, et que, si je veux plus tard être fière de lui, il faut qu'il travaille! Ce n'est pas tout!... Si je te

disais, ma chère Andrée, que, depuis plusieurs nuits, il se lève, quitte sa chambre sans faire de bruit et ne revient qu'après une absence de deux ou trois heures... J'ai une rivale, j'en suis sûre!... Oh! si je croyais cela!...

—Tu m'étonnes! Mais tu dois te tromper.

—J'ai cru longtemps que je me rendais moi-même malheureuse par une jalousie sans cause, mais les faits sont là!... Pourquoi s'absente-t-il la nuit, comme il le fait?

—Comment veux-tu que ton mari t'ait donné une rivale dans ce château qui est clos comme une forteresse et situé à dix milles de la ville?

—Quand on est jalouse, on ne s'arrête pas à de pareils raisonnnemnts. Je soupçonne tout le monde!

—Même Isidora, même moi ? demanda Andrée, piquée au vif.

Frédérique s'était jetée, en pleurant dans les bras de son amie.

—Pardonne-moi, chère Andrée, balbutia-t-lle en sanglotant. Je n'ai voulu parler, bien entendu, ni de toi, ni d'Isidora...

—Alors serais-tu jalouse par hasard de cette petite Océanienne que ton père a ramenée?

—Oh ! non ! par exemple, s'écria Frédérique dont les yeux jetèrent un éclair d'orgueil. J'espère, malgré tout, que mon mari me préférerait à cette peau cuivrée!

—Tu vois bien que tes soupçons sont absolument déraisonnables. Roger ne sort sans doute que pour aller prendre le frais sous les beaux ombrages du parc.

Frédérique réfléchissait.

—Un moment, reprit-elle, j'ai bien pensé à cette Dorypha, à cette danseuse endiablée que je déteste de tout coeur, quoiqu'elle nous ait sauvés, cette drôlesse qui a eu l'impudence d'embrasser Roger malgré lui...

—Réfléchis un instant. Tu sais bien que Dorypha, après avoir épousé son ami, le Belge Gilkin, s'en est allée très loin d'ici, dans l'Arizona, où Fred Jorgell a confié à son mari la direction d'une exploitation importante!

—C'est vrai. Tu as raison. Mais qui me dit que Roger ne me trompe pas avec quelque femme de chambre, ou avec quelque fille qui s'est éprise de lui et vient le visiter secrètement.

— Mais tu es folle! absolument folle! Veux-tu que je parle à Roger?

— Garde-t'en bien! Je mourrais de confusion, s'il savait que j'ai de pareilles idées.

Cette conversation fut interrompue par le tintement de la cloche qui annonçait l'heure du dîner.

Frédérique passa en hâte dans son cabinet de toilette, pour effacer la trace de ses pleurs, et les deux jeunes femmes descendirent à la salle à manger.

Le repas fut, comme à l'ordinaire, plein d'animation. Frédérique seule, malgré tous ses efforts, ne prit aucune part à la gaîté générale. Toutefois, dans le tumulte des causeries et des discussions, sa mélancolie ne fut remarquée de personne, sauf de son amie Andrée.

Après le repas, les trois jeunes femmes se rendirent dans la serre, qui était contiguë à la salle à manger, et où, chaque soir, tout en prenant le thé, elles avaient l'habitude d'écouter la lecture de certains journaux, que leur faisait la gouvernante écossaise, mistress Mac Barlott. Pendant ce temps, M. Bondonnat et ses amis étaient allés faire une promenade sur les rives du lac, d'où l'on pouvait contempler un clair de lune admirable; ce ne fut

qu'assez tard dans la soirée que Roger Ravenel regagna la chambre qu'il occupait et qui n'était séparée de celle de Frédérique par par une porte de communication.

Roger frappa doucement et, ne recevant pas de réponse, entra dans la chambre de sa femme. Il y régnait une obscurité à peine tempérée par la lueur d'une veilleuse électrique suspendue à la voûte de la pièce, creusée en forme de dôme.

Il s'approcha du grand lit à colonnes, et aperçut Frédérique, immobile et les yeux clos, déjà couchée.

— Elle dort, murmura-t-il. Je ne vais pas la réveiller.

Et, s'avançant sur la pointe du pied, il effleura d'un baiser le front de la jeune femme et se retira.

Frédérique ne dormait pas. Sitôt qu'elle eut entendu la porte de communication se refermer, elle sauta à bas de son lit, enfila à la hâte un peignoir, jeta sur ses épaules une mantille de dentelle; puis, les pieds nus dans ses pantoufles, elle s'approcha de la porte de communication et colla son oreille au trou de la serrure.

Roger allait et venait dans sa chambre. Frédérique l'entendit ouvrir et refermer des tiroirs, puis il sortit.

—Cette fois, murmura la jeune femme, frissonnante d'angoisse, je vais savoir!... Il faut que je sache!

Silencieusement, elle se faufila dans le couloir sous lequel s'ouvrait la porte des deux chambres. Dans la pénombre lunaire, elle distingua la silhouette de Roger, qui, déjà parvenu au palier de l'escalier, commençait à descendre. Elle le suivit, mais en prenant les plus grandes précautions pour n'être pas aperçue.

Roger sortit par une petite porte qui donnait sur le parc, du côté opposé à la façade de la cour d'honneur. Frédérique se dissimulait derrière les massifs de plantes rares et ne le perdait pas de vue.

—Peut-être, après tout, pensait-elle, veut-il simplement, comme l'a dit Andrée, aller prendre le frais sous les arbres. Quel bonheur, si j'étais sûre qu'il ne me trompe pas!

Mais, à ce moment, elle distingua dans le taillis une forme féminine, qui semblait venir du côté du pont-levis et se diriger vers le château. L'inconnue avançait avec hésitation, se cachant derrière le tronc des arbres et se retournant fréquemment pour voir si elle n'était pas suivie.

Frédérique eut le coeur serré d'une mortelle angoisse.

—Mes preessntiments ne m'avaient pas trompée, se dit-elle. Roger me trahit! Il aura beau mentir maintenant. Je l'ai vue, de mes propres yeux vu, l'odieuse rivale qui m'a volé le coeur de mon mari!...

Eperdue, elle s'était avancée en pleine lumière; elle n'eut que le temps de se jeter drrière un massif d'hortensias, pour n'être pas surprise par l'inconnue qui passa devant elle, à quelques pas de sa cachette.

Frédérique ne put voir son visage, qui était dissimulé sous un épais fichu de dentelle. Elle ressentit au coeur une douleur aiguë. Ses jambes fléchissaient sous elle. Elle crut qu'elle allait s'évanouir. Mais la haine la remit sur pied, et elle continua son chemin.

Elle chercha alors des yeux sa rivale. Celle-ci avait disparu! Frédérique ne vit plus que Roger, qui, après avoir côtoyé dans toute sa longueur la façade du château, était arrivé à l'aile la plus éloignée de la chambre qu'il

habitait et cherchait une clé dans sa poche.

—Je vais le suivre, pensa-t-elle. Cette femme va le rejoindre, c'est certain. Je les surprendrai!

Frédérique, après avoir attendu une minute, passa doucement la porte que Roger avait laissé ouverte, et monta derrière lui l'escalier qui conduisait au premier étage.

Roger longea quelque temps un corridor et s'arrêta devant une porte qui était celle du laboratoire que Fred Jorgell avait mis à sa disposition, car, depuis leur arrivée au château, ni l'ingénieur Paganot, ni le naturaliste n'avaient interrompu leurs travaux.

Comme il mettait la clé dans la serrure, le petit bossu Oscar Tournesol arrivait par l'extrémité opposée du couloir. Il était entré par l'autre façade du bâtiment.

—Je crois, dit-il en riant, que voilà ce qui s'appelle de l'exactitude!

—Oui, répondit le naturaliste, c'est parfait!

Tout en parlant, il avait ouvert la porte. Tous deux entrèrent dans une première pièce où couchait ordinairement le cosaque Rapopoff, promu aux fonctions de garçon de laboratoire.

Oscar tourna le commutateur. Soudain il jeta un cri d'épouvante en apercevant le cosaque étendu sur son tit lout habillé, la tête pendante et la face décomposée. A côté de lui se trouvait une bouteille vide.

—Ils l'ont tué! s'écria le bossu avec émotion.

—Non, dit l'ingénieur. Je crois, moi qu'il est tout simplement ivre.

—Ce n'est pas là l'ivresse ordinaire, s'écria l'adolescent qui avait pris Rapopoff à bras le corps, l'avait redressé et avait glissé sous ses épaules un oreiller.

Le naturaliste prit sur une planche un flacon d'amoniaque et l'approcha des narines du cosaque. Mais ce révulsif, ordinairement souverain dans les cas d'ébriété, ne produisit aucun effet.

—On a dû lui faire absorber un narcotique, dit Roger Ravenel; il y a heureusement dans le laboratoire de quoi le soigner énergiquement.

Roger Ravenel, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, ouvrit la porte de la seconde pièce et, montant sur un escabeau, se mit en devoir d'atteindre des flacons qui se trouvaient sur une planche.

Tout à coup, un cri de stupeur jaillit de ses lèvres. Il venait d'apercevoir au-dessous de la porte qui donnait accès à la troisième pièce, un imperceptible rais de lumière. Sans nul doute des malfaiteurs étaient là! les mêmes, certainement, qui avaient fait absorber à Rapopoff un narcotique.

Roger demeura hésitant pendant quelques minutes.

—Je ne vois pas, songeait-il, ce qu'on peut bien trouver à voler dans ce laboratoire, où il n'y a pas un seul objet qui ait quelque valeur.

Soudain, une idée traversa son esprit avec la rapidité de l'éclair.

—Le buste aux yeux d'émeraude! s'écria-t-il. Ce ne peut être que cela. Le salon Renaissance est juste au-dessus du laboratoire!

Sans réfléchir au danger qu'il courait, il ouvrit brusquement la porte.

Trois hommes, au visage couvert d'un masque, étaient là. L'un d'eux était encore monté sur l'échafaudage improvisé grâce auquel ils venaient de percer le plafond. Il tenait entre ses bras le buste d'or, rutilant de clarté à la lueur de la lampe électrique du pla-

fond, et se préparait à le passer à un de ses complices.

Roger demeura une seconde immobile et comme figé de surprise. Avant qu'il ait eu le temps de prendre une décision, les trois malandrins s'étaient rués sur la porte et l'avaient refermée.

Le bossu était accouru. Roger le mit en deux mots au courant de la situation.

— Tu vas aller chercher du renfort, lui dit-il, et, pendant ce temps, je les empêcherai de prendre la fuite.

Mais s'ils vous attaquent?

— Je ne cours aucun risque. Je vais me contenter de fermer à clé la porte extérieure, — celle qui ferme sur le corridor. — Avant qu'ils aient eu le temps de l'enfoncer, tu seras de retour avec quelques solides gaillards...

A ce moment, le rais de lumière disparut et, en même temps, la porte s'ouvrait. D'une poussée irrésistible, les trois malfaiteurs, culbutant Roger Ravenel et son compagnon, traversaient les deux pièces d'un bond et gagnaient le corridor.

— Il n'y a que demi-mal, fit le bossu en se relevant, ils n'ont pas emporté le buste..Notre arrivée les a surpris, et ils n'ont songé qu'à prendre la fuite.

— Oui, mais il faut leur donner la chasse, sans perdre une minute. J'ai heureusement sur moi mon revolver. Viens avec moi!

Tous deux s'élancèrent dans le couloir et y arrivèrent juste à temps pour voir les trois bandits se précipiter, tête baissée, dans l'escalier. Roger et Oscar constatèrent une seconde fois, avec satisfaction, que les malandrins n'emportaient aucune espèce d'objet.

Roger tira sur eux, au jugé, un coup de revolver.

Un cri déchirant, un cri de femme apeurée, répondit au bruit de la détonation.

Roger s'élança et ne put que recevoir dans ses bras Frédérique évanouie.

— Morte! s'écria-t-il, elle est morte!... et c'est moi qui l'ai tuée!...

Fou de douleur, il souleva le corps de la jeune femme et courut tu laboratoire, où il la déposa dans un fauteuil.

— Mon adorée, Frédérique, balbutiait-il, mais ce n'est pas possible! Tu n'es pas morte? Réponds-moi!... Et toi, Oscar, que fais-tu là? Aide-moi donc! Vite, de l'eau froide, des sels!

En proie à un véritable délire, il couvrait de baisers les mains et le visage de la jeune femme.

Au bout de quelques instants, elle ouvrit les yeux, et jetant sur son mari et sur Oscar des regards stupéfaits, elle murmura d'une voix faible:

— Oh! cette femme!... Les bandits!...

— Où es-tu blesée, ma chérie? demanda Roger, agenouillé aux pieds de Frédérique.

— Je ne suis pas blessée, mais j'ai eu si peur! La balle a sifflé à mon oreille...

— Mais que faisais-tu là?

Frédérique rougit et baissa la tête. Puis, jetant à son mari un regard chargé de rancune:

— Je sais tout!... Je t'ai suivi!... Je l'ai vue, cette misérable femme!...

— Quelle femme?

— Celle avec qui tu me trompes! celle que tu vas rejoindre tous les soirs! Je n'ai pu apercevoir ses traits, mais je saurai bien la trouver, et je me vengerai!...

Frédérique s'était mise à fondre en larmes.

— Mais c'est à devenir fou! s'écria Roger. Frédérique, ma chérie, je te jure que je ne t'ai jamais trompée! que je n'ai jamais eu de rendez-vous avec aucune femme!

— Mais; alors, pourquoi t'échappes-tu toutes les nuits de ta chambre?

Roger et Oscar se regardèrent.

— Me voilà obligé d'avouer mon secret, dit le bossu. Comme vous le savez, madame, je dois épouser prochainement miss Régine Bombridge. Elle a eu la générosité d'y consentir, malgré la disgrâce dont je suis affligé... Je voulais lui faire une surprise.

— Quelle surprise? demanda Frédérique d'un air soupçonenux.

— Depuis quelques années déjà, la science a trouvé le moyen de guérir l'infirmité dont je suis atteint, M. Ravenel a eu la bonté de consentir à m'appliquer le traitement qui doit me débarrasser de ma difformité.

— Et c'est pour cela, demanda Frédérique un peu calmée, que Roger me quite tous les soirs?

— Mais oui, répondit le naturaliste. Ce pauvre Oscar m'avait demandé le secret; il voulait faire à sa fiancée la surprise de se présenter un beau matin devant elle, allégé de sa bosse et droit comme le commun des hommes.

Frédérique était à demi-convaincue. Elle hésitait pourtant encore. Ses regards méfiants allaient de Roger à Oscar, épiant le clin d'oeil qui lui eût fait deviner entre eux la complicité d'un mensonge. Mais Oscar et Roger étaient de très bonne foi: ils n'avaient dit que la vérité.

— Alors, cette femme? demanda Frédérique avec insistance, pourquoi l'ai-je aperçue précisément à l'heure où tu te trouvais dans cet endroit du parc?

Roger Ravenel eut un mouvement d'impatience.

— Que veux-tu que je te dise? s'écria-t-il. Je ne la connais pas, moi, cette femme. Je n'en sais pas plus long que toi sur son compte... Quelle explication veux-tu que je te donne?

— Il y en a bien une, fit Oscar. Je suis sûr, moi, que cette femme était avec les cambrioleurs. Elle faisait le guet, pendant que ses complices étaient en train d'enlever le buste.

— On a volé le buste? demanda avec effarement Frédérique, à qui cette nouvelle faisait momentanément oublier sa jalousie.

— Non, on ne l'a pas volé, répondit le naturaliste, mais nous sommes arrivés à temps.

— Tant mieux! s'écria la jeune femme. Isidora aurait été vraiment navrée. Alors vous l'avez repris? Où était-il?

— Nous l'avons repris, murmura l'ingénieur, c'est-à-dire que nous avons mis les cambrioleurs en fuite et qu'ils sont partis sans rien emporter. Pourvu qu'ils n'aient pas arraché les émeraudes!

— Je n'avais pas pensé à cela... Cherchons le buste... Ils ont dû le laisser dans quelque coin.

Roger ouvrit la porte de la troisième pièce, qu'il inspecta d'un coup d'oeil rapide.

— Je ne vois pas le buste, fit-il avec un peu d'étonnement.

— Eh bien, tant pis! s'écria Frédérique dont toute la jalousie s'était réveillée, tu retrouveras toujours bien le buste puisqu'il est là. Ce n'est pas lui qui t'intéresse, c'est cette femme. Vous devriez déjà tous les deux être à la poursuite des bandits. Qu'attendez-vous pour leur donner la chasse? Ils ne peuvent être loin, puisque le

pont-levis à cette heure-ci n'est jamais abaissé.

— Soit! répondit docilement le naturaliste, nous allons nous mettre à la poursuite des cambrioleurs. Mais, auparavant, je veux te savoir en sûreté dans ta chambre.

— Pas du tout. Je vous accompagne. Je ne veux pas que cette prétendue cambrioleuse s'échappe à l'aide de quelque subterfuge. Je veux connaître la vérité, et je la connaîtrai!

Roger comprit qu'il n'y avait rien à faire contre une pareille obstination.

— Eh bien, viens avec nous, fit-il. Mais c'est insensé! Tu serais beaucoup mieux dans ton lit. Tu t'exposes, comme tout à l'heure, à recevoir quelque balle perdue.

— Cela m'est égal! Marchons!

Tous trois se préparetn à sortir du laboratoire lorsqu'ils entendirent une sorte de beuglement bizarre qui, pendant quelques minutes les cloua d'étonnement sur place.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Frédérique en prenant d'un geste instinctif le bras de son mari.

— Rassurez-vous, madame, répondit le bossu qui venait d'entrer dans la première pièce: c'est simplement notre ami Rapopoff qui bâille.

Ils aperçurent, en effet, le cosaque, qui, tout effaré de se réveiller en si nombreuse compagnie, roulait de gros yeux hébétés et se détirait en ouvrant une énorme mâchoire. Il finit par se cacher sous la couverture, tout honteux sans doute d'être surpris par une dame dans un état si peu présentable.

— Toi, mon bonhomme, lui dit Roger, qui au fond était exaspéré, tu auras affaire à moi! Nous règlerons nos comptes demain matin. Tout ce qui arrive, c'est de ta faute. Si tu n'avais pas bu le contenu de cette bouteille... mais suffit...

Le cosaque ne répondit pas. Tapi sous ses couvertures, il laissait passer l'orage.

— Quelle brute! s'écria le naturaliste.

Puis, se tournant vers Oscar:

— Cours vite, lui dit-il, éveiller tous les domestiques. Dis au premier que tu rencontreras d'avertir également Harry Dorgan et Paganot. Puisque Frédérique l'exige, nous allons faire une battue en règle.

Le bossu partit en courant, pendant que Roger refermait soigneusement à double tour la porte extérieure du laboratoire.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que, déjà, la domesticité du château s'éveillait. On voyait des lumières aller et venir à toutes les ailes du corps du logis.

Harry Dorgan, l'ingénieur Paganot et M. Bondonnat lui-même arrachés à leur sommeil, arrivaient dans le costume sommaire qu'ils avaient revêtu à la hâte.

En quelques mots, Roger Ravenel mit ses amis au courant, et tout aussitôt la battue s'organisa. Une troupe de domestique commença à explorer les rives du lac, pendant qu'une autre se dirigeait vers le pont-levis.

On s'était muni de phares d'automobiles pour fouiller les buissons les plus épais, et une dizaine de chiens, parmi lesquels se trouvait Pistolet, avaient été lancés sur la trace des malfaiteurs.

Frédérique et Roger suivaient cette meute d'aussi près que possible. Pistolet, qui avait pris les devants, revint bientôt sur ses pas, en aboyant d'un air plaintif qui éveilla l'attention de la jeune femme.

— Pistolet a découvert quelque chose, fit-elle. Il faut voir ce que c'est.

Le chien les conduisit au milieu d'un fourré inextricable, dans le centre duquel apparaissait un objet blanc dont Roger ne put tout d'abord préciser la nature.

Frédérique eut vite fait de deviner.

— La femme! s'écria-t-elle, c'est la femme! Je reconnais la couleur de sa robe et de son fichu! Cette fois, je la tiens!... Elle ne m'échappera pas!

Quittant brusquement le bras de son mari, elle s'était élancée en courant de toute la vitesse de ses jambes. On eût dit que la haine lui mettait des ailes aux talons.

Arrivée en face du buisson, elle demeura stupéfaite et décontenancée. Elle se trouvait en présence d'une femme au visage ensanglantée, et cette femme était Régine Bombridge, l'ex-écuyère du Gorill-Club, la fiancée d'Oscar Tournesol.

La jeune fille n'était pas évanouie. Elle poussait de faibles gémissements, et, avec l'aide de Roger et de Frédérique elle-même, qui ne savait que penser, elle se releva et put aller s'asseoir sur un banc rustique qui se trouvait à peu de distance de là, au pied d'un eucalyptus. Roger lui fit avaler une gorgée de whisky, lava la blessure qu'elle portait au front et qui, heureusement n'offrait pas de gravité.

Frédérique avait aidé son mari, attendant avec impatience que la blessée fut assez remise pour parler.

— J'espère, miss, lui dit-elle enfin, d'un ton presque menaçant, que vous allez nous expliquer comment vous vous trouvez ici, à courir les bois, à pareille heure, quand vous devriez dormir paisiblement dans le chalet de votre père.

Miss Bombridge baissa la tête, toute confuse, et, après une longue minute d'hésitation, se décida à parler.

—Madame, dit-elle, avec un accent de noble sincérité qui ne permettait pas de mettre en doute ses paroles, je dois dans quelques semaines épouser Oscar Tournesol qui, sur ses vives instances, a obtenu d'occuper une chambre dans le chalet de mon père jusqu'à ce que nous soyons mariés.

—Je sais cela, répondit Frédérique toute frémissante d'impatience, allez droit au fait, mademoiselle!

—Je me suis aperçue que, depuis quelque temps, Oscar s'absentait régulièrement toutes les nuits. J'ai essayé de savoir où il allait; il m'a répondu d'une façon évasive. Que vous dirai-je? Je me suis figurée qu'il me trompait.

La jeune fille ajouta avec un réel chagrin:

—Mais, malheureusement, madame, je le crois encore. J'en ai la preuve.

—Que voulez-vous dire?

—Ce soir, j'ai eu la malencontreuse idée de l'espionner, et je vous assure que j'en ai été bien punie. J'étais arrivée, en suivant Oscar, jusqu'à la petite porte de l'escalier du laboratoire, quand j'ai aperçu une femme, soigneusement voilée d'une mantille, qui marchait dans la même direction... Cette fois, je ne pouvais plus douter. J'en ai reçu un tel coup au coeur que je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin. Je suis revenue sur mes pas, la mort dans l'âme. Je me préparais à retourner chez mon père quand trois hommes masqués se sont présentés brusquement devant moi. Avant que j'aie eu le temps de fuir, j'ai été frappée à la tête et je suis tombée. Les hommes ont continué leur chemin, croyant m'avoir tuée.

Frédérique demeura pensive.

—Comment était la femme que vous avez aperçue? demanda-t-elle.

—Je ne me rappelle pas exactement, répondit Régine recueillant ses souvenirs. Tenez, elle était à peu près de votre taille, la tête enveloppée d'une mantille comme vous.

—C'était moi!

—Vous, madame?

—Oui, mon enfant. Moi aussi, je l'avoue, je me suis inquiétée des absences de mon mari...

—Inutile de raconter tout cela, fit Roger avec impatience.

Frédérique se jeta au cou de son mari et le serra éperdument dans ses bras; puis elle lui dit à l'oreille:

—Laisse-moi tout avouer. Ce sera ma punition... Oui, miss, reprit-elle, j'ai eu les mêmes soupçons que vous, et j'ai cru, moi aussi, en vous apercevant, être sûre de mon fait. Mais je puis, dès maintenant, vous apprendre toute la vérité. Si mon mari et Oscar se rencontrent depuis plusieurs soirs, c'est qu'ils vous préparent une surprise.

—Une surprise? A moi?

—Oui, miss; seulement, permettez-moi de ne pas vous en dire davantage.

—D'ailleurs, fit Roger avec insistance, il est temps de rentrer. Il faut que vous pansiez votre blessure d'une façon plus sérieuse. Croyez-moi, Oscar n'a jamais eu l'inteention de vous tromper, et d'ici peu de jours, vous connaîtrez son secret.

Pendant que cette scène se déroulait dans un coin solitaire du parc, les deux troupes qui concourraient à la battue avaient opéré leur jonction. On avait suivi la trace des cambrioleurs sur les bords du lac, jusqu'à un endroit où la terre était piétinée et les roseaux brisés. C'est de là que les cambrioleurs avaient dû remonter dans l'embarcation grâce à laquelle ils avaient pu pénétrer dans la propriété. On retrouva d'ailleurs, le lendemain, un grappin dont ils avaient coupé la corde afin de fuir au plus vite.

Miss Bombridge regagna le chalet paternel, sous la sauvegarde de son fiancé, Frédérique remonta furtivement dans sa chambre, toute honteuse encore de ses injustes soupçons.

Les domestiques reçurent la permission d'aller se coucher; et M. Bondonnat, qui, trop légèrement vêtu, avait attrapé un rhume en marchant dans l'herbe humide de rosée, déclara qu'il allait en faire autant.

Harry Dorgan demeura seul, en compagnie de Roger et de l'ingénieur Paganot.

—Puisque nous voilà réveillés, proposa ce dernier, si nous allions jusqu'au laboratoire constater les dégâts et voir si, comme j'en ai bien peur, nos cambrioleurs n'ont pas emporté les émeraudes?

—Allons-y, dit Harry Dorgan. Je ne me sens pas la moindre envie de dormir.

Ils remontèrent donc jusqu'au laboratoire, dont ils traversèrent les deux premières pièces sans réveiller le cosaque, qui de nouveau s'était remis à dormir d'un profond sommeil.

La troisième pièce avait été bouleversée de fond en comble par les malfaiteurs, qui certainement devaient être des professionnels du cambriolage et possédaient une habileté peu ordinaire. Ils avaient commencé par fermer les épais volets de la fenêtre qui donnait sur la cour d'honneur, d'où l'on eut pu voir la lumière. Puis, avec deux tables et quelques chaises, ils avaient construit un véritable échafaudge, juste en dessous de l'endroit

où se trouvait le buste. On retrouva les vilebrequins et les scies perfectionnées dont ils avaient fait usage pour percer le plafond.

—Ceux qui ont fait le coup, fit observer Harry Dorgan, sont des gens parfaitement renseignés. Ils n'ignoraient pas que la porte et les fenêtres du salon Renaissance sont blindées et à peu près incrochetables.

—Avec tout cela, je ne vois pas le buste, dit l'ingénieur Paganot qui, depuis son entrée dans la pièce, furetait à droite et à gauche.

—Je suis pourtant bien sûr, répliqua Roger, qu'ils ne l'ont pas emporté.

—Nous allons le retrouver, fit Henry Dorgan.

—Cherchons!

Tous trois explorèrent la pièce dans ses moindres recoins. Ils montèrent même, à l'aide du trou pratiqué dans la voûte, dans le salon Renaissance. Le buste demeura introuvable.

—Nous continuerons nos recherches demain, dit Harry Dorgan, un peu nerveux. Mais je crois qu'il est de la prudence la plus élémentaire de mettre deux hommes solides en faction devant la porte du laboratoire.

—Je le crois aussi, approuva Roger, car il ne faut guère compter sur le cosaque.

Tous trois se retirèrent. Et comme ils en étaient convenus, ils se retrouvèrent le lendemain, dès la première heure, pour continuer leurs investigations.

D'après le conseil de ses amis, Harry Dorgan avait donné des ordres pour que personne ne parlât à mistress Isidora de la tentative de vol. Tous avaient jugé qu'il serait temps de l'en informer seulement quand ils auraient retrouvé le buste. Ils savaient combien la jeune femme y tenait, et ils avaient jugé inopportun de l'inquiéter et de la chagriner, avant d'avoir une certitude.

Ils ne tardèrent pas à être fixés. Les investigations les plus minutieuses n'aboutirent pas; le buste aux prunelles d'émeraude avait disparu, comme s'il se fût évanoui en fumée.

Rapopoff, interrogé, ne put fournir aucun renseignement. Le cosaque avait trouvé, à côté de son lit, une bouteille étiquetée "whisky", et pensant que c'était un cadeau de ses maîtres, il en avait bu consciencieusement la moitié. L'analyse du liquide restant montra que le whisky était additionné d'un puissant narcotique. Si le cosaque eût vidé entièrement la bouteille, il en fût certainement mort, en dépit de la robustesse de sa constitution.

Les bandits avaient dépassé leur but. Le narcotique était à dose trop forte. Rapopoff s'était endormi dès les premières gorgées, ce qui l'avait sauvé, en l'empêchant de vider complètement la fiole.

Toute la journée s'écoula ainsi en recherches inutiles. Vers le soir, il fallut en prendre son parti et aller annoncer la triste nouvelle à mistress Isidora, qui s'en monra sincèrement contrariée.

—Pourtant, ne cessait de répéter Roger Ravenel, dont Oscar appuyait les dires, je suis sûr, parfaitemnt sûr que le buste n'est pas sorti du château, ni même du laboratoire!

CHAPITRE IV

L'auge de lave

Le vol du buste aux yeux d'émeraude avait fortement émotionné mistress Isidora.

Elle se demandait si ce dernier méfait n'était pas encore dû aux bandits de la Main Rouge. En tout cas, elle était exaspérée.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle eut une discussion avec son père.

—Comment! lui dit-elle, vous êtes milliardaire, vous avez fait votre fortune vous-même et vous n'arrivez même pas, avec cette immense richesse que tout le monde vous envie, avec votre intelligence et votre énergie que l'on cite en exemple, à garantir votre sécurité personnelle et celle de votre fille?

—J'avoue, répondit le milliardaire, que je ne m'en suis pas assez préoccupé. Mes amis, Rockefelles, Pierpont Morgan, Mackey, et d'autres encore, sont entourés de centaines de détectives et gardés à vue...

—Eh bien! il faudrait faire comme eux! répliqua la jeune femme un peu nerveusement.

—C'est bien. Je vais donner des ordres en conséquence. Mais je croyais suffisantes les précautions que j'avais prises, et aussi d'ailleurs, que la Main Rouge n'était plus à craindre.

—Que ce soient les bandits de la terrible association ou d'autres, il est indispensable que nous soyons mieux gardés et mieux défendus!

—Ne te mets pas en colère, ma chère enfant! Aujourd'hui même, je vais faire venir cinq ou six canots à vapeur qui toute la nuit évolueront autour de la presqu'île. Du coup, j'espère que tu pourras dormir tranquille.

—Je ne parle pas seulement pour moi, mais pour toi-même et pour nos amis. J'aurais un remords éternel s'il arrivait malheur par notre faute à Frédérique, à Andrée ou à leurs époux...

"Mais ce n'est pas tout. Il va falloir maintenant avertir William Dorgan de ce qui s'est passé... Il sera peu charmé, j'en suis sûre, de voir quelle négligence nous avons mise à veiller sur le royal cadeau qu'il m'avait fait!

—Quant à cela, ne t'inquiète pas. J'ai déjà fait porter au Post-Office une longue lettre où je raconte à William Dorgan dans quelles circonstances s'est produit le vol. Il est trop intelligent pour nous rendre responsables d'un fait dont nous sommes les premières victimes.

"Puis il y a, dans le vol du buste, un côté mystérieux qui n'est pas encore éclairci. William Dorgan sera le premier à se passionner pour cette affaire.

Cette conversation avait lieu dans la soirée, le lendemain même du vol.

Trois jours après une dépêche laconique annonçait l'arrivée du milliardaire.

Contrairement à ce que disait Isidora, William Dorgan ne manifesta aucune contrariété.

—Je vous donnerai un autre buste, ma chère enfant, dit-il à mistress Isidora; en admettant toutefois qu'il soit définitivement perdu... Ce qui n'est pas prouvé.

—Evidemment, dit mistress Isidora, si nous pouvons trouver quelques détectives habiles et sérieux...

—Il n'en manque pas, interrompit William Dorgan. Et que diable, un lingot de ce poids, deux émeraudes qui sont connues de tous les joailliers de l'Amérique, ne disparaissent pas aussi facilement que cela.

—D'ailleurs, s'écria Fred Jorgell qui venait de serrer la main cordialement à son adversaire financier et s'était installé, à côté de lui, dans un rocking-

chair, nous avons déjà pris des mesures efficaces.

"J'ai lancé une centaine de télégrammes. La police de toutes les grandes villes de l'Union est prévenue. Je ferai tout ce qu'il faudra pour retrouver le portrait d'Isidora.

"J'y mets de l'amour-propre; dussé-je dépenser autant qu'il a coûté, il faut que les voleurs soient pincés!

— Eh bien, bonne chance, dit William Dorgan d'un ton parfaitement détaché. Mais nous reparlerons plus à loisir demain de cet accident auquel je n'attache pas, moi, une énorme importance. Je suis venu ici, surtout pour avoir le plaisir de vous voir tous.

"Vos amis les Français ont décidément fait ma conquête, et j'ai une véritable admiration pour le génial M. Bondonnat, auquel il est arrivé des aventures si extraordinaires..

— Le voilà, lui-même, en personne, s'écria le vieux savant en apparaissant à la porte du salon. Mais pas tant de compliments sur mon compte, je vous prie... Je n'aurais jamais cru que les Américains fussent si complimenteurs.

M. Bondonnat et William Dorgan se serrèrent la main avec effusion, et la conversation s'engagea entre eux avec la plus franche cordialité.

L'ingénieur Paganot et Roger Ravenel, Frédérique et Andrée, qui avaient été prévenus de la présence du milliardaire, arrivèrent successivement.

William Dorgan voulut même connaître la petite Océanienne Hatouara, le cosaque Rapopoff, et surtout le petit bossu Oscar Tournesol, dont l'ingénieur Paganot lui avait beaucoup parlé.

Le milliardaire se trouvait heureux au milieu de cette réunion familiale, à laquelle manquait seul, Harry Dorgan, retenu à New-York pour s'occuper des intérêts de la Société des Paquebots-Eclair.

— Vous savez quel est mon projet? dit tout à coup le milliardaire. Ce n'est pas du tout à cause du vol du buste que je suis venu. La lettre de mon ami Fred Jorgell à ce sujet n'a fait que d'avancer la date du voyage.

"Je vous emmène tous dans une ravissante propriété que je viens d'acheter en Floride, où le climat est délicieux.

— Pourquoi donc, dit vivement Fred Jorgell, ne pas passer ici quelques jours avec nous? Ce serait bien plus simple.

— Je reviendrai, soyez tranquille. Je veux d'abord avoir le plaisir de vous avoir pour hôte...

Cette invitation fut en principe acceptée de tous, et la conversation devint générale.

Les deux milliardaires discutaient au sujet de leurs trust, mais d'une façon tout à fait amicale et courtoise.

— J'ai eu la première manche, dit W. Dorgan. Je vous ai battu dans le trust du maïs et des cotons; mais je crois que vous allez avoir une belle revanche.

Il est certain, répondit Fred Jorgell avec un malicieux sourire, que si la Compagnie des Paquebots-Eclair continue à réussir comme elle l'a fait jusqu'ici, nous entrerons de nouveau en lutte.

— Parbleu! Quand vous allez avoir accaparé tous les moyens de transport par eau, nous ne pourrons plus expédier nos maïs et nos cotons que suivant les tarifs que vous voudrez bien fixer.

— Hé! il vous reste les chemins de fer!

— Vous savez fort bien que les chemins de fer demandent un prix beaucoup trop élevé, quand il s'agit de matières encombrantes telles que le coton et le maïs.

— Soyez tranquille, nous nous arrangerons toujours. Il n'y aura plus entre nous de ces âpres batailles d'intérêts qui nous ont si longtemps séparés.

— Je suis heureux de vous voir aussi bien disposé, et nous sommes prêts à vous accorder des prix très rémunérateurs.

"Vous n'ignorez pas, en outre, dans le duel financier qui a failli nous brouiller à mort, je subissais surtout l'influence de mon fils Joe. Mais il est devenu beaucoup plus raisonnable, il s'est réconcilié avec son frère, et il a fini par comprendre, lui aussi, que la bonne entente et les affections familiales valent beaucoup plus que quelques millions de dollars.

— Cependant, objecta Fred Jorgell, vous avez maintenant des associés qui ne se montreront peut-être pas si accommodants. Je veux parler du docteur Cornélius Kramm et de son frère, le marchand de tableaux.

— Je vous asure que ce sont, eux aussi, des gens charmants. Ils ne feront que ce que je dirai.

"Leur part, d'ailleurs, n'est pas très considérable, et les sommes qu'ils ont avancés ou fait avancer au trust ont été déjà à moitié remboursées.

La conversation en était là, lorsque le petit bossu, qui s'était absenté quelques instants, rentra dans le salon et s'approchant de M. Bondonat, lui dit quelques mots à l'oreille.

Le vieux savant fit à l'adolescent un signe affirmatif, et tous deux, sans être remarqués, passèrent sur un vaste balcon orné de vases de marbre et d'arbustes, qui faisait au salon comme une annexe verdoyante.

— Tu as reçu une lettre de lord Burydan? demanda le vieillard.

— Oui, cher maître. La voici.

M. Bondonnat prit connaissance de la missive et sa physionomie, à mesure qu'il lisait, exprimait une certaine surprise.

— Voilà qui est curieux, fit-il. Je n'aurais pas pensé à cela. Si lord Burydan ne s'est pas trompé, les filous américains sont décidément beaucoup plus forts que nos escarpes nationaux.

— Je n'ai pas bien compris ce que veut dire lord Burydan quand il parle de moyens chimiques.

— Je vais te l'expliquer. Allons d'abord au laboratoire.

Ils se dirigèrent vers l'aile du château, qui plusieurs jours auparavant avait été le théâtre du vol.

Chemin faisant, le bossu demanda à M. Bondonnat pourquoi l'excentrique ne lui avait pas écrit directement et s'était servi de son intermédiaire à lui, Oscar.

— Je me l'explique parfaitement, répondit le vieillard. Lord Burydan, que les évènements de ces temps derniers ont rendu très méfiant, a peut-être craint que ma correspondance ne fût interceptée. Il a supposé que la tienne serait moins surveillée.

"Lord Burydan nous demande si l'on est venu, ces jours derniers, livrer des produits chimiques et emporter la verrerie inutile. Il paraît attacher à ce fait une grande importance.

— Nous allons le savoir à l'instant même.

Ils étaient arrivés au laboratoire. Ils y furent accueillis par Rapopoff, qui, par habitude, leur fit le salut militaire.

— Bonjour, mon brave, lui dit M.

Bondonnat. Veux-tu me dire quel jour on est venu apporter des produits?

— C'était hier, petit père, répondit le cosaque. Et, même, les deux hommes qui sont venus étaient très complaisants, très généreux. Ils m'ont donné une pièce de vingt cents pour leur aider à descendre en bas deux bonbonnes.

— Etaient-elles pleines ou vides, ces bonbonnes? demanda vivement le naturaliste.

— Pleines, et même très lourdes, petit père, répondit le cosaque.

— C'est cela même! murmura M. Bondonnat à l'oreille d'Oscar. Je commence à croire que lord Burydan ne s'est pas trompé... Mais, voyons Rapopoff, de quoi étaient-elles pleines?

— Je ne sais pas.

M. Bondonnat et Oscar pénétrèrent dans la troisième pièce et, du premier coup d'oeil, le savant s'aperçut qu'une grande auge de lave qui se trouvait dans un coin et qui servait à rincer la verrerie était entièrement vide.

— C'est toi qui as vidé cette auge? demanda-t-il au cosaque.

— Non, petit père.

M. Bondonnat ne répondit pas. Il s'était penché sur le bord de l'auge, où il restait encore un peu de liquide.

Il en puisa quelques gouttes à l'aide d'une spatule, puis il prit des flacons de réactif dans une armoire, une pierre de touche dans une autre, et se livra à certaines manipulations qu'Oscar et le cosaque suivaient avec curiosité.

— Décidément, fit-il au bout d'une minute, c'est lord Burydan qui avait raison. Maintenant, je peux reconstituer de quelle façon, extrêmement habile, le vol a été commis. Lord Burydan parle, dans sa lettre d'un moyen chimique.

— Je ne vois toujours pas comment on a pu faire pour emporter un buste aussi volumineux.

— On l'a simplement fait dissoudre.

Oscar ouvrait de grands yeux.

— Mais oui, fit M. Bondonat, c'est comme cela. Ainsi que je viens de le constater à l'aide des réactifs, l'auge de lave était remplie d'eau régale, et tu n'ignores pas que l'eau régale, formée d'un mélange d'acide azotique et d'acide chlorhydrique en parties égales, est le seul liquide qui attaque l'or et puisse le dissoudre.

"Les cambrioleurs, ou les bandits, ont tout simplement placé le buste dans l'auge, et, quand ils ont été bien sûrs qu'il était fondu, ils ont rempli avec l'eau régale les bonbonnes vides et ont encore eu l'aplomb de se faire aider par ce brave Rapopoff.

— Et les émeraudes? demanda Oscar.

— Ils les ont retrouvées intactes au fond de l'auge. Ils n'ont sans doute eu garde de les oublier.

— Voilà qui est stupéfiant!

— Ah! leurs précautions étaient bien prises! Ils avaient tout prévu.

"Ainsi, l'eau régale elle-même était teintée avec un corps dont je n'ai pas pu reconnaître encore la nature, de façon que le liquide fût assez opaque pour qu'on ne pût apercevoir le buste.

— C'est tout de même se moquer du monde! s'écria Oscar. Dire que nous avons fouillé le laboratoire de fond en comble sans avoir l'idée de regarder dans cette auge.

— Ah! ce sont évidemment des gens intelligents!... Mais une question: comment se nomme notre fournisseur de produits chimiques?

— M. Gresham.

— Fais-le demander au téléphone. Nous allons être fixés tout de suite.

Oscar s'empressa d'obéir, et, quelques minutes après, il obtenait la communication.

— La maison Gresham, de New-York? demanda M. Bondonat.

— Yes, sir! Qui me parle?

— C'est de la part de M. Harry Dorgan.

— Bien.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, quand vous avez effectué votre dernière livraison à notre laboratoire du lac Ontario?

— Mais, monsieur, il y a une quinzaine de jours, tout au plus.

— Vous n'avez envoyé personne, hier, chercher la verrerie vide?

— Personne.

— Merci, monsieur.

M. Bondonnat raccrocha le récepteur.

— Tu vois, mon cher Oscar, dit-il, que, maintenant, il n'y a plus de doute possible... Le buste aux yeux d'émeraude est perdu pour mistress Isidora.

— Il faut prévenir immédiatement MM. William Dorgan et Fred Jorgell.

— Non, répondit le savant après un moment de réflexion. Je ne suis pas du tout de cet avis. Il faut, jusqu'à nouvel ordre, que ce secret demeure entre nous.

"Je vais simplement écrire un mot à lord Burydan qui, lui, doit être exactement renseigné.

— Je crois, cher maître, que vous avez raison. Mais n'empêche que la Main Rouge — en admettant que ce soit elle — a des affiliés qui connaissent admirablement bien la chimie. Il est évident qu'il doit y avoir parmi eux de véritables savants.

CHAPITRE V

Le pont de l'estacade

Les Américains ne perdent jamais de vue cet axiome que "le temps c'est de l'argent", (Time is money), et ils ne reculent devant aucune audace lorsqu'il s'agit d'économiser ce précieux capital. Ainsi, par exemple, chez nous, on attend, pour livrer à la circulation une voie de chemin de fer, qu'elle soit entièrement terminée, que les ponts, les tunnels et les autres oeuvres d'art aient été installés partout et offrent une solidité à toute épreuve.

En Amérique, on commence par poser des rails au petit bonheur et par mettre, sur cette voie provisoire, des trains en circulation, quitte à exécuter plus tard, d'une façon plus sérieuse, tous les travaux nécessaires.

Rencontre-t-on un cours d'eau? On le passe sur un pont de bois jusqu'à ce que les recettes de la compagnie permettent d'en construire un en pierre ou en fer. Les charpentiers américains n'ont pas de rivaux dans l'art de construire ces ponts de bois, ces "trestle-works" qui atteignent parfois soixante mètres de hauteur et qui sont installés avec une simplicité de moyens et une audace stupéfiantes.

Y a-t-il une vallée profonde à traverser? On commence par poser un lit de pierres dures; puis, on dresse un premier chevalet, lequel en supporte un second, puis un troisième, puis un quatrième, autant qu'il en faut pour atteindre le niveau de la voie; sur le dernier chevalet, deux poutres, sur les poutres, deux rails.

Ces constructions audacieuses ne sont maintenues ni par des croix de saint André ni par des fers en T; elles ne tiennent que grâce à des chevil-

les et à quelques poutrelles qui, de place en place, maintiennent l'écartement des chevalets.

C'est sur une estacade de ce genre qu'était posée la voie du chemin de fer de New-York, à quelques kilomètres de la station de Rochester.

Le pont, d'une trentaine de mètres de hauteur, enjambait une large et profonde vallée, au fond de laquelle coulait un ruisseau marécageux qui, quelques lieues plus loin, allait se perdre dans le lac Ontario.

Ce paysage offrait un aspect sauvage et désolé. A perte de vue, les bords du ruisseau étaient couverts de joncs, de roseaux et de saules nains, qui servaient de refuge aux oiseaux aquatiques.

Il était environ dix heures du soir, et un épais brouillard occupait tout le fond de la vallée, lorsque trois hommes, emmitouflés dans d'épais manteaux à capuchon, s'aventurèrent à travers ce terrain boueux et détrempé, où ils enfonçaient à chaque instant.

—Je ne sais plus où nous sommes, dit l'un d'eux. Il n'y a pas moyen de s'y reconnaître.

"On n'y voit pas à quatre pas devant soi.

—Mon cher Cornélius, dit un autre, je crois que je ferais bien d'allumer ma lanterne électrique.

—Ce n'est pas très prudent. Vous savez, Baruch, que l'on peut voir la lumière du haut du pont.

—Avec ce brouillard, c'est impossible. Qu'en dites-vous, Fritz? ajouta-t-il en se tournant vers le troisième personnage qui n'avait pas encore desserré les dents.

—Ma foi, je suis de votre avis. Avec une brume pareille, nous ne risquons pas grand'chose.

Baruch appuya sur le déclic d'une lanterne de poche, et, grâce à ce secours, les trois lords de la Main Rouge purent suivre, sans trop patauger, le sentier qui serpentait au fond de la vallée.

Au bout d'un quart d'heure d'une marche pénible et lente, ils atteignirent une misérable cahute construite avec des branches de saule, couverte de roseaux et assez semblable aux abris dont se servent les chasseurs de bécassines et de canards sauvages. C'est à peine si un homme eût pu s'y tenir debout. Elle n'avait d'autre issue qu'une porte, qui faisait face au pont du chemin de fer dont la base était en ce moment noyée dans le brouillard, mais dont la partie supérieure se dessinait avec une netteté fantastique sur le ciel pâle éclairé par les rayons de lune.

Les trois lords s'étaient assis sur une botte de roseaux, qui tenait lieu de tout autre siège.

Baruch déplaça une de ces bottes et tira de dessous une boîte carrée, à laquelle était attaché un fil métallique protégé par une gaine de coton vert. La boîte renfermait un manipulateur électrique, dont Cornélius et Baruch vérifièrent soigneusement le mécanisme.

—Il est en parfait état, dit Fritz. Je craignais que l'humidité ne l'ait abîmé.

—Non, fit Baruch. Cette cahute est un peu plus élevée que le niveau du sol environnant... Mais quelle heure est-il?

Cornélius tira son chronomètre.

—Dix heures dix à la station de Rochester. Nous avons donc encore vingt-cinq minutes à attendre. Vous n'oublierez pas mes recommandations, n'est-ce pas? Sitôt que les lumières du

train arriveront au niveau du signal qui se trouve à l'entrée du pont, vous ferez jouer le commutateur.

—Ce sera un bel écrabouillement ! ricana Fritz. Il y a dix kilos de panclastite sous chacune des maîtresses poutres... Voulez-vous, Baruch, que l'un de nous reste à vous tenir compagnie?

—Non pas. Votre présence dans les environs de la gare même de Rochester, au moment où va se produire la catastrophe, est indispensable. Aussi, il va être temps que vous me quittiez... puis ce que j'ai à faire n'est pas bien difficile.

—Comme je vous l'ai expliqué, dit Cornélius, vous ne courez aucune espèce de risque. Les poudres brisantes, dans le genre de la panclastite, agissent toujours dans le sens de la verticale, et de bas en haut. Enfin, vous êtes ici assez loin du pont pour n'avoir rien à craindre.

—Je le sais... Puis je ne resterai pas longtemps ici. Sitôt que l'explosion se sera produite, je prendrai juste le temps de noyer mon appareil dans les boues de la rivière et je regagnerai mon auto. Je tiens beaucoup à ce que ma présence à New-York soit constatée demain matin.

—Je crois, répondit Cornélius, que nos dispositions sont prises de la façon la plus sage. Nous avons, nous, un autre rôle à remplir et qui n'est pas le moins difficile.

—Tout se passera bien, dit Fritz. Il nous fallait une catastrophe de ce genre. Cela dénoue la situation de toutes les façons.

—Vous devez comprendre, fit Cornélius à ses deux complices, que des entreprises comme le vol du buste aux yeux d'émeraude ne nous offrent qu'une ressource précaire. Il nous faut mettre la main d'un seul coup, sur des capitaux véritablement considérables.

—J'ai reçu, il n'y a pas une heure, continua Fritz, les derniers renseignements de mes agents... Tous nos ennemis seront dans le train; William Dorgan, Isidora et votre vrai père, mon cher Baruch, Fred Jorgell.

—Oh! c'est celui-là que je déteste le plus! répliqua le bandit, dont la physionomie prit une expression de férocité sauvage.

—Il y a aussi, reprit Cornélius avec un sourire gouailleur, toute la bande des Français, en commençant par mon savant collègue, M. Prosper Bondonnat, pour finir par ce malicieux bossu qui nous a déjà causé tant d'ennuis.

Le visage de Baruch se rembrunit.

—J'aurais pourtant bien voulu, continua-t-il, sauver Andrée!...

—Quel enfantillage! s'écria Fritz. Au point où nous en sommes, nous n'avons plus rien à ménager. Il faut qu'ils disparaissent tous. C'est le seul moyen de dégager la situation. Andrée doit mourir comme les autres. Il faut qu'elle meure!

—Eh bien! qu'elle meure! murmura Baruch d'une voix faible.

Cornélius tira de nouveau son chronomètre.

—Hum! fit-il, il ne nous reste plus qu'un quart d'heure. Nous avons juste le temps d'arriver. Au revoir, mon cher Baruch, et bonne chance ! Dès demain matin, vous aurez une dépêche chiffrée, qui vous renseignera.

—Au revoir, docteur ! Au revoir, Fritz!

Les trois bandits échangèrent un cordial shake-hand et se séparèrent.

Baruch demeura seul, étendu sur la litière de roseaux. Il avait éteint sa lampe électrique, et il attendait.

De temps en temps, une rafale de vent s'élevait et faisait craquer les poutres de l'immense estacade. Il semblait à l'assassin, frissonnant malgré lui que des voix plaintives se mêlaient aux gémissements du vent dans les roseaux. A l'entrée du pont, dont les échafaudages émergeaient d'un océan de brouillard, le grand signal rouge était semblable à une prunelle sanglante, ouverte dans la nuit noire.

. . . . . .

Au moment même où Fritz et Cornélius prenaient congé de Baruch, trois luxueuses automobiles déposaient devant la gare du chemin de fer de New-York à Rochester toute une bande affairée et joyeuse. Les hôtes de la propriété du lac Ontario se trouvaient réunis, sauf pourtant Harry retenu à New-York une partie du temps par l'écrasant travail que lui imposait l'administration des Paquebots-Eclair.

Après de longues hésitations, il avait été convenu que tout le monde irait passer un mois dans la propriété que William Dorgan venait d'acheter en Floride. Le milliardaire, tout joyeux que l'on eût enfin accepté son invitation, alla chercher lui-même les billets du pulmann-car dans lequel toute la société devait prendre place.

—Le rapide part à dix heures trente-cinq, dit-il gaiement. Nous serons à New-York pour minuit et demi.

Tous se disposaient à passer sur le quai, pendant qu'une escouade de domestiques, sous la direction de l'ex-clown nageur Bob Horwett, s'occupait de l'enregistrement des bagages, lorsqu'un cycliste mit pied à terre devant la gare et se dirigea vers le groupe que formaient la famille et les amis des deux milliardaires.

M. Bondonnat eut un geste de surprise en reconnaissant dans ce cycliste le Peau-Rouge Kloum. Il était couvert de sueur et de poussière. Tout de suite, il s'approcha du vieux savant.

— Qu'y a-t-il donc, mon brave Kloum? lui dit-il. Te voilà tout époumonné!

—Dépêche de lord Burydan! répondit laconiquement l'Indien.

—Pour moi?

—Oui, pour vous.

Kloum tendit à M. Bondonnat une lettre que celui-ci décacheta fiévreusement.

Voici quel en était le contenu:

"Mon cher maître,

"Ne prenez pas le rapide de New-York qui part de Rochester à dix heures trente-cinq, et faites en sorte que tous nos amis remettent leur voyage à demain. Insistez pour les retenir ; autrement, ils s'exposeraient à un terrible danger. J'ai des raisons de ne pas me montrer plus explicite.

"Cordialement à vous,

"Lord BURYDAN."

La signature de l'excentrique était accompagné de l'X qui signifiait, comme il avait été convenu, que la recommandation contenue dans la lettre devait être exécutée à la lettre.

M. Bondonnat se trouvait fort embarrassé. Il ne savait comment s'y prendre pour décider ses amis à ajourner leur départ; d'un autre côté, il savait que l'excentrique devait avoir des raisons très graves pour agir comme il le faisait.

Le vieux savant ne trouva rien de mieux—car le temps pressait—que de prendre à part Fred Jorgell, l'ingé-

nieur Paganot et le naturaliste Ravenel, qui se rendirent sans peine à ses raisons et se chargèrent de persuader miss Isidora, Andrée et Frédérique de la nécessité qu'il y avait à reculer d'un jour leur départ. Quant à Oscar Tournesol, il connaissait trop bien lord Burydan pour ne pas savoir que ce dernier avait eu de graves motifs pour écrire une pareille lettre.

Il ne restait donc plus à prévenir que William Dorgan. Mais celui-ci ne voulut rien entendre, même quand M. Bondonnat, après quelques hésitations lui eut montré la lettre de lord Burydan. Il fut même un peu vexé que sa belle-fille qui lui avait formellement promis de l'accompagner, ainsi que ses amis, changeât de décision si brusquement.

—Chacun est libre de faire ce qu'il veut, déclara-t-il sèchement, mais j'ai décidé que je prendrais ce train, et je le prendrai. Ni lord Burydan, ni personne ne me fera changer d'avis. Je me demande vraiment quel danger je puis courir, confortablement installé dans un compartiment de luxe. Avec des raisonnements pareils, on ne monterait jamais en wagon. J'ai, demain matin, à New-York, plusieurs rendez-vous sérieux, et ce n'est pas sous un prétexte aussi futile que je vais les contremander.

—Ce n'est pas sous un prétexte futile, répliqua vivement Isidora. Qui sait si les bandits de la Main Rouge n'ont pas formé le projet d'attaquer le train?

—Mais non! La Main Rouge n'a jamais été si terrible que cela. Tous ceux qui en font partie sont sous les verrous d'ailleurs... Vous vous forgez des craintes chimériques...

Tous les raisonnements, toutes les supplications même se heurtèrent à l'inébranlable entêtement du vieux gentleman.

Lorsque le train parut en gare, il monta dans son compartiment et, se penchant à la portière, il donna à ses amis une dernière poignée de main.

Mais il paraissait véritablement très contrarié de la défection de ses invités.

—J'espère, lui dit mistress Isidora, que vous ne nous en voudrez pas?

—Nullement, répliqua le milliardaire qui avait repris toute sa bonne humeur. Je comprends très bien les raisons qui vous font agir, quoiqu'elles ne me paraissent pas suffisantes, à moi.

—Vous avez tort, mon cher beau-père, et je vais toute la nuit être inquiète à votre sujet. Promettez-moi, du moins, de m'envoyer, dès votre arrivée à New-York, un télégramme pour me rassurer.

—C'est promis. Mais, j'y songe, quand nous reverrons-nous? J'espère bien que votre départ, en dépit des mystérieux avertissements de lord Burydan, n'est pas définitivement ajourné? Ah! si vous saviez quel endroit délicieux que ce coin de la Floride, avec ses grands palmiers et ses lianes odorantes! Quand vous l'aurez vu, vous ne voudrez plus le quitter.

—Nous n'avons nulle envie de refuser votre invitation, répliqua la jeune femme avec vivacité. La preuve, c'est que demain, à midi sans faute, nous serons à New-York, d'où nous partirons tous ensemble pour la Floride.

—A moins, toutefois, répliqua malicieusement le milliardaire, que vous ne receviez de l'excentrique lord un nouvel avertissement mystérieux.

—Cela n'est pas probable.

—Qui sait! murmura M. Bondonnat qui, depuis qu'il avait lu la lettre apportée par Kloum, était en proie à mille inquiétudes.

A ce moment, l'énorme locomotive du rapide fit entendre un sifflement déchirant; la cheminée lançait des torrents de fumée noire mélangée à des flocons de vapeur; les essieux grincèrent; le train s'ébranlait.

Mistress Isidora, qui était montée sur le marchepied du wagon, n'eut que le temps de sauter à terre.

Le lourd convoi s'était mis lentement en marche, gravissant avec effort la pente de la voie, très raide en cet endroit, et à l'extrémité de laquelle se trouvait le signal rouge placé à l'entrée du pont de bois.

Les hôtes de Fred Jorgell remontèrent dans les autos qui les avaient amenés et reprirent assez tristement le chemin du château. Tous étaient péniblement impressionnés, surtout mistress Isidora et ses deux amies, Fred Jorgell essaya, mais bien inutilement, de les rassurer.

—Je ne sais vraiment pas, fit-il, quelle sorte de péril peut courir W. Dorgan. Son train le dépose à la gare de New-York, où il trouve son chauffeur qui l'attend et qui le conduit directement à son palais. Admettons même qu'il soit attaqué par la Main Rouge,—si cela arrive, il ne devra s'en prendre qu'à son propre entêtement—il est quand même prévenu. Il est armé. Puis, je le répète, je ne vois pas trop à quel moment il pourrait être attaqué. A l'heure où il arrivera, beaucoup de quartiers de la ville sont encore pleins d'animation.

—Vous avez sans doute raison, murmura Andrée de Maubreuil. Et pourtant, si lord Burydan nous a prévenus, ce n'est certainement pas sans motif, croyez-le bien.

—Je voudrais bien être à demain matin, dit mistress Isidora.

Personne n'essaya de continuer la conversation et le voyage se poursuivit dans un profond silence.

Fred Jorgell et ses amis venaient à peine de quitter la gare, qu'une auto, couverte d'une couche de poussière qui attestait une longue route, vint stopper en face de la porte de l'embarcadère. Deux hommes en descendirent. C'étaient lord Astor Burydan et son ami Agénor. Tous deux paraissaient en proie à une vive surexcitation.

Lord Burydan traversa les salles en quelques enjambées, se rua sur le quai et apercevant le chef de gare, il se précipita vers lui.

—Sir, lui dit-il d'une voix pleine d'angoisse, le train de New-York est-il parti?

Le fonctionnaire crut se trouver, comme cela lui arrivait souvent, en présence d'un voyageur qui venait de manquer son train.

—Vous n'avez pas de chance, répondit-il flegmatiquement. Il y a quelques minutes à peine que le train a quitté la gare. Tenez, en regardant bien, on le distingue encore. Il va franchir le signal qui se trouve en tête du pont de l'Estacade.

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, une gerbe de flammes livides monta dans le ciel, montrant, pendant l'espace d'un éclair, la ville, les campagnes et le double ruban d'acier de la voie ferrée. Puis une détonation formidable retentit.

Le signal rouge avait disparu, comme éteint par un souffle invisible, et, à la place du pont et du train, il n'y avait plus qu'un grand nuage blanchâ-

tre qui montait en tourbillonnant vers le ciel où resplendissait la pleine lune.

Le chef de gare était devenu blême.

—On a fait sauter le pont de l'Estacade! s'écria-t-il avec désespoir.

Il ajouta, songeant tout de suite aux responsabilités qui pouvaient peser sur lui:

—Ce n'est pourtant pas ma faute!

—On ne peut vous accuser de rien, vous. Mais il faut aller tout de suite au secours de tous ces malheureux qui, là-bas, agonisent au fond du ravin... Un mot encore, ajouta-t-il en prenant la main du chef de gare, qui allait et venait sur le quai, à demi affolé. Je vous en supplie, dites-moi si le milliardaire Fred Jorgell—que vous connaissez sans doute—est monté dans le train avec ses amis?

—Non, répondit le chef de gare machinaement. Ils avaient pris leurs billets; mais, au dernier moment, il est venu un Peau-Rouge leur apporter une dépêche, et ils sont restés. Un seul d'entre eux est parti.

—Lequel?

—C'est un milliardaire de New-York... Ma foi, je n'ai pas retenu son nom...

—Ne serait-ce pas William Dorgan ?

—Oui, c'est cela.

Lord Burydan n'en entendit pas davantage. Il remonta en auto, en compagnie d'Agénor, et fila dans la direction du pont de l'Estacade de toute la vitesse que pouvait donner son moteur.

Pendant ce temps, les scours s'organisaient à la gare de Rochester. Le famux docteur Cornélius et son frère Fritz, qui se trouvaient par hasard de passage dans la ville, furent les premiers à se mettre à la disposition des autorités, et à se transporter sur le lieu de la catastrophe.



CHEZ LES BARBARES

Récit des souffrances endurées par deux citoyens américains, prisonniers des soldats rebelles au Mexique.—L'état lamentable de ce pays.

Il se commet au Mexique depuis près d'une dizaine d'années des atrocités que les Allemands, au cours de la dernière guerre, n'ont pu imaginer. Le pays est balayé par un vent de révolte que ne peut apaiser qu'une intervention efficace des Etats-Unis. La vie des citoyens américains y est continuellement en danger, les factions politiques prenant tour à tour le pouvoir avec toujours pour programme de faire la guerre aux blancs. L'ambassade américaine peut difficilement protéger les citoyens, ne disposant pas de troupes armées assez puissantes pour surveiller toutes les parties de ce vaste pays.

M. et Mme Charles Sturgis viennent de passer la frontière mexicaine après avoir été pendant huit mois prisonniers de ces barbares. Ils ont comparu devant un comité du congrès et exposé les souffrances de leur longue captivité. Leur cas n'est pas isolé.

M. Sturgis est dentiste. Il y a plusieurs années, il émigra au Mexique et exerça là sa profession avec tellement de succès qu'il se trouva en peu de temps à la tête d'une petite fortune avec laquelle il put acheter une immense plantation, appelée la Blanca, dans l'état de Chiapas.

Sur ce domaine de 3,000 âcres, il fit paître des milliers de bêtes et cultiva tous les fruits et légumes communs à ce climat tropical.

Riche désormais, il revint aux Etats-Unis, épousa à Washington la fille d'une vieille famille virginienne, Cora Lee Keewright et retourna sur ses terres avec sa nouvelle épouse.

Sous le règne du président Diaz, ils ne furent pas ennuyés. Sous Madero, ce fut différent. Cet homme était cruel et faisait pour cela l'admiration des indigènes. Huerta les laissa en paix.

Mais en 1915, Carranza dépêcha un escadron de cavalerie fédérale sur la plantation et en chassa tous les serviteurs. Ce détachement était sous les ordres d'un brigand ivre du nom de Feliciano Gonzales qui leur déclara que son maître avait décidé de purger son territoire de tous les yankees qui l'encombraient, de confisquer leurs biens pour les donner aux indigènes. Il défendit aux Indiens que les Sturgis employaient, de travailler pour eux et de les rembourser même des sommes avancés. Ils perdirent ainsi la somme de $20,000.

Dorénavant, ils se trouvèrent forcés de nourrir et de loger toutes les troupes fédérales ou rebelles qui s'adonnaient à traverser leurs terres.

Le 15 février 1917, un contingent de quatre-vingts soldats de Carranza, commandé par les capitaines Castillano et Garcia envahirent la plantation et cernèrent la maison. Ils accusèrent les Sturgis de favoriser la cause des rebelles et les constituèrent prison-

niers. Ils mirent la maison à sac. De 1917 à 1918, ce couple de citoyens américains fut gardé étroitement par des sentinelles du gouvernement mexicain. Vers la fin de cette année, le général Calamayor vint de la part du président Carranza (il gouvernait encore les destinées de ce pays d'enfer) prendre l'argent des Sturgis. Il ne leur laissa pas un sou, empochant 50,000 pesos et $3,000 en billets de banque mexicains.

"Nous fûmes alors conduits à un camp, dit Mme Sturgis dans sa relation, qui appartenait naguère à une compagnie américaine, non loin de la jungle peuplée des animaux les plus sauvages et les plus féroces. Ses trois rivières qui l'entouraient abondaient d'alligators que personne ne tuait et qui devaient prendre leurs ébats dans ces marais tranquilles depuis des centaines d'années.

Le 4 juillet, une danse fut organisée et je dus danser en rond avec le beau général. Les femmes indiennes se couvrirent de nos toilettes et participèrent à la fête avec un entrain peu ordinaire.

Mon rôle consistait à soigner les malades et les blessés. Mon mari surveillait la dentition des soldats, rebelles ou fédéraux, du général Calamayor, nous ne le savions pas.

Notre profonde misère faisait la joie de nos gardiens inhumains. Ils se concertaient tous les jours sur le genre de mort qui nous conviendrait le mieux: Brûlons-les, disaient-ils! Non, donnez-les à manger aux alligators.

Souvent ils imaginaient des cruautés plus raffinés et rêvaient de nous soumettre à des tortures extraordinaires.



Nous vivions dans l'attente d'une mort certaine.

Une certaine nuit, ils vinrent nous réveiller et nous conduisirent au pied d'un arbre pour nous pendre avant de quitter le camp menacé par des factions adverses.

Ils se ravisèrent au moment de nous jeter la corde autour du cou et nous laissèrent sans nourriture, pendant que les rebelles faisaient des orgies de boire et de manger.

Nos gardiens nous donnaient tout juste de maigres rations capables de

nous tenir en vie. Avec ce peu d'aliments, il nous fallait, mon mari et moi, nous occuper, presque exclusivement de toutes les sales corvées du camp.

Vers la fin de notre captivité, Carranza envoya un de ses agents auprès de Calamayor pour lui demander de l'aider à faire la guerre aux Etats-Unis. Il disait être capable de lever et équiper une armée de 3,000,000 d'hommes pour envahir le pays ennemi. Ceci se passait en juillet 1919. Cet agent devait revenir avec des munitions mais ne réapparut pas.

Le 12 septembre, le chef m'appela à ses quartiers et m'annonça que j'allais bientôt être chargée de porter un pli à son commandant général, Emilio Zapata.

Le camp de ce dernier se trouvait à mille milles de là. Je m'armai de courage et me dis que si je touchais mon but, je pourrais en même temps prévenir l'ambassade et assurer mon salut et celui de mon mari.

Je me mis en route le 16 septembre avec une escorte de six soldats et une vieille squaw. Nous fûmes arrêtés par les hommes du général Félix Diaz à qui je représentai que mon mari était l'ami de leur chef. "Passez, madame, me dirent-ils; nous sommes alliés aux Américains. A votre retour vous nous trouverez à cette même place".

Je vis le consul américain à Vera Cruz. Je me rendis de là à Mexico où l'ambassadeur prévint Zapata qui fit transmettre à Calamayor d'ordre de nous relâcher.

Nous revîmes tous les deux notre maison ravagée, occupée par quarante indiens à qui Carranza l'avait donnée."

M. et Mme Sturgis sont revenus à Washington sans un sou et aussi affligés moralement que physiquement.

LES TOQUADES DES GRANDS HOMMES

Etranges sont les manies des compositeurs et écrivains. Voici dans quel état certains artistes attendaient l'inspiration.

Grieg, le musicien, avant de se mettre à l'oeuvre, se remémorait les paroles dont il voulait exprimer le sens. "Il me faut plusieurs jours pour réchauffer mon cerveau et le mettre en ébullition, disait-il. Je perds alors tout appétit, mes yeux enflent et mon imagination se stimule. Je compose alors un opéra en trois semaines."

Edgar Allan Poë, le plus célèbre des écrivains américains, auteur de contes extraordinaires traduits en français par Charles Beaudelaire, cherchait le génie dans l'eau-de-vie. Voltaire était grand buveur de café et Alfred de Musset buvait ("mon verre est petit, mais je bois dans mon verre") une mixture de bière et d'absinthe. De Quincey faisait usage d'opium et de divers autres stupéfiants ; Burns préférait le whisky. Byron,—est-ce curieux,—se servait de sels d'Epsom pour réveiller sa Muse ou la faire marcher. Schiller se tenait les pieds dans la glace et saturait sa chambre de l'odeur des pommes pourries. Milton s'enfonçait la tête dans les coussins et les couvertures. Rousseau aimait le Soleil et Shelley la caresse brûlante d'un feu de cheminée.

Victor Hugo écrivait debout et Herbert Spencer, le plus sage de tous, surmontait ses lassitudes, grâce à de violents exercices physiques.

UN MARIAGE D'AMOUR

L'union d'une des plus riches et des plus recherchées héritières du Canada avec un commis de banque suscite la curiosité de la haute société. Les fils de leurs oeuvres sont supérieurs aux fils de famille

Il y a encore des mariages d'amour, grâces à Dieu! On trouve encore des pères et des filles qui, riches, reçus dans l'aristocratie des dollars, savent apprécier les hommes à leur valeur personnelle et non suivant la fortune et la condition sociale de leurs parents.

Nous avons sous les yeux un exemple de ces mariages dits morganatiques qui servira de leçon à tous ceux et à celles qui se croient des demi-dieux ou des demi-déesses parmi les hommes à cause de leur argent ou de leur blason.

Samuel Richard, le financier millionnaire de la Colombie anglaise, vient d'accorder la main de sa fille à un petit commis de banque!

Quand celle-ci, de son petit nom, Constance, promit à William Greenwood, amour et obéissance, ce fut dans toute la société un cri de surprise. Le prétendant était si peu du genre de celui qu'on avait espéré pour cette héritière d'une des plus grandes fortunes canadiennes.

Qu'était-il ce William Greenwood? Nul ne le savait. Son nom n'était pas inscrit dans le bottin social et jamais il n'avait été admis dans les cercles exclusifs que fréquentaient sa femme et les parents de sa femme. Après une petite enquête, nous découvrîmes que ce Prince Charmant est un jeune homme de haute intelligence, distingué, laborieux, mais pauvre et obscur.

Si la haute potée trouva scandaleux ce rapprochement d'un modeste travailleur et d'une beauté à millions, par contre, le père, Samuel Richard, en fut enchanté.

En effet, s'il avait pu dans ses usines se fabriquer sur mesure un gendre, il ne l'aurait pas fait différent de M. Greenwood.

"Pas de position sociale? Bravo!", dit-il. Lui-même n'a jamais beaucoup aimé le type de l'homme de société. Constance, de son côté, n'en pince pas précisément pour l'homme-papillon qui va de fleur en fleur, butine chacune et s'envole repu du sucre qu'elles contiennent dans leurs corolles. Quand il se construisit une des plus belles écuries d'Amérique, il exigea de sa fille qu'elle ne portât jamais les yeux sur un homme qui ne sait parler que de chevaux.

"Il n'a pas d'argent? Tant mieux! Constance en aura pour deux quand je mourrai. Et un homme qui est né pauvre sera plus apte à apprécier les avantages et les responsabilités d'une



Comment un petit commis de banque conquit le coeur de la belle héritière.

grande richesse". C'est là d'ailleurs toute la philosophie de M. Richard.

"Qu'un petit commis de banque ? A la bonne heure. Nous saurons maintenant tenir nos comptes. J'ai appris à ma fille à tenir une maison et à investir ses capitaux, et si j'avais eu un garçon, il porterait les salopettes et m'aiderait à construire des locomotives. Ce travail que fait le jeune Greenwood le rendra capable de bien administrer la fortune de ma fille".

Le directeur de ces immenses usines de locomotives est lui-même un fils de ses oeuvres, un parvenu, dans le beau sens du mot. Il a fait ses débuts dans une quincaillerie à un salaire de $8.00 par semaine et il est aujourd'hui l'un des rois du fer et de l'acier.

Le travail considérable qu'il abat tous les jours ne lui a jamais fait négliger l'éducation de sa fille unique. Dès l'âge de quinze ans, Connie, comme il l'appelle familièrement, était une figure connue dans le monde des amazones et des cavaliers, des amateurs de chevaux. Elle conduisit ses ponies aux concours hippiques de l'Ouest et monta "The Whip", le fameux coursier de $10,000 que tous les jockeys enviaient.

Les premières fois que le père parla à sa fille de mariage, il lui fit bien comprendre que les seules unions dignes de ce nom sont celles auxquelles préside l'amour, que l'argent en est un élément secondaire, que les jeunes beaux de la haute gomme, font rarement des maris fidèles, dévoués et intéressants.

En même temps, il espérait que son futur époux fut, quoique pauvre, un homme pratique.

"Celui, lui disait-il, qui ignore la valeur d'un dollar ne peut faire ni un bon mari, ni un bon père."

Greenwood apprit les affaires de banque, le code commercial, en peu de temps. Il étudie actuellement son métier comme un avocat ou un médecin fait de sa profession, dans le but de se spécialiser et d'être à même de bien remplir toutes les charges qui lui seront confiées.

Il connut Constance à sa sortie de l'armée canadienne et c'est à sa suggestion qu'il entra dans une compagnie fiduciaire. Quand, un peu après, il demanda à Sam Richard une seconde position, celle de gendre, il était en état de protéger et de faire fructifier une fortune.

—— o ——

LE LANGAGE DES BAGUES

Chez les Romains, l'anneau et la bague avaient plusieurs significations. L'anneau de fer, le premier de tous et le plus ancien, fut d'abord regardé comme un insigne d'honneur décerné par le souverain lui-même ou en son nom.

Au temps de la République, un sénateur envoyé en ambassade recevait un anneau d'or, tandis que ses collègues n'avaient que l'anneau de fer. Plus tard, tous les sénateurs reçurent l'anneau d'or.

Dès le troisième siècle av. Jésus-Christ, ce privilège fut aussi accordé aux chevaliers et les citoyens de toutes les classes qui s'étaient distingués en devinrent éligibles, de sorte que l'anneau d'or fut à Rome ce qu'est en France la Légion d'Honneur.

Finalement, les citoyens nés libres portaient l'anneau d'or; les affranchis l'anneau d'argent et les esclaves l'anneau de fer.

Les malheurs d'une jeune américaine qui épousa un allemand

Une preuve de plus à ceux qui prétendent qu'il n'est pas toujours bon de se marier trop jeune. — Elle devait partager son unique repas avec le chien de la maison.

Un des cas les plus révoltants que la police de New-York ait sans doute découvert est sans contredit le cas de Mlle Emma Smith contre son mari M. Frederick-B .Helm.

Durant les trente-cinq ans qu'il a été attorney général du comté de Queens, M. John Merrill, prétend qu'il n'a jamais rencontré un cas aussi pitoyable et aussi inhumain.

Les malheurs d'Emma Smith ont commencé par de simples humiliations pour aller toujours de pis en pis jusqu'à avoir à lutter avec le chien de la maison pour pouvoir conserver et avoir le seul repas qu'on lui servait chaque jour. Mais laissons Mlle Smith nous raconter elle-même ses aventures tragiques.

"J'ai appris une grande vérité dans mes malheurs, c'est que le bonheur en ménage ne dépend pas seulement de l'homme que l'on épouse mais de la famille dans laquelle nous entrons. Laissez-moi vous donner ce conseil. Etudiez votre futur beau-père et votre future belle-mère aussi attentivement que le jeune homme que vous avez l'intention d'épouser.

"J'avais quinze ans lorsque je rencontrai Frederick-B. Helm. Il en avait vingt. C'était dans une partie de plaisir où j'étais accompagnée par mon frère John. Je ne fus pas attirée immédiatement vers Frederick, ce ne fut que plus tard que je me sentis un penchant pour lui. Il me demanda l'autorisation de venir me rendre visite. Je lui répondis que si la chose plaisait à ma mère, je le recevrais volontiers. Il demanda a ma mère, qui me dit queje pouvais très bien le recevoir, qu'il était d'une bonne famille et que sa situation lui promettait un brillant avenir.

C'est vers cette époque que mon frère partit pour la France avec les troupes.

"Mon frère fut blessé dès les premiers jours de combat. Ma mère en fut tellement frappée qu'elle mourut de douleur. J'avais alors quinze ans. Mes frères et soeurs étaient tous mariés. Je me trouvais seule au monde. Lorsque Frederick me demanda en mariage, j'acceptai avec enthousiasme. Je ne devais pas tarder à m'en repentir cruellement.

"Comme nous étions jeunes l'un et l'autre il dut fausser les certificats de naissance. Lorsque nous sommes mineurs, il nous faut l'autorisation des parents ou du tuteur pour se marier dans l'état de New-York, ce que j'ignorais totalement à cette époque.

Quelle est la jeune fille de quinze ans qui connaît cette loi? C'est sur cette clause que je réussis à faire annuler mon mariage par la Cour Suprême.

La justice a été si émue par ma lamentable histoire que, non seulement elle a annulé mon mariage mais qu'elle a pris des procédures pour cruauté contre mon beau-père. La famille avait l'intention de retourner en Allemagne, où elle devait finir ses jours; elle devait emmener mon enfant avec elle, lorsque la justice déjoua son infâme projet.

Durant les deux ans que nous avons été mariés, mon mari ne m'a acheté en tout que deux choses: un chapeau de cinq dollars et un manteau de vingt dollars. Il me fallut user à la corde tout le linge que j'avais emporté avec moi en me mariant.

Mon mari me négligea bientôt. Il passa plusieurs nuits en dehors. Je m'en plaignis à une de mes belles-soeurs qui se moqua de moi et me dit que je n'avais que ce que je méritais.

Une fois lorsque ma soeur vint me voir à la maison, je me plaignis à elle et lui dis que j'étais malheureuse. Je lui dis que la vie que je menais n'avait rien de comparable avec celle que j'avais vécue chez ma mère.



Lorsque ma soeur quitta la maison j'entendis un bruit étrange derrière la porte. Je regardai par la fenêtre et j'aperçus ma belle-soeur qui avait écouté tout ce que nous avions dit. Lorsqu'elle s'aperçut que je l'avais vue elle m'invectiva de sottises.

Ma belle-mère m'avait enlevé le lit que j'avais apporté de chez moi et l'a-

vait remplacé par un misérable lit de fer; elle avait pris mon lit pour elle.

Elle m'avait donné de vieilles couvertures que je dus repriser cent fois, tandis que mes couvertures étaient sur son lit. Ma chambre était située au sous-sol dans un endroit humide où les rats se promenaient toute la nuit.

Mon beau-père était très riche; il était propriétaire d'un immeuble important à Brooklyn et la famille de mon beau-père a toujours été considérée comme une famille à l'aise.

J'étais traitée comme une Cendrillon dans cette famille.

Mon mari était employé dans un grand magasin départemental de Brooklyn; lorsqu'il apportait sa paye il la donnait toute à sa mère. Je n'ai jamais reçu un dollar de lui.

Mon mari prétendait que lorsqu'on se marie on devient la propriété de la famille du mari.

Je devins pratiquement une prisonnière dans la maison. Il ne m'était pas permis de partager la vie de la famille.

Lorsque mon enfant vint au monde je fus forcée de lui faire une layette avec mes robes; je n'avais absolument rien à lui mettre.

Après la naissance de mon enfant, ma belle-soeur prétendit que ses cris l'énervaient, alors elle acheta un petit chien qu'elle faisait japper chaque fois que mon bébé pleurait.

Une fois je restai deux jours sans manger ni boire, mon beau-père voulait me punir pour ne pas avoir suivi un conseil qu'il m'avait donné. Lorsqu'on vint me voir je ne pouvais parler tellement j'avais la gorge sèche.

A partir de ce jour la situation empira constamment. Après six mois de mariage il me fut interdit de descendre me mettre à table avec la famille. Mon mari, cependant, continuait à manger avec ses parents. Mes repas étaient placés dans une assiette à la porte de ma chambre. Il me fallait faire attention lorsqu'on m'apportait mon plat, car le chien de ma belle-soeur se précipitait en même temps que moi sur l'assiette. Souvent il m'a fallu me passer de manger car le chien avait été plus vif que moi, et s'était sauvé avec mon repas.

Lorsque je me suis marié je pesais 145 livres; après dix-huit mois mon poids était descendue à 98 livres.

Les voisins eurent vent de ma situation. Quelques-uns m'entendirent gémir dans ma chambre. Un, même, entendit le bruit des coups que je dus subir de la part de mon mari, un certain soir qu'il était entré de mauvaise humeur.

Le voisin mit l'attorney du comté de Queens au courant de ma situation avec le résultat que j'obtins une séparation.

Pour la première fois depuis que ma mère est morte, je vis heureuse et sans crainte. J'ai déjà regagné du poids, je pèse maintenant 138 livres et ma santé revient graduellement. Je n'ai raconté mon histoire que pour mettre en garde les jeunes filles qui se marient à l'aveuglette sans se préoccuper des beaux-parents ni de la famille dans laquelle elles entrent".

———o———

Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix : on le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité; et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

Fénélon.

—o—

Le vide d'un jour perdu ne sera jamais rempli.

—o—

On est toujours petit, quand on n'est grand que par la vanité.

Barbey d'Aurevilly.



Le Radium et ses Minerais

Le Radium est un métal qui attire actuellement l'attention générale en raison du prix élevé qu'il coûte et de ses applications scientifiques possibles.

Les travaux entrepris pour l'utiliser dans le traitement du cancer et l'attente de résultats extraordinaires ont induit les gouvernements à empêcher la monopolisation de ce métal excessivement rare; à en interdire l'exportation et, tout récemment, à offrir des primes aux prospecteurs qui pourraient faire la découverte des minéraux contenant du radium.

Le gouvernement provincial d'Ontario a fait voter un crédit de $25,000 à cet effet et le gouvernement fédéral d'Ottawa songe à faire la même chose.

Le ministère des Mines a publié récemment en langue anglaise un Bulletin sur le "Radium et ses minerais", préparé par M. R. A. A. Johnston, minéralogiste de la Commission géologique et conservateur du musée Victoria, afin d'indiquer aux prospecteurs comment ils devraient diriger leurs recherches pour rencontrer le métal ou ses associés.

Voilà la traduction pratique de ce bulletin qui peut servir à ceux qui ont l'intention de se livrer à la découverte du radium.

Jusqu'à tout récemment certains filons métallifères d'origine secondaire constituaient l'unique source dont on pouvait tirer le radium commercial, comme par exemple, les filons argentifères et cuprifères de Scheeberg, en Saxe, de Joachimstall, en Bohême, et de Rezbanya, en Hongrie, qui tiennent parfois une quantité plus ou moins grande du minéral pitchblende. On a trouvé en quelques endroits seulement des minéraux uranifères accompagnant certains calcaires et conglomérats, roches d'origine sédimentaire. Ces roches se sont formées du détritus résultant de l'effondrement par suite d'influences aqueuses ou autres, d'énormes quantités de roches cristallines: les éléments constituants de ces roches ont été soumis pendant leur charriage par flottaison à une action sélective en vertu des lois de la pesanteur, de telle sorte que les minéraux plus lourds se sont trouvés réunis en ségrégation; c'est ainsi que les éléments uranifères des roches cristallines ont été concentrés ; ces éléments se sont depuis lors oxydés pour donner naissance à une catégorie de minéraux différents à certains égards de ceux dont il était question précédemment. Nous pouvons citer comme exemple les dépôts commercialement importants de carnotite trouvés au cours de ces dernières années dans le Colorado et l'Idaho, Etats-Unis.

Nous croyons qu'il sera utile de donner ici une description des principaux minéraux uranifères.

On a constaté que l'uraninite, qui comprend un bon nombre de variétés telles que clévéite, brogérite et pitchblende, basées sur de légères différences de composition, est un élément primitif de certaines roches granitoïdes et aussi un minéral secondaire accompagnant les minerais d'argent, de cuivre, de plomb, etc. C'est un minéral lourd d'une densité d'environ 9 à 9.1 (eau 1) l'éclat varie depuis sous-métallique passant par onctueux jusqu'au sombre, et la couleur du gris au noir velours passant par le vert et le brun. Il contient de 75 à 88 pour cent d'oxydes d'uranium. La gummite se présente en morceaux arrondis ou aplatis bien souvent avec de l'uraninite dans les dikes de pegmatite. Son éclat est gras et sa couleur varie de jaune rougeâtre à brun rougeâtre C'est un produit d'altération de l'uraninite et il renferme un bon nombre de sous-variétés.

Il y a aussi beaucoup d'autres minéraux se rattachant plus ou moins à ceux-ci par leur composition et mode de gisement, mais qu'il est inutile d'aborder ici attendu qu'ils n'ont encore atteint aucune valeur commerciale importante.

Nous arrivons ensuite à cette classe de minéraux appelée uranium-radium que l'on trouve dans des dépôts sédimentaires, et quant à ceux-là, ils promettent, du moins pour le présent, d'atteindre les plus hauts prix du marché. Le minéral le plus important de cette catégorie est la carnotite, un composé contenant vanadium, uranium et potassium accompagnés souvent de substances plus ou moins étrangères. La carnotite est d'un jaune vif et se trouve également en poudre très fine et efflorescence cristalline.

En Canada le nombre d'endroits où l'on signale des minéraux uranifères et assez restreint et jusqu'à présent on n'en a obtenu que de petites quantités. Il y a bien des années, on a signalé le minéral uraninite à Mamainse, sur la rive orientale du lac Supérieur, et on lui a attribué le nom de coracite. Il se trouvait, dit-on, dans une veine de deux pouces de largeur dans de la syénite en contact avec une roche de trap. A plusieurs époques depuis quelques années, on a essayé de redécouvrir cette veine, mais jusqu'à présent les recherches ont été inutiles. Le minéral uraconite, un sulfate d'uranium, a été remarqué tapissant des cavités dans le minerai de fer magnétique de Snowdon, comté de Peterborough, et l'on a aperçu une existence semblable à Madoc, comté de Hastings; il y a aussi dans le township de Lyndock, comté de Renfrew, une pegmatite qui a fourni des spécimens de minéraux possédant des propriétés radio-actives. Ces localités sont dans la province d'Ontario. Dans la province de Québec, on a remarqué de l'uranite et son produit d'altération, la gummite, à la mine de mica Villeneuve, dans le canton de Villeneuve, de même que dans une veine de pegmatite de Wakefield, comté d'Ottawa; on a trouvé dans la zone Villeneuve le minéral monazite, un phosphate de terres rares qui possède également des qualités radio-actives. Dans le canton de Maisonneuve, comté de Berthier, le minéral samarkasite a été trouvé dans une pegmatite micacée; Hoffman a constaté dans ce minéral 10.75 pour cent d'oxyde d'uranium. L'uraninite a également été si-

gnalée dans une mine de mica à environ 18 milles au nord de la Malbaie, comté de Saguenay. Il y a aussi à cet endroit un singulier minéral charbonneux signalé par M. Obalski, ressemblant à l'authracite dans son aspect général; il donne à l'analyse 2.56 pour cent d'uranium.

Bien que jusqu'à présent on ne connaisse pas de dépôts commerciaux de minerais d'uranium en Canada, il n'y a pas lieu de supposer qu'il n'en existe aucun et les prospecteurs feront bien de se tenir les yeux ouverts pour ne rien laisser échapper de ce que peut contenir cet élément. Il faudra surveiller de plus près tout minéral ayant un éclat sombre de même que les minéraux terreux ou finement critallins d'un jaune vif. Il serait bon de se munir d'un ou deux instruments servant à découvrir la radio-activité. L'électroscope se prête bien à cet usage, mais il est plutôt encombrant. Au point de vue pratique, c'est le scintilloscope qui est l'instrument le plus commode; on peut se le procurer pour environ un dollar, mais il faudrait en faire soigneusement l'essai sur un minéral dont les propriétés radio-actives sont connues avant de l'apporter sur le terrain, et avoir la précaution de le conserver en bon état; il faut le manipuler avec soin sans quoi il sera bientôt inutilisable.

Le tremblement de terre de 1663 dans la Nouvelle-France

Dans notre pays nous ne sommes pas habitués aux tremblements de terre comme en Italie et en Calabre. Le sol canadien a été cependant quelquefois secoué par des perturbations souterraines, mais le plus violent tremblement de terre en ce pays date de deux siècles et demi, c'est-à-dire de 1663. Toute la vallée du St-Laurent fut alors agitée par un tremblement de terre aussi remarquable par sa durée que par sa violence et les dégâts matériels qu'il a causés.

Une chronique du temps, dont le manuscrit était au collège des Jésuites à Québec, contient une description de ce phénomène souterrain, et nous en extrayons les détails suivants.:

"Le 5 février 1663, vers 5.30 hrs de l'après-midi, un grand bruit fut entendu dans tout le Canada. Les gens se précipitèrent dans les rues comme si leurs maisons avaient été en feu. Mais au lieu de flammes et de fumée, ils furent surpris de voir les murs chanceler, et les pierres s'agiter comme si elles se détachaient les unes des autres. Les cloches sonnaient à chaque secousse. Les toits des édifices s'affaissèrent, d'abord d'un côté, puis ensuite de l'autre. Les poutres, les chevrons, les planches se brisaient. La terre tremblait violemment, et les poteaux et les planches des palissades se livraient à une telle danse, que la chose serait incroyable si nous ne l'avions constaté à plusieurs endroits. C'est surtout à ce moment que les gens se précipitèrent hors de leurs maisons. On vit alors les animaux fuir dans toutes les directions les enfants criaient et pleuraient dans les rues; hommes et femmes, saisis de frayeur et d'horreur, en présence de cette scène qu'ils croyaient rêver, restaient comme paralysés ou ne savaient de quel côté fuir pour s'éloigner des murs qui dansaient et de la terre qui tremblait, et qui, à tout instant, menaçaient de les écraser ou de les engloutir dans la profondeur des abîmes. Quelques-uns se jetaient à genoux sur la neige, joignaient les mains et im-

ploraient les saints de les sauver des dangers qui les menaçaient. D'autres passèrent le reste de la nuit en prières, car le tremblement de terre se continua à de courts intervalles, avec des ondulations ressemblant aux vagues de l'océan, qui provoquèrent chez plusieurs personnes les mêmes malaises ou les désordres d'estomac que l'on éprouve sur un vaisseau en mer.

Le tremblement de terre a été surtout violent dans les forêts. Les arbres semblaient se livrer une bataille acharnée. Non seulement leurs branches furent rompues, mais les troncs ont été déracinés et jetés les uns contre les autres avec une violence et un pêle-mêle indescriptible, et cela à tel point, que les sauvages dans leur langage imagé, disaient que tous les arbres des forêts étaient ivres.

Il semblait aussi que les montagnes se livraient bataille; quelques-unes furent déplacées et jetées sur d'autres, laissant à ces endroits d'immenses excavations, et les arbres qui les couvraient s'étant abîmés avec elles, on ne voyait plus que leurs sommets au-dessus de la surface du sol. Pendant cette perturbation générale dans la nature, la glace de plus de six pieds d'épaisseur s'est brisée par grands morceaux, et des crevasses, en plusieurs endroits, sont sortis des nuages de fumée, ou des jets de poussières et de cendres, qui se sont élevés à une très grande hauteur Des cours d'eau ont disparu ; d'autres ont eu leurs eaux imprégnées de soufre. Plusieurs rivières ont aussi disparu ; le cours de quelques-unes a été changé et les eaux sont devenues corrompues. L'eau de quelques rivières était jaune, chez d'autres, elle était rouge, et l'eau de la grande rivière du St-Laurent était complètement blanche jusqu'à Tadoussac. Cet extraordinaire phénomène surprendra ceux qui connaissent la largeur de cette rivière, à la pensée de la grande quantité de matières étrangères qu'il a fallu pour blanchir son immense volume d'eau.

A Trois-Rivières, la première secousse du tremblement de terre a été la plus violente. Elle a commencé par un bruit qui ressemblait au tonnerre, et les secousses se sont répétées par intervalle durant une demi-heure. On a observé là les mêmes phénomènes qu'ailleurs. Plusieurs français et des sauvages qui en ont été témoins disent que des montagnes s'élevant de chaque côté de la rivière se sont effondrées et que pendant plusieurs mois l'eau du St-Laurent a été vaseuse. Des lacs sont apparus là où il n'en avait jamais existé, et des rivières ont disparu pendant que le lit de d'autres cours d'eau était complètement changé. Des centaines d'acres de forêts furent bouleversés.

Le tremblement de terre n'a pas été moins violent à Tadoussac qu'ailleurs. Une pluie de cendre volcanique est tombée sur cette région. L'eau du St-Laurent fut aussi agitée que pendant une tempête.

Près de la Baie St-Paul, une montagne s'élevant sur la rive du St-Laurent s'abîma dans la rivière. Et comme si elle n'avait voulu que faire un plongeon, elle surgit ensuite des flots et resta comme une petite île, formant avec la rive un port très convenable.

Plus bas, vers la Pointe aux Alouettes, une grande lisière de terrain couvert d'arbres glissa dans la rivière.

Cet extraordinaire tremblement de terre a été surtout remarquable par

sa durée. En effet, les secousses se sont continuées depuis le mois de février jusqu'au mois d'août, c'est-à-dire pendant plus de six mois. Elles n'étaient pas toujours également violentes, et en certains endroits, comme dans la région de Tadoussac, par exemple, elles se produisaient deux ou trois fois par jour.

Ce tremblement de terre s'est fait sentir non seulement dans toute la Nouvelle France, mais aussi dans la Gaspésie et la Nouvelle Angleterre.

Chose vraiment providentielle, malgré le bouleversement du sol dans plusieurs régions de notre pays, on n'a signalé aucune perte de vie."

L'Amiante.—Québec est la principale source mondiale de ce minéral

L'amiante est l'une des ressources non minérales le mieux connues du Canada. C'est un isolant utile et il entre dans la composition de plusieurs appareils d'usage journalier. On découvre de l'amiante dans la plupart des Cantons de l'Est de Québec. Ce minéral se compose de fibres ténues et flexibles, d'apparence soyeuse. Il est encastré dans les fissures des roches serpentines, d'une couleur vert foncé ou brune en cette région, et tellement éparpillé qu'il est presque impossible de trouver un bloc de six pieds de longueur. Les veines d'amiante, quelquefois d'une épaisseur de 4 à 5 pouces, ont des fibres formant angles droits avec les parois.

On ne l'extrait pas à la manière des autres minéraux ; il faut pour cela procéder par coupes à ciel ouvert, à la façon des carrières de pierre, les matériaux de surface étant enlevés au moyen de pelles à vapeur.

Grâce à ses propriétés non conductibles et à sa résistance à l'action des acides ordinaires, l'amiante s'utilise de plusieurs manières. On l'emploie surtout comme corps isolant dans les appareils de chauffage et leurs accessoires, ainsi que dans les installations réfrigérantes.

L'amiante entre pour une grande part dans la fabrication des appareils électriques, tels que fers électriques, gril-pain, boîtes à fusible, tableaux de distribution, etc. On en fait du papier mural, des feuilles à placer sous les bardeaux à toiture pour protection contre le feu, des bûches à gaz pour les foyers des cheminées, des filaments pour lampes à huile et à gaz, des nappes de table, des supports d'ustensiles.

Les voitures automobiles font un grand usage d'amiante comme matière isolante et doublure de freins, etc.

Comme les fibres peuvent être facilement filées, on s'en sert beaucoup pour les opérations de filtration dans les laboratoires; leur résistance à l'action des acides communs les rend éminemment propres à cette fin.

La production d'amiante de la province de Québec, en 1920, a donné 177,605 tonnes, évaluées à $14,674,372. La plus grande partie de cette quantité a été exportée aux Etats-Unis.

La fête des arbres

La célébration de la fête des arbres commence à tomber dans le domaine de l'oubli au Canada. On a négligé depuis quelques années la coutume qui accordait aux enfants d'école un jour de congé pour planter des arbres et des fleurs; mais on semble revenir à

cette louable habitude. On recommande la plantation des arbres comme un des moyens appropriés pour commémorer le service rendu par les Canadiens qui sont morts au champ d'honneur. L'idée mérite d'être répandue et sera sans doute hautement appréciée par un grand nombre de personnes. Mais si à cette plantation d'arbres commémoratifs on ajoute celle d'autrefois, à l'occasion de la fête des arbres, il y aura double intérêt. Les enfants d'école d'une génération passée, qui avaient pris part à la célébration annuelle de la fête des arbres, s'intéressent encore aujourd'hui à l'arbre ou au groupe d'arbres qu'ils avaient aidé à planter et à soigner à proximité de l'ancienne maison d'école. Les enfants et les adultes trouvent du profit à s'intéresser aux arbres et aux fleurs. La fête des arbres mérite donc d'être perpétuée.

La pluie du Canada

Certains savants anglais prétendent pour excuser le climat de leur pays, brumeux et pluvieux, monotone et morose, que toutes les pluies qui arrosent l'Angleterre viennent du Canada et particulièrement des lacs Supérieur et Michigan. Les orages qui crèvent sur les îles britanniques sont charriés par l'océan Atlantique. Les fleurs mêmes sont rafraîchies par les eaux des lacs suisses, du Rhin ou du Rhône. Les pluies du canal de Suez, de la Mer Noire, de l'Océan Indien, de la Mer Rouge et du Pacifique tombent aussi dans les rues de Londres...

Ainsi les insulaires anglais recevraient sur la tête nos eaux sales et boiraient même dans leur pays l'eau de notre fleuve Saint-Laurent!

Il est heureux qu'un vent contraire ne nous amène pas la tempête qu'ils essuient tous les jours.

Le feu détruit plus d'arbres qu'on peut en planter par le reboisement

Dans toute discussion sur le problème forestier au Canada, on ne peut trop insister sur la nécessité de protéger nos terrains boisés des ravages du feu, car c'est le devoir de la génération d'aujourd'hui de veiller à la conservation des forêts. Bien que le reboisement des régions dénudées soit une excellente entreprise, il faut d'abord conserver les centaines de millions de petits arbres que la nature a semés La plantation des arbres par la Providence ne coûte absolument rien au pays et, tôt ou tard, ces forêts rapporteront d'immenses revenus. Il est malheureux, cependant, que les incendies forestiers détruisent, chaque année, des millions de petits arbres qui commençaient à croître là où l'on avait coupé du bois de construction et du bois de pulpe; la restauration de la forêt en est d'autant plus retardée. A moins que les feux de forêt ne soient complètement enrayés, on ne peut pas s'attendre à rétablir nos régions à bois au moyen du reboisement. Presque tous les incendies forestiers sont causés par des feux de camp que l'on a négligés, par des allumettes non éteintes ou par des cendres de pipe, chose que l'on pourrait facilement contrôler. Or, les moyens de supprimer les feux de forêt se trouvent entre les mains de tout le monde. Tout citoyen doit faire preuve de vigilance et de patriotisme.

LES COULEURS DU PRISME

Pour peindre un paysage d'après nature, teindre une plume pour votre chapeau ou choisir un nouveau costume, vous trouverez grand avantage à connaître les différentes combinaisons de couleurs et les transformations qu'elles subissent avant de prendre le ton définitif.

Les couleurs nous viennent des rayons du soleil réfléchis sur la terre. Il n'y a que trois couleurs premières —le jaune, le rouge et le bleu. C'est du croisement de ces couleurs que ressortent toutes les teintes et nuances qui ont suggéré l'idée d'une multitude d'autres couleurs, dites secondaires. La superposition du jaune, du rouge et du bleu donne le noir.

Le jaune est la lumière ; le rouge est la passion et le bleu le froid. Le mélange des trois produit le vert, l'orange, le violet ou pourpre, couleurs qui ayant deux éléments, sont plus intéressantes que les premières. Le jaune et le bleu donnent le vert, la couleur de tout repos; le rouge et le jaune font la couleur violente, orange; le bleu et le rouge produisent, comme nous l'avons dit, le violet ou le pourpre, la couleur solennelle.

La mixture des couleurs secondaires rapporte les couleurs tertiaires, le vert olive, le citron et le roussâtre ; l'orange et le vert font le citron.

Le noir et le blanc sont à la base de l'échelle prismatique et en théorie sont la dénégation des couleurs.

Le plus savant teinturier ne peut trouver le blanc si ce n'est en prendre la couleur d'un objet blanchissable. Prenez les plus pures couleurs, le jaune, le rouge et le bleu, mêlez-les dans les plus correctes proportions et vous obtiendrez, au lieu du blanc de lait, un gris neutre. Pourquoi? Parce que les couleurs de l'anil ne sont pas aussi pures que le mélange des rayons de lumière du soleil.

Quoiqu'en théorie, le noir ne soit pas une couleur, il l'est en réalité. Le jaune, le rouge et le bleu font un noir des plus noirs, (c.à.d) une couleur secondaire.

Le gris est en sorte une nuance du noir et est tiré aussi des couleurs primaires, avec cependant moins de bleu. Le brun est un gris rouge-jaunâtre et provient d'une mixture de jaune, de rouge et de bleu, en quantités inégales, de jaune et de rouge surtout.

Que dire encore de toutes les autres couleurs? Excellentes à connaître, sans doute.

Le bronze doré est fait de parties égales du vieil or et de bronze; le jaune-clair est une nuance de l'orange ; le canari, une nuance du jaune; la cerise, une forte nuance de rose; rouge flamme, parties égales d'écarlate et d'orange; rouge français, cardinal et orange; maïs, nuance de jaune et orang; bronze, nuance de noir; fauve-clair, nuance sombre de gris.

—o—

AU TRIBUNAL

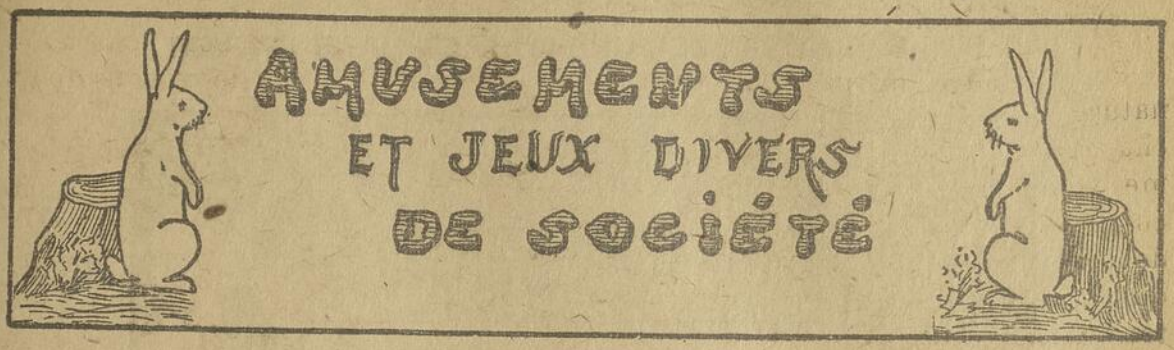
Le témoin. — Je les ai entendus de la chambre voisine, ils s'embrassaient.

Le juge. — Les murs devaient être très minces ou les baisers très bruyants.

SCENE DE MENAGE

Adèle. — Je ne puis pas comprendre que tu me parles ainsi, toi qui jadis disais que j'étais un ange.

Eusèbe. — Dis donc, tu ne vas pas me reprocher les mensonges que j'ai dits il y a quinze ans!



QUELQUES TOURS POUR LES SALONS

1. Avec une main au-dessus de la tête, il est pratiquement impossible à une autre personne d'enlever cette main.

2. Un homme ne peut pas séparer ces mains, même si ces mains appartiennent à un enfant.



3. Deux doigts trompent l'homme le plus fort.

4. On lève facilement une jeune fille avec cinq doigts.

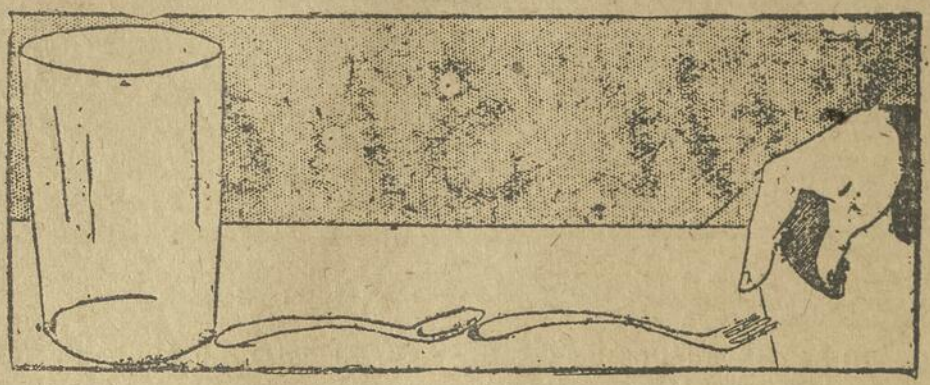
5. Le secret pour lever facilement une personne par les bras.

6. Il est impossible de lever cette jeune fille.

7. Le "tour de John Coulon". (1) on enlève la jeune fille très facilement. (2) Si le sujet place ses doigts tel qu'indiqué on ne peut le lever de terre.

8. Plus de vingt-cinq hommes ont fait cette expérience, le pouvoir de résistance de cette jeune fille est étonnant.

POUR FAIRE SAUTER UNE CUILLER DANS UN VER



Placez une fourchette, une cuiller et un verre en ligne droite comme vous le montre notre vignette.

Donnez un violent coup sur le bout de la fourchette et la cuiller se lèvera pour aller tomber dans le verre.

Un peu de pratique est tout ce qui est demandé.

Ce tour est très amusant et peut être réussi par tout le monde.

—— o ——

LANGAGES DES AMOUREUX

Langage du mouchoir

Le passer sur la bouche: désir de faire connaissance.

Le passer sur les yeux: vous m'affligez.

Le tenir par le milieu : vous êtes trop pressé.

Le laisser tomber: soyons amis.

Le tourner dans les deux mains : indifférence.

Le faire glisser dans la main : je vous hais.

Le passer sur la joue: je vous aime.

Le laisser reposer sur la joue droite: oui.

Le laisser reposer sur la joue gauche: non.

Le tourner dans la main gauche : vous m'ennuyez.

Le tourner dans la main droite: j'aime un autre.

Le plier: je voudrais vous parler.

Le jeter sur l'épaule: suivez-moi.

Le passer sur le front : quelqu'un nous voit.

Le placer sur l'oreille droite: vous êtes changé.

Le laisser reposer sur les yeux : vous êtes cruel.

L'enrouler sur le premier doigt: je suis fiancé.

L'enrouler sur le troisième doigt : je suis marié.

Le placer dans la poche: assez pour le présent.

Langage de l'éventail

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras gauche: je cherche un fiancé.

Tenir l'éventail fermé et le cordon au gras droit: je suis fiancée.

Approcher l'éventail des lèvres, je doute de toi.

S'éventer rapidement : je t'aime beaucoup.

S'éventer nonchalamment: tu m'es indifférent.

Le fermer rapidement : je crains que tu me trompes.

Le laisser tomber: je t'appartiens.

Le porter au coeur: je souffre et je t'aime.

Se couvrir une partie de la figure : prends garde à mes parents.

Compter les feuilles de l'éventail : je ne sais encore bien si tu me plais.

Paraître à la fenêtre sans éventail: je ne sortirai pas ce soir.

Frapper précipitamment dans la paume de la main: je suis impatiente de te voir et aime-moi.

Se couvrir toute la figure avec l'éventail: tu es très vilain.

Garder l'éventail dans la poche: je ne cherche pas d'amoureux.

Regarder fréquemment la gravure de l'éventail: tu me plais beaucoup.

Prêter l'éventail à un jeune homme: mauvais augure.

—o—

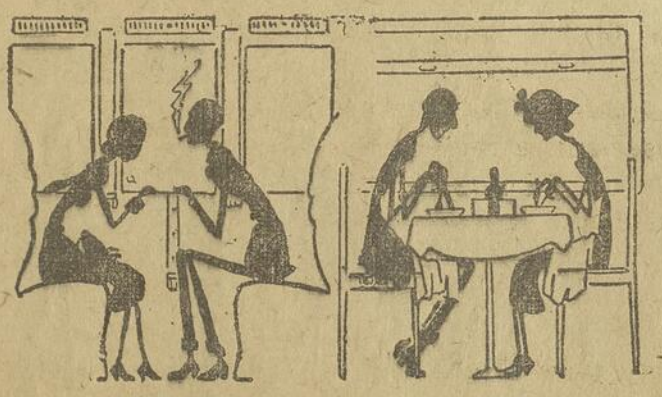
LE VOYAGE DE PLAISANCE

Au mois de juillet, les malheureux citadins n'ont pour se rafraîchir que les cinémas, et pour se reposer que la campagne où l'on danse jour et nuit.



Les petits préparatifs.

En route pour le train de plaisir.



La contemplation des paysages.

Un léger casse-croûte pour une dizaine de dollars.

L'arrivée à l'hôtel et le premier pourboire.



La promenade de reconnaissance dans les environs.

L'heure du bain, au soleil levant.



Le retour des vagues.

Le pire moment pour grelotter.



A la recherche des jolies baigneuses.

L'après-midi, on fait la partie de poker aux frais... du mari.



Et pour terminer cette journée de repos... la danse au club jusqu'à 3 hrs du matin.

LES DANGERS DES GRANDES VILLES

La vanité, l'excessive coquetterie, le besoin de plaire, l'amour du luxe, la folie des toilettes à la mode font la perte de nombreuses jeunes filles. —Les mauvaises fréquentations émoussent les vertus les mieux trempées

---

Les fruits défendus ont de tout temps, depuis notre mère commune, exercé un attrait presque irrésistible sur les femmes. Ils ne s'offrent pas toujours sous l'aspect d'un péché repoussant qu'on s'avilit à commettre; ils épousent des formes plus agréables, plus insinuantes. Les toilettes, le luxe, les bijoux touchent le coeur des femmes.

"Le nombre de femmes bien pensantes, dit le R. P. Lacordaire dans un de ses sermons de retraite aux jeunes filles, qui se laissent corrompre par le Démon souriant du luxe est incalculable."

Nous voulons par certains exemples patents, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, inspirer à nos lectrices le goût des choses simples et modestes. Les jeunes personnes qui s'habillent suivant leur condition sociale, la fortune de leurs parents, qui choisissent consciencieusement leurs amies imposent le respect, se font noter par leurs manières distinguées et fondent toujours un foyer heureux.

. . . . . .

Thérèse avait la folie des jolies toilettes et recherchait l'admiration des hommes. Ses parents imprudents l'envoyèrent à sa demande travailler à Montréal où elle devint caissière dans un magasin de modes. Partie d'un petit village de la province, elle fut grisée par le luxe des clientes et de ses compagnes. Elle ne trouvait dans sa besogne aucune des joies intimes que donne le devoir accompli. Sa seule ambition était de gagner de l'argent pour satisfaire ses désirs. Elle s'ingéniait à trouver des moyens pour le dépenser à son profit. Bientôt, son modeste salaire ne suffit plus à payer les acquisitions de sa garde-robe et elle s'endetta.

Un jour qu'un tailleur ravissant de $125 la tentait follement, Thérèse vola la somme dans sa caisse et fit si bien que personne ne la soupçonna. Trouvant la chose facile, elle s'enhardit et continua de voler — toujours pour s'acheter des toilettes. Maintenant, ainsi vêtue, elle pourrait se faire épouser par un jeune homme riche et de bonne famille qui la courtisait.

Si elle ne s'était faite belle que pour conquérir le coeur de ce jeune homme elle eut pu au moins bénéficier de l'excuse de cette femme qui, dans le "Voleur" de Bernstein, veut par un déploiement de luxe insensé ramener à

elle son mari. Mais, Thérèse ne commettait ses délits que pour capter l'attention et flatter son orgueil.

Le mariage fut décidé, mais la veille de la cérémonie, des agents de police vinrent la chercher au magasin où elle avait ainsi volé et la conduisirent aux cellules.

Son fiancé lui rendit sa parole et Thérèse vit son bonheur lui échapper, par sa faute.

. . . . . .

Pour résister aux tentations, pour trouver dans l'existence la part de bonheur qui revient à tout individu, il faut savoir se satisfaire de son sort. Les femmes manquent un peu de cette philosophie commune qui réconforte les esprits pondérés et leur fait considérer la vie comme une chose ni trop bonne ni trop mauvaise qu'il faut savoir prendre de son meilleur côté, dont il faut en un mot s'accommoder.

Alice fut une petite fille bien sage et un modèle de jeune femme. Jamais, elle ne commit une action répréhensible et jamais elle n'omit un devoir qu'elle était tenue d'accomplir. En tout ce qu'elle faisait, elle mettait de l'exactitude, de la précision et ce qui vaut beaucoup, du goût.

Modeste, elle portait l'année durante un tailleur bleu-marine à jabot blanc, des chaussures à talons bas et des chapeaux unis. L'été seulement, ses toilettes étaient plus légères et ses chapeaux de velours faisaient place à des canotiers de paille.

Elle ne faisait rien pour attirer les regards. Elle passait sans soulever d'admiration. On la considérait comme une personne simple et bonne.

Mais, à l'âge de trente-trois ans, Alice se rendit subitement compte qu'elle allait bientôt avoir les cheveux gris et le front sillonné de petites rides; qu'elle allait bientôt vieillir sans jamais avoir été jeune.

Jusque-là, on ne l'avait connue que sous le nom de Mademoiselle Alice.

Du jour au lendemain, elle retrancha son prénom et changea son nom. En même temps, s'opéra en elle une transformation radicale. Elle voulut goûter des joies de la vie, tremper ses lèvres à la coupe des plaisirs. De timide et distante qu'elle s'était toujours montrée, elle devint arrogante, provocatrice—ostensiblement.

Elle quitta le quartier ouvrier qu'elle habitait à Montréal pour prendre ses appartements dans une partie plus libre et plus remuante de la ville. Sa conduite s'étant modifiée, ses vêtements aussi changèrent. On la vit richement habillée, arborant des toilettes décolletées et dispendieuses.

Ses cheveux reprirent leur premier éclat, ses yeux brillèrent comme des feux grâce à des artifices trompeurs et ses lèvres se rougirent sous la brûlure des carmins; Mademoiselle Alice était lancée.

Elle eut son automobile et ses bijoux. Elle acquit la richesse pour perdre la paix du coeur que seule pouvait lui garder l'exisience que, de par son caractère et ses humbles commencements, elle était destinée à mener.

. . . . . .

Anita était une petite jeune fille de dix-sept ans, frivole et fort attrayante. A quatorze ans, elle fut mise au travail dans une factorerie de Manchester où elle réussit à économiser assez d'argent pour venir prendre de l'emploi à Montréal, où elle comptait quelques parents et amis. Suffisamment instruite, elle put se procurer une position de sténographe dans un bureau d'affaires.



1—Elle faisait devant ses nouvelles amies l'étalage de ses toilettes.

2—Elle eut son chauffeur et sa limousine.

3—Le jour de son mariage la vit en prison.

Elle se mit à la besogne et ne nota pas même la différence entre le travail qu'elle faisait là et celui qu'elle avait accompli dans son petit pays. Seulement, elle soigna plus attentivement sa mise et meubla sa garde-robe de toilettes modernes, du tout dernier cri. Elle employa même tant de coquetterie, fit ressortir si bien dans ses nouveaux atours sa fraîche et rayonnante beauté que son patron la remarqua.

Anita était intelligente et d'un esprit très vif. Son patron, avant de jeter les yeux sur elle à cause de sa jolliesse et de sa tournure élégante, la jugea précieuse en raison du travail bien fait qu'elle lui fournissait. Il avait

rarement vu une employée, nouvellement émoulue du couvent, s'adapter si bien à la routine des affaires. Elle ne faisait que des besognes profitables tandis que ses compagnes se contentaient de gaspiller le papier en des brouillons inacceptables, de causer de frivolités et de se poudrer le nez dans leurs serviettes.

Il l'estima d'abord et l'aima ensuite plus superficiellement. quand elle commença à faire montre de coquetterie.

Il la rapprocha de lui, la plaça au bureau voisin du sien et elle devint à son insu cette chose détestable et ridicule, l'enfant gâté, la mignonne du bureau, la favorite du patron.

Il s'ensuivit naturellement que par jalousie elle perdit l'amitié de ses compagnes et que les potins les plus disgracieux circulèrent sur son compte.

Les parents éloignés qu'elle avait dans la ville et qu'elle ne voyait qu'à de rares intervalles ne pouvaient remplacer l'affection, un peu factice c'est vrai mais réconfortante quand même, de ses amies.

Trahie par celles-là, elle chercha sa consolation chez le patron qui lui fit abandonner son travail et la logea somptueusement.

Tant que cet homme s'intéressera à son sort, c'est-à-dire tant que résistera sa beauté, Anita connaîtra les joies malsaines de la vie, mais après?

Si, à cette heure difficile, au paroxysme de cette crise morale qu'elle eut à traverser, Anita avait pu verser sa douleur dans le sein d'une mère ou d'une amie véritable, elle ne se serait jamais écartée du droit sentier.

. . . . . .

Voici, pour terminer, la triste aventure qui nous a été racontée par Rose, sur qui nous ne donnons comme particularité qu'un vague prénom, pour ne pas éveiller les soupçons de quiconque: "Vous ne sauriez croire, nous dit-elle, combien de jeunes filles vivent dans des chambres sales et tristes. J'en ai vu qui sont de " vrais trous" mal chauffés et pas aérés du tout. La mienne n'a jamais été visitée par un rayon de soleil. Il n'y a qu'une fenêtre qui donne sur un puits de lumière voilée. Et vous rougiriez pour elle si vous saviez ce que la logeuse exige comme loyer de ce taudis.

L'hiver, il est difficile d'y tenir et l'été, il fait là-dedans une chaleur torride. Au lieu de passer nos soirées à la maison, nous avions, mes amies et moi, l'habitude de fréquenter les salles de vues animées ou les petits théâtres jusqu'à l'heure du coucher, pour tromper le froid et l'ennui.

Un jour, une nouvelle employée arriva dans le bureau où je travaillais. Elle semblait si à l'aise dans ses toilettes élégantes, si libre et garçonnières dans ses allures que mes amies s'entichèrent d'elle avant de la connaître. Elle était fardée, maquillée, pommadée et portait des robes excentriques. Je la trouvais affreuse tandis que mes compagnes en faisaient l'une des plus belles filles de la ville. Elles l'amenèrent à notre pension où elle étala sous nos yeux ébahis tous les trésors que contenaient ses malles.

Les autres, s'apercevant que je ne l'aimais pas, m'accusèrent d'en être jalouse, quoique je ne le fus aucunement.

Bientôt toutes mes étourdies se mirent à l'imiter et consacrèrent leur salaire à l'achat de robes, de chapeaux, de poudres et de fards. Marie jubilait en constatant l'influence qu'elle exerçait sur ces écervelées.

Ce qui les intriguait le plus était le nombre toujours croissant de beaux garçons qui faisaient la cour à Marie et qui la balladaient dans toute la ville en automobile. Je me rendis bientôt compte qu'elle les interpellait tout simplement sur la rue.

Elle avait des mots étranges pour expliquer sa conduite: "Qui peut savoir ce que vous faites? Et puis après, quelle différence y a-t-il entre se bien et se mal conduire?"

Toutes mes amies venaient comme moi de la campagne. Elle les persuada de rompre avec leurs familles et les fit entrer insensiblement dans la mauvaise compagnie qu'elle fréquentait.

Elles se moquèrent toutes de moi à leur aise et me laissèrent seule dans ma pauvre petite chambre.

Quand un matin, je lus dans un journal que Marie et trois de mes anciennes camarades de pension avaient été arrêtées et écrouées dans une maison de Réforme, je pus réfléchir à mon gré sur la fausseté des plaisirs que promet la vie libre et déréglée et sur la satisfaction que donne en cette vie la certitude du devoir accompli.

L'une d'elles, celle qui me tenait le plus au coeur, fut sévèrement réprimandée par le juge et remise en liberté. Je la vis quelques jours après. Elle n'osait plus retourner chez sa mère à qui elle avait écrit que sa position était lucrative, et que tout allait à merveille. J'eus pitié d'elle; j'écrivis moi-même à ses parents et je réussis à la convaincre de retourner parmi eux. C'est ce qu'elle fit.

Quant à Marie, la mauvaise conseillère de toutes ces filles, elle purgea sa sentence et reprit la même vie au sortir de l'institution où on avait vainement essayé de la convertir à des sentiments meilleurs.

UNE BIBLE CHINOISE

Un comité de missionnaires protestants, anglais et américain, vient de terminer un travail énorme commencé il y a déjà vingt-cinq ans: la traduction revisée de la Bible dans le dialecte chinois Mandarin.

Les douze linguistes se mirent au travail en 1890 et ce n'est qu'après un quart de siècle d'un travail ardu et incessant qu'ils donnèrent à la nouvelle version chinoise sa forme définitive. Chaque verset de la Bible fut traduit et retraduit. Il fallut souvent plusieurs heures pour composer dans le chinois le plus pur un seul vers anglais. Et la Bible, comme on le sait, compte trente et un mille vers!

Sans doute, ce comité fut fréquemment modifié. Quelques-uns de ses membres démissionnèrent, d'autres sont morts. Mais, malgré cela, il n'y eut jamais plus de douze personnes qui mirent la main à la tâche.

Le travail est sorti des presses en 1919 sous le titre de "La Bible Chinoise à l'usage des Mandarins".

On appelle Mandarins en Chine les lettrés et les fonctionnaires.

De même que la traduction de la Bible juive en anglais faite par les moines sous le roi Jacques, en 1611, servit à la diffusion de la langue anglaise dans les Iles Britanniques, ainsi la Bible chinoise contribuera à unifier et à régulariser la langue du Céleste Empire où se parlent actuellement trente dialectes différents.

Quoi qu'en disent les misanthropes, les ingrats et les pervers forment une exception dans l'espèce humaine.

Il est difficile de railler les absents sans en médire, et les présents sans les offenser.

La reine d'Espagne et les combats de taureaux

Comment la reine d'Espagne, qui abhorre les combats de taureaux, doit y assister en souriant.

"Il y eut du sang et des fleurs le jour de mon mariage; il y a du sang et des fleurs aujourd'hui." Ainsi gémit Dona Victoria Eugenia d'Espagne en s'adressant à Antonio Maura, dans le palais royal des arènes de Santauder, sur les rives de la mer Cantabienne. Tout en parlant, cette reine d'Espagne née en Angleterre se détournait avec un frisson du spectacle d'horreur qui se déroulait dans l'arène dont le sable brillait au-dessus et cachait son visage dans un gros bouquet de roses.

Un énorme taureau de combat, de la race Palha, venait d'enlever le matador Varelita, d'un coup de ses terribles cornes et le faisait tourbillonner en l'air, comme un enfant en colère eut fait d'un jouet brisé.

L'homme retomba inanimé sur le sol et l'animal se précipitait de nouveau sur lui, rapide comme un chat attaquant sa proie. Alors, Fortuna qui dirigeait la seconde cuadrilla de brillants "artistes", s'élança vers le taureau avec son manteau couleur de rose et réussit à entourer des plis de la soie la tête du monstre, de manière à permettre aux mozos et aux peones de sauver l'inconscient "diestro" qui est l'une des idoles de la nation.

C'était une chose affreuse à voir que l'enlèvement du combattant dont le sang s'écoulait à flots de deux déchirures de son "traje de luces" ou vêtement d'apparat brodé d'or.

Pendant ce temps, dans le cercle situé au-dessus de la loge royale, des chevaux éventrés gisaient çà et là, et les garçons en blouses écarlates ratissaient le sable sur les entrailles traînant sur le sol. Le gigantesque taureau de Palha, le sang giclant des plaies de ses flancs et de ses épaules, plaies provoquées par les lances des picadors et les dards barbelés de banderolles, se tourna vers ses nouveaux ennemis avec une rage forcénée.

Lorsqu'ils l'évitaient, l'animal affolé se jetait sur un cadavre de cheval. Il portait cette chose hideuse sur sa corne redoutable et l'envoyait par dessus les barrières. Les lourdes dépouilles tombaient au milieu des employés du cirque et les douze mille spectateurs saluaient d'un frénétique "Ole", cet exploit terrifiant de la brute. L'ancien premier ministre d'Espagne, un vieux et fidèle serviteur de la Reine, lui versa une coupe de son vin favori, le Manzouilla.

"Je pensais que Votre Majesté portait des verres jaunes pour assister aux combats de toureaux", remarqua Maura.

"Je le faisais", répondit la spirituelle reine avc un triste sourire. "Mais je crains que le public ne s'aperçoive que je n'aime pas les "combats de taureaux". J'ai donc renoncé à porter ces

verres et je contemple les horreurs à l'oeil nu. Il m'a fallu m'habituer à donner le signal des applaudissements et à m'incliner devant les matadors qui me dédient leurs taureaux. Mieux que cela, je jette maintenant des fleurs aux hommes de la muleta, en récompense des actes extraordinaires qu'ils accomplissent avec un courage aveugle, sachant que leur Reine les admire".

"Mais, dites-moi, Don Antonio", implora-t-elle dans une impulsion soudaine, "cette tragique Espagne ne se détournera-t-elle pas de ce jeu féroce et barbare, pour s'adonner à des spectacles plus aimables".

"Pas de nos jours, je le crains", répliqua le chef du parti conservateur avec courtoisie. "L'Etat n'ose pas s'y opposer. La réforme de l'Espagne est une chose dangereuse. Ne fut-ce pas l'un de nos grands monarques, Carlos III, qui dit: Mon peuple ressemble à un de ces enfants qui pleurent quand on veut les laver!

Et Maura s'efforça de réconforter la Reine. Il la conduisit sur le devant de la loge royale et lui désigna les personnages les plus intéressants de l'innombrable assemblée de façon à faire croire à tous les assistants qu'il expliquait à la souveraine les péripéties d'un moment particulièrement émotionnant du jeu mortel. Fortuna et Sanchez Mejias s'évertuaient à rendre furieux un nouveau taureau bien entraîné pour l'abominable parade.

C'était ce même Maura qui, treize ans auparavant, au cours d'une nuit de mai, avait présenté au Roi Alphonse son fils premier né, sur un plateau d'argent et qui avait annoncé l'événement aux Grands d'Espagne réunis dans l'antichambre: "Senores, Ha nacido un Principe" (Messieurs, un Prince est né).

Leurs acclamations joyeuses furent entendues par la royale mère. Auprès de son lit se tenaient assises Dona Maria Christina et la Princesse Béatrice de Battenberg.

La vie de la reine Victoria en Espagne a été un cercle douloureux depuis que le roi Alphonse la tira d'Angleterre pour la mettre sur le trône de son pays.

Le despotique gouvernement d'Espagne ou plutôt la machine politique que Canovas et Sagasta s'ingénièrent à construire voici quarante ans, ne s'occupe que d'amuser le peuple et de le maintenir dans l'ignorance. Il s'ensuit que les illettrés, dans les provinces de Grenade et de Malaga, sont proportionnellement plus nombreux qu'en Russie. Ces misérables, appelés "analfabetismo" (sans alphabet), atteignent un chiffre de 80 pour cent de la population totale. Ce manque de culture explique la prédilection populaire pour les combats de taureaux, coutume qui rendit l'étiquette espagnole si repoussante pour la reine qui naquit dans une contrée où la cruauté envers les animaux est un délit contre la loi et constitue même le signe d'une aberration mentale de forme criminelle.

Ce lui semblait un problème de solution facile, quand elle pensait aux jeux ignobles de l'arène, avant le jour sanglant de son mariage, que d'en amener la disparition. "Pour moi", disait-elle à son royal amoureux, "je m'éloignerai simplement des Plazas de Toros". Cette parole, elle la proféra dans la Villa Mouriscot, à Biarritz, où le jeune roi l'accueillit comme sa fiancée.

Mais le Roi connaissait mieux son peuple que sa jeune amante. "Nous devons assister aux combats de taureaux", dit-il à sa compagne, dans le palais d'été de La Granja, où ils passèrent une partie de leur lune de miel. La Granja fut brûlée il y a peu de temps; un autre épisode de la longue suite des tragédies espagnoles!

"Paraître s'indigner à la vue du sport national d'Espagne", poursuivit Don Alphonse, "c'est s'exposer en encourir la plus complète impopularité". Or, il fallait que la population fut satisfaite pour que le Trésorier d'Etat, Don Arnos Salvador, pût servir à la nouvelle souveraine sa liste civile de 450,000 pesetas.

La jeune reine réfléchit longuement sur ces paroles. En son coeur, elle abhorrait ces spectacles de cruauté et la pensée que ces concours de bestialité pussent constituer le sport national d'Espagne, la remplissait de honte.

Tout d'abord elle pensa à s'élever fermement contre la pratique des Plazas de Toros. Il lui semblait que ceux qui dirigeaient le peuple devaient donner l'exemple en se déclarant contre l'abominable habitude des masses. Quel exemple eut été meilleur que celui d'une reine se refusant à encourager de sa présence d'aussi avilissants spectacles? Elle devait refuser de paraître dans l'arène. La loge royale devait se faire remarquer par l'absence de la reine.

Mais ses parents de la cour espagnole lui firent entendre raison.

Ils lui rappelèrent qu'elle était une étrangère et qu'on ignorait encore quelle serait l'attitude des populations à son égard. On lui dit qu'elle ne comprenait pas le peuple espagnol et sa mentalité. De plus, elle ne devait pas oublier qu'elle était liée au roi et à la dynastie par un serment de loyauté. Eut-il été légitime qu'la nouvelle venue de l'étranger entreprit de bouleverser subitement des coutumes et des plaisirs datant de plusieurs siècles? Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle semblât accepter et même encourager les combats de taureaux jusqu'au jour où elle se sentirait aimée suffisamment par les coeurs populaires pour tenter d'opposer son influence aux jeux immondes?

Ces arguments triomphèrent enfin de sa résolution de ne pas assister aux courses de taureaux. Elle ne pouvait que s'incliner. Non seulement elle devait prendre place dans la loge royale où tous pouvaient la voir, mais encore il lui fallait jouer son rôle sans morosité.

Quand les sanguinaires tourmenteurs du taureau la saluaient du bas de l'arène, elle devait se lever et leur rendre le salut en souriant. Quand les malheureux chevaux, déchirés par les cornes, s'affaissaient en perdant leurs entrailles vertes et fumantes, non seulement il lui était interdit de détourner son visage, mais encore elle devait joindre ses applaudissements à ceux de la multitude. Quand enfin, l'épée habile du matador se plongeait cruellement dans le coeur du taureau tremblant de fureur, elle avait à se dresser et à donner le signal des acclamations.

Mais ce n'était pas encore assez. Les promoteurs du sport lui firent savoir qu'il lui fallait encore faire une visite aux centres d'élevage, aux quartiers d'entraînement et à tous les endroits qui se rapportent aux joies malsaines de la course de taureaux.

Et la reine fit tout cela, non pas avec mépris, mais comme la royale protectrice du passe-temps national.

Elle comprit qu'elle avait le devoir de jouer son rôle de reine ou de l'abandonner.

On affirme même que les sérieuses maladies des enfants royaux—en particulier du petit Don Jaime — sont dues à des malheureux effets qu'eurent sur la reine, avant leur naissance, les Plazas de Toros, avec leurs rugissements populaires et leur éclat trivial, avec l'effervescence insensée qui perturbe la foule quand un membre de la cuadrilla tombe sur le sol et quand l'animal en furie s'élance sur lui, pour lui donner le coup de grâce de sa terrible corne.

La reine Victoria a vu maintes fois des hommes sérieusement blessés dans les arènes de Sautouder, de San Sebastian, de Séville et de Madrid. Les deux premières villes sont les résidences d'été de la famille royale.

Elle fut particulièrement choquée des effets démoralisants des courses sur les jeunes enfants que leurs parents amènent au spectacle et qu'ils encouragent à applaudir les scènes les plus répugnantes et les plus horribles. Ce lui fut une vue atroce que celle de bébés dont la face rougissait de plaisir quand le taureau bravait la lance du picador et quand, d'un frénétique coup de corne, il déchirait l'abdomen dont s'échappaient les intestins. La bête ne mourait pas immédiatement et se traînait parfois, sous les



coups répétés de la brute, jusqu'à l'instant où un mozo mettait fin à sa torture en le frappant avec un poignard.

Il y a quelque temps, Dona Victoria pria gracieusement les photographes de ne pas publier les cartes la montrant dans l'arène. Le touriste peut courir Madrid d'un bout à l'autre sans trouver le moindre instantané de la Reine assistant à Los Toros.

Sa Majesté a comblé de faveurs spéciales les hommes de lettres qui, à la manière de Don Gabriel Alomar, écrivent contre la "fiesta nacional".

"Notre honte invétérée". C'est ainsi que Gabriel Alomar désigne l'engouement pour les courses de taureaux. C'est une passion qui a pris racine dans le coeur espagnol. Chaque village possède sa corrida; la place du marché sert d'arène et s'entoure, les jours de fêtes, de toutes sortes de véhicules à l'aide desquels on construit l'enceinte.

Le matador triomphant reçoit 9,000 pesetas pour chaque course. Six journaux illustrés de Madrid sont consacrés à cette boucherie populaire.

On comprendra aisément que la croisade entreprise par la reine Victoria soit une affaire délicate. Elle déteste particulièrement les combats de nuit, dits "nocturnes", où l'on voit des bouffons en cape parader dans l'aveuglante lueur de 60 puissantes lampes à arc: Naturellement ce ne sont pas des taureaux de combat qu'on emploie dans ces manifestations, mais simplement de petits veaux qui s'amusent avec toute la grâce d'une chèvre accomplissant une fredaine hors de son étable.

"Au moins laissez un peu respirer ces pauvres taureaux", tel est le leitmotiv des paroles de la Reine. "Nos matadors sont riches et pourraient bien se reposer. Le jeune Joselito ne laissa-t-il pas une fortune de trois millions et demi de pesetas, outre ses bijoux et ses propriétés?" Sa Majesté ne se lasse pas de discuter sur " la honte invétérée" de l'Espagne.

L'extraordinaire vague d'enthousiasme qui souleva l'Espagne quand Joselito fut massacré au mois de mai dernier, désillusionna la reine dans sa mission contre "Les Toros". La tête du taureau meurtrier — Bailador — fut envoyée au Bazar central de la Charité à Madrid, pour y être vendue comme relique, au prix de 5,000 pesetas!

"C'est si monotone". Telle est la plainte constante de la Reine Victoria. "C'est toujours la même chose, et cependant, jamais notre peuple ne semble s'en fatiguer". La reine anglaise d'Espagne affirme que ce lui est un véritable supplice de sourire, quand elle entend, sur le parcours des rues qui conduisent au palais royal, les acclamations de la populace faisant suite aux hurlements de l'arène.

Dona Victoria n'a jamais permis à ses enfants d'user des jouets de combats qu'on trouve dans toute nursery espagnole. Le petit prince des Asturies, actuellement caporal dans le propre régiment du Roi, désirait poser en matador devant le photographe de la Cour, Paco Goni. Il obtint de son maître de dessin, le peintre Sorolla, un croquis le représentant comme un picador s'avançant vers le taureau avec la lance dirigée sur les flancs de la bête. La royale mère refroidit cette ardeur juvénile.

—"Non", dit-elle. "Je ne désire aucunement vous voir jour aux courses. Ce n'est pas un beau jeu et il est très cruel."



HOMMES

Un homme se demande si ses habits lui vont mal lorsqu'on l'examine; si on ne l'examine pas une femme se demande si ses toilettes lui vont mal.

* * *

Un bon mari est celui qui aime sa femme un peu plus que sa pipe et un un peu mieux que son automobile.

* * *

Le triomphe de l'espérance sur l'expérience est prouvé par le monsieur qui choisit toujours ses sténographes parmi les jeunes filles possédant les plus jolies chevilles.

* * *

Il est inutile de discuter avec une femme; demandez à tout homme marié.

* * *

Un célibataire se marie afin d'avoir quelqu'un à blâmer s'il manque son train, s'il a une indigestion ou s'il se fait une entaille avec son rasoir.

* * *

Dans la vie, il existe des hommes qui ont réussi simplement parce qu'ils ont épousé une bonne femme, d'autres, parce qu'ils sont restés célibataires.

FEMMES

Les femmes aiment les hommes de génie et les hommes aiment les femmes qui leur trouvent du génie.

* * *

Même la femme qui s'occupe de ses propres affaires, aime se mêler des affaires de son mari.

* * *

Trop de beauté chez une fille à marier, c'est un peu comme un écrin d'un très grand prix à l'étalage d'un bijoutier: cela attire les voleurs et met en fuite les acheteurs.

* * *

La femme rit quand elle peut et pleure quand elle veut.

* * *

Une jeune fille intelligente ne doit jamais oublier que lorsqu'un amoureux lui fait bien la cour, il a dû pratiquer ailleurs que sur elle.

* * *

Il existe des jeunes filles qui s'imaginent qu'elles doivent briser un engagement avant d'en contracter un autre.

Avant le mariage, le monsieur attend la dame, après le mariage la dame attend le monsieur.

* * *

Lorsque les yeux d'une jeune fille disent: Oui, et que ses lèvres disent : Non, le jeune homme sage est sourd, mais non aveugle.

* * *

Le célibataire moderne est celui qui réussit à convaincre son amoureuse qu'il n'a jamais été embrassé auparavant.

* * *

On juge l'amour d'après la dernière femme aimée.

* * *

Le célibataire qui sait embrasser est celui qui unit l'expérience du professionnel à l'enthousiasme de l'amateur.

* * *

Aucun célibataire ne peut savoir ce qu'une femme pense de lui, car généralement la femme ne le sait pas elle-même.

* * *

Le mari qui arrive en retard pour dîner est souvent le même individu qui grogne lorsque le dîner est en retard.

* * *

Lorsqu'un homme dit la vérité à sa femme et qu'elle ne le croit pas, il doit se consoler en songeant à toutes les fois qu'il lui a conté des blagues et qu'elle l'a cru.

* * *

Comment se fait-il que l'homme qui considère la jalousie comme une insulte, aime si souvent la femme qui la considère comme un compliment.

Heureux le ménage lorsque la femme n'a pas de volonté et qu'elle consulte son mari.

* * *

La grand'mère était une coquette, la mère était une flirt et la fille est une vampire.

* * *

La femme demande à être dominée par l'homme qu'elle aime.

* * *

Toute femme garde en son coeur le souvenir de son premier baiser, même si elle a oublié le nom de celui à qui elle l'a donné.

* * *

Après le mariage une jeune fille moderne peut parfaitement montrer ses oreilles à son mari.

* * *

Il existe une grande raison pour qu'on ne soit pas heureux en ménage et quatre-vingt-dix-neuf petites raisons.

* * *

Une femme qui aime un homme peut lui pardonner de vieillir, si elle a besoin de la même indulgence pour le même crime.

* * *

Souvent les baisers sont des pétales de roses couvrant la tombe d'un amour décédé.

* * *

L'amour vrai ne remarque pas le tablier carreauté, ni la chemise sans faux-col.

LE VEILLEUR DES MORTS

Rodolphe Tournebroche était un étudiant pauvre qui désespérait de voir la fin de ses cinq années de médecine. Son père, cultivateur économe et peu fortuné, tirait ses maigres revenus de deux vaches laitières et de quelques mauvaises pondeuses. Il ne pouvait assurer au fils que le prix de ses cours universitaires. Privé de ressources, ne pouvant compter que sur mille petits métiers désagréables pour payer son terme et casser sa croûte quotidienne, Rodolphe devint rapidement un garçon ingénieux. Ainsi, la première idée que lui suggéra la dissection fut d'édenter la bouche des cadavres qu'il lardait de grands coups de bistouri et de décaper l'or de leurs ponts ou râteliers pour le vendre, comme objet d'occasion, à des mécaniciens dentistes de sa connaissance. Ceux-ci se moquèrent en lui disant que l'invention était vieille comme le monde et... la Science, et "qu'ils avaient mieux que ça". Il s'avisa un jour que la peau de certains machabées, soigneusement tannée, pouvait peut-être bien se convertir en reliures, pour livres de récompense. Toutes les commissions scolaires refusèrent ses offres.

Un frein mécanique pour l'ataxie locomotrice, breveté et distribué dans toute la province avec le mode d'emploi et des promesses de complète guérison, ne réussit pas plus qu'un remède efficace contre la paralysie infantile, à l'usage des vieillards.

L'inspiration vint le surprendre en plein découragement. En parcourant distraitement les manchettes d'un grand journal, il tomba sur la colonne consacrée à la nécrologie. Une idée allume la mèche de son cerveau. Il avait trouvé. "Ça y est, se dit-il, je vais consacrer ma vie à la veillée des morts!"

Depuis lors, chaque jour, à la sortie de l'Ecole, il acheta le même journal et fit le choix du mort auprès duquel il devait passer la nuit. Il s'attachait de préférence aux avis de décès de jeunes gens de son âge.

La première chose qu'il fit fut d'abandonner sa chambre sans payer la logeuse. Grâce à son génie, il devait pendant quatre ans, jusqu'à l'expiration de son temps universitaire, être logé et nourri par les parents de tous les morts de la ville.

Or donc, tous les soirs, vers sept heures, on eut pu le voir s'arrêter devant une porte piquée d'un crêpe, entrer, s'asseoir à la table de famille d'un défunt inconnu, prendre en guise de déjeuner, de dîner et de souper un plantureux repas, s'agenouiller fréquemment auprès du mort, raconter dans la cuisine un tas d'histoires salées qu'on lâche "entre hommes" et, aux petites heures, s'allonger à son aise sur le meilleur lit de la maison pour reprendre la route de l'Université, vers les 8 heures du matin.

Il était passé maître en cet art et jamais personne ne se douta de sa supercherie. Il se présentait si bien, avait l'air si affligé, si triste, de la mort de ce "brave ami" qu'il se faisait remettre partout les clefs "du buffet

à liqueurs" et fumait les meilleurs cigares.

Il avait pour les mères, les pères, les épouses, les fiancés, les promises, les frères, les soeurs, des formules toutes faites de chaude sympathie qui portaient droit au coeur des affligés.

Infailliblement, il épiait pour pénétrer dans la chambre mortuaire le moment où toute la famille était réunie autour de la dépouille funébre.

—Vous le connaissiez bien, M. Tournebroche, notre cher Eugène?

—Il était, madame, mon meilleur ami. Je le voyais très rarement à cause de mes études qui m'occupent beaucoup mais nous ne nous en aimions pas moins pour cela. La mort ne l'a pas changé. Il a gardé son bon sourire jusqu'à la fin? Courage, mes chers amis, Dieu éprouve ceux qu'Il aime.

Prenant les plus proches parents dans un coin de la salle à manger : "Entre nous, leur disait-il, je connais votre situation, disposez de moi comme vous l'entendrez. Si je puis vous être de quelque utilité...?" Puis, mettant la main à la poche de son pantalon: "une petite avance d'argent", disait-il dans un souffle. Naturellement, personne n'osait accepter.

Ou encore:

—Ce pauvre Arthur, il n'avait qu'un défaut, il était dépensier comme un panier percé.

—Oui, c'est vrai, mais pourquoi lui en tenir compte? Il me devait bien quelques petites sommes d'argent que je ne lui ai jamais réclamées à cause de l'estime que j'avais pour lui, mais pourquoi parler de ces choses!

—Monsieur Tournebroche, vous êtes un coeur d'or!

La mère pleure.

—Consolez-vous, Madame, le ciel compte un ange de plus. Cinq années ont passé; M. Rodolphe Tournebroche est médecin pratiquant à la campagne. Il a si bien gardé l'habitude des veillées au corps qu'il envoie presque tous ses patients dans l'autre monde pour s'offrir le plaisir de quelques bonnes nuits en leur compagnie.

Le cas n'est pas unique, car, d'après certains historiens, cet ingénieux jeune homme aurait eu un ancêtre en Grèce. On sait que dans ce pays, il y a de cela quelques centaines d'années, dès qu'une personne avait rendu le dernier soupir, on lui mettait dans la bouche une pièce de monnaie afin qu'elle pût payer son passage dans le barque de Caron. Or, il se trouva en ce temps-là un jeune athénien qui veillait auprès des morts, tous les soirs, avec les pleureuses à gages et mettait cette pièce de monnaie en sa poche.

Mais il faut dire que celui-là, contrairement à M. Tournebroche, avait la délicatesse d'aller manger et dormir au dehors...

Jean Limoges.

———o———

EST-IL DANGEREUX DE SE RASER?

L'habitude de se raser est apparemment la dernière qui puisse menacer l'existence d'un homme.

Cependant elle est attaquée par le docteur MacDonald, de Washington, qui déclare qu'elle est la cause de toutes sortes de maux — névralgies et troubles faciaux—et qu'elle tend à diminuer les chances de vie. Il faut toutefois reconnaître que ses déclarations sont empreintes d'un certain scepticisme:

—Naturellement, dit-il, les maladies de la peau sont souvent le résul-

tat de l'emploi d'un rasoir malpropre, mais il n'y a pas de sérieux danger aussi longtemps qu'on fait usage de son rasoir personnel.

En ce qui concerne le danger de névralgies, il peut concerner particulièrement les personnes délicates, mais certainement nous pouvons hardiment raser notre visage après que tant de lignées ancestrales se sont adonnées à cette habitude.

L'usage et l'habitude sont la base d'états physiologiques. Les Ecossais et les Tyroliens exposent leurs genoux pendant tout l'hiver et les Hollandaises ne cessent de montrer leurs bras. Pourquoi la pratique d'exposer la peau de la face serait-elle plus préjudiciable?"

Mais un barbier de New-York manifesta un vif enthousiasme en apprenant que le port de la barbe pourrait préserver la longévité.

—Ce serait une bénédiction pour nous, s'écria-t-il; la plupart des hommes se rasent eux-mêmes et ne nous visitent qu'occasionnellement pour la taille de leurs cheveux. Mais une barbe doit être entretenue soigneusement pour paraître élégante. Nos rares clients barbus passent plus de temps chez nous que ceux dont le menton est délicatement rasé.

Cependant, il estime que cette mode ne suscitera aucune joie chez les jeunes filles et, aussi longtemps que les jeunes filles garderont cette animosité contre la barbe, les paroles du Dr MacDonald produiront peu d'effet.

—o—

Avec la main ce que l'on cueille
Se flétrit, se brise ou s'effeuille;
Il faut, si l'on veut être heureux,
Prendre les fleurs avec les yeux.

—Louis Ratisbonne.

MARS EST-IL HABITE ?

A l'encontre des plus éminents astronomes qui croient à l'existence des Martiens, habitants de la planète Mars la première des constellations supérieures, c'est-à-dire dont les distances au Soleil soient plus grandes que celles qui nous séparent de cet astre, un savant prétend que cette planète ne peut être habitée par aucune créature vivante.

Mars, est-il admis en Europe, est enveloppé d'une atmosphère où la présence de vapeur d'eau a été révélée par le spectroscope. Les dessins de divers observateurs concordent assez bien en ce qui concerne les accidents de la surface; on peut ainsi présumer l'existence de mers et de continents analogues aux nôtres. Des canaux allant d'une mer à l'autre furent aussi reconnus en 1878.

Le professeur Henry Meier nie ces assertions et l'existence d'êtres semblables à nous dans la planète Mars, à cause de la température inférieure, de l'atmosphère raréfiée et de l'absence de vapeur d'eau.

Il estime qu'une superficie lumineuse de 10 milles carrés sur la Terre, vue de Mars au travers d'un télescope grossi 500 fois, apparaîtrait à une distance de 500 pieds comme une superficie d'un pouce carré.

Donc, impossibilité pour les deux planètes de correspondre entre elles par le médium de la lumière, l'atmosphère de la terre absorbant déjà 40 pour cent de la lumière projetéee.

Tout signalement radiographique est aussi impraticable. Il faudrait établir un courant d'un million d'ampères au poste émetteur pour en obtenir un d'un seul ampère à [illegible]

cepteur de Mars, quand la planète est le plus rapprochée de la terre.

De plus, les puissants courants radiés par le soleil intercepteraient les faibles ondes distribuées par la terre dans l'espace immense.

Le plus important est la négation d'une race d'hommes capables de correspondre avec nous de quelque façon.

Si M. Meier a raison, les Martiens sont des mythes et nous n'avons aucun voisin dans l'univers.

———o———

LA LUNE SERAIT NEE DE LA TERRE

Des théories innombrables et variées ont été émises sur l'origine de la lune. Quelques astronomes sont d'opinion que notre satellite faisait autrefois partie de la planète alors que cette dernière était encore à l'état plastique et qu'elle en fut violemment séparée. Ils prétendent qu'elle occupait l'abîme qu'emplissent actuellement les flots de l'océan Pacifique. La surface de la lune (dont nous ne voyons jamais qu'une moitié) est couverte de soi-disants "cratères" qui ne ressemblent en rien à ceux de la terre. Ils ont la forme de cuves et sont bordés par des rochers d'une altitude variant entre 5,000 et 10,000 pieds Le télescope en révèle au moins 25,000, le plus vaste ayant un diamètre de 800 milles.

Feu le professeur Pickernig, de l'observatoire d'Harvard, avait la conviction que la lune possède un petit satellite d'un diamètre de quelques centaines de yards et qui ne devient visible qu'au moment où la terre passe entre le soleil et l'orbite de la lune, plongeant cette dernière dans l'ombre.

LA TERRE AURAIT 500 MILLIONS D'ANNEES

Il y a 500,000,000 d'années — une bagatelle—un énorme bloc de métal fondu se mit à tourbillonner dans l'espace. Cette masse, d'après l'abbé Thomas Moreux, de l'Observatoire de Bourges, était la Terre.

La sphère terrestre n'était pas de nature à cette époque à loger sur sa surface un Paradis, sa température moyenne se maintenant aux alentours de 250 degrés Fahrenheit. L'abbé Moreux prétend dans une conférence prononcée devant l'Académie des Sciences que 250 millions d'années plus tard, le monde se rafraîchit et put alors donner asile à Adam et Eve.

La lune était habitée en ces temps-là, mais se refroidit tellement par la suite qu'elle devint inhospitalière. Il en sera ainsi de la terre, assurent plusieurs savants. La période des glaciers reviendra et le climat du monde sera d'un froid si élevé que personne ne pourra tenir sur la machine ronde.

D'aucuns disent que le monde sera détruit par le feu; d'autres qu'il sera glacé par le froid. Qui croire? Mystère!

Cette grosse gelée ne sera cependant annoncée pour tout de bon que dans 2,000,000 d'années.

Nous avons bien le temps de nous précautionner!

———o———

L'amour du beau, l'amour du vrai, les affections filiales, conjugales, maternelles, tout ce qui fait vibrer en nous un sentiment noble, trouve sa place dans notre coeur à côté de l'amour de Jésus, sous l'ombre de sa protection, sous la consécration de son divin voisinage.

—o—

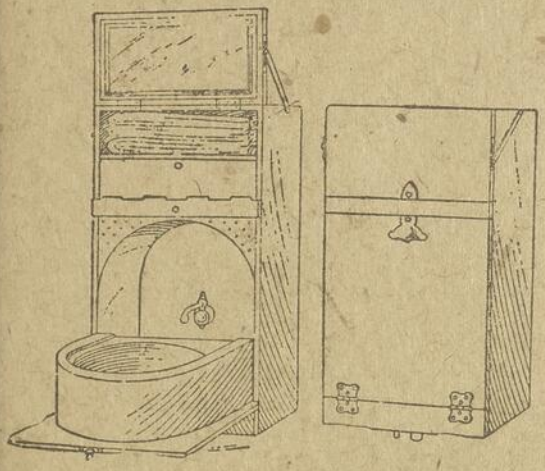
C'est en entrant dans la pensée des autres qu'on les réconcilie avec la sienne.



CHOSES ET INVENTIONS NOUVELLES

POUR LES AUTOMOBILISTES

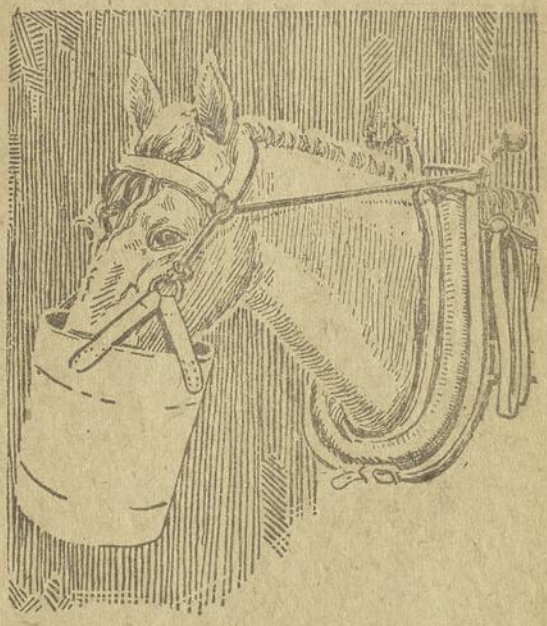
Un lavoir portatif complet pour automobiles de luxe, type limousine, qui se plie et occupe peu d'espace, vient d'être mis au marché. Ouvert, il comprend un évier avec eau courante, un tiroir pour peignes, brosses et les autres accessoires d'une trousse ainsi qu'un râtelier et une tige pour les serviettes. Le couvercle est doublé à l'intérieur d'une glace. L'eau qui approvisionne le robinet est portée dans un réservoir sur la capote de la voiture.



—— o ——

LA MANGEOIRE PORTATIVE

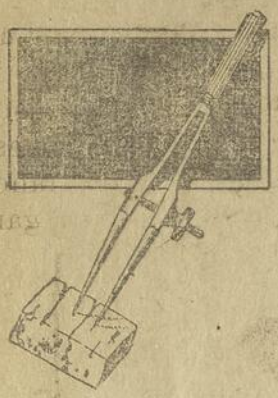
Parce qu'ils ne peuvent atteindre l'avoine qui couvre le fond de leur sac, les chevaux ont la mauvaise habitude de le secouer tellement que tout le contenu s'en échappe. Pour prévenir cette perte, cousez après le sac deux petites courroies en forme de "V", reliées par un anneau. A cet anneau attachez une corde ou morceau de guide qui se termine à l'extrémité des attelles.



A la guide, mettez aussi un anneau dans lequel passe cette même corde et le tour est joué.

Quand le cheval baisse la tête dans son effet pour manger ce qui se trouve au fond du sac, il se le ramène forcément sur le nez, c'est-à-dire qu'il le soulève par le retrait de la corde fixe et peut ainsi le vider sans en jeter par terre.

PROTEGE-POINTES



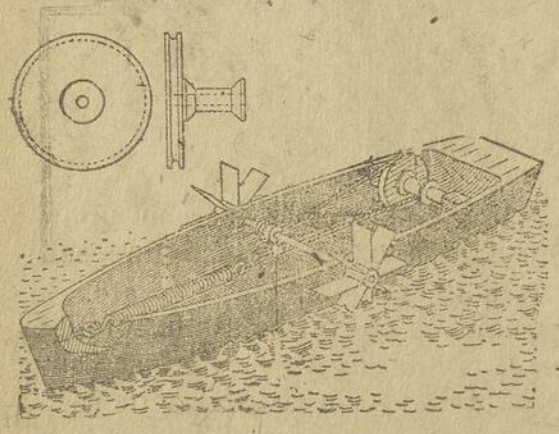
Les pointes des compas de précision menacent de se briser facilement quand on les transporte dans des coffres ou des nécessaires d'instruments ou, simplement, dans des valises. Pour éviter cet ennui, il n'y a qu'à piquer les pointes dans un bouchon. Le bouchon doit être coupé en petits morceaux rectangulaires.

—— o ——

LE PETIT CANOT

Voici un petit bateau qui amusera sans aucun doute tous les enfants qui passent l'été à la campagne.

Ce petit canot est taillé dans un billot. Une fois fini, on place les roues de chaque côté, et les quelques roues accessoires à l'intérieur du canot. Ce ressort tient une corde qui est reliée à une roue placée à l'arrière du canot et qui donnera la force motrice lorsque la corde aura été tournée.



En jetant un coup d'oeil sur notre vignette, on verra avec quelle facilité on peut faire soi-même ce petit canot.

POUR LES COUTURIERES



Une table, ou plutôt un pan de table qu'on peut appuyer sur ses genoux est de toute première nécessité pour les couturières et aussi pour les amateurs de campement. Cette table peut être taillée dans un morceau de bois léger ou lourd, à sa guise, avec un demi-cercle à une extrémité pour convenir à la taille.

Une vis de pression est fixée à l'autre bout pour s'adapter à un pied ou trépied de support en fer, comme indiqué dans la vignette.

—— o ——

LUNETTES DE CHAUFFEUR



Rien de plus facile que de se faire une paire de lunettes coloriées pour faire de l'automobilisme, le soir. Les verres sont neutres, de la nature de tous ceux que vendent les marchands d'accessoires. Le coin de droite de chaque carreau doit être peinturé en rouge, en rose ou en ambre, de façon à épouser la forme d'un demi-cercle, comme le montre notre vignette. L'encre d'une de ces couleurs sèche et les lunettes sont prêtes pour l'ouvrage auquel on les destine. Quand vous êtes au volant de votre voiture, regardez au travers de la section claire; quand vous en rencontrez une autre, tournez les yeux vers la section coloriée de façon à ce que les fanaux de l'autre automobile ne vous affectent pas.

UN HEURTOIR ORIGINAL



On peut avec un simple fer à cheval se fabriquer un joli heurtoir ou marteau de porte. Il ne faut faire qu'un ferrement qui, fixé à la porte par des clous ou vis, tient lieu de crochet pour soutenir le fer à cheval. On doit courber les oreilles de ce dernier pour permettre aux rivets qui doivent relier le crochet au fer de se joindre. Le bruit métallique que fait le fer à cheval en retombant sur son appui avertit les occupants de la présence des visiteurs.

—o—

POUR LE TRANSPORT DE L'EAU

Ce n'est pas une corvée facile que de transporter des barils d'eau d'un endroit à un autre, souvent éloigné, quand il faut les rouler avec ses mains. Voici un moyen plus pratique que le lecteur comprendra à la seule vue de la vignette. Une croix de bois est clouée à chaque extrémité du ba-



ril. Dans les deux planches qui servent de travail est passée une tige de fer à laquelle on adapte une corde solide ou des guides. En plus de faire un excellent tombereau pour le transport de l'eau, quand il est plein, il peut aussi servir de rouleau pour les gazons ou tout terrain à aplanir.

LES BAISERS PAR LA POSTE

On peut dans une lettre envoyer un vrai baiser. C'est très simple. Appliquez vos lèvres sur une carte recouverte d'un morceau d'étoffe impressionnable imprégnée d'une substance coloriée, tel que bronze, et elle en gar-



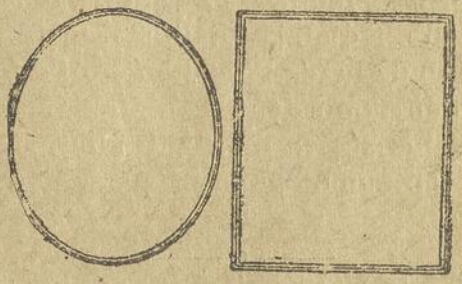
dera l'empreinte. Il est moins compliqué d'appuyer sur un papier blanc des lèvres rouges de carmin. La substance idéale qui garde le sceau des lèvres est faite de miel, de gomme arabique et cochenille.

—— o ——

ILLUSION D'OPTIQUE

Un artiste dessine à son établi deux cadres pour portraits, l'un carré et l'autre ovale. Ils doivent être de la même hauteur et de la même largeur.

Un curieux qui le regarde travailler prétend que le cadre carré est plus



long et plus large que l'ovale. On les mesure avec une règle; ils sont identiques.

C'est un simple exemple d'une illusion qui résulte de la différence dans les formes. La grandeur suscite ainsi plusieurs autres illusions!

UNE LIME AUTOMATIQUE

Il faut beaucoup de pratique pour savoir user de la lime d'une façon profitable. M. Boulant, un ingénieur de Paris, pour simplifier ce travail et surtout pour aiguiser, affiler et limer les métaux qui servent à la construction des machines a inventé un appareil très simple mais des plus pratiques.



La lime est placée verticalement dans une machine qu'on peut fixer comme le montre la vignette, sur le coin d'un établi. La lime reçoit une motion de haut en bas; en descendant, ses dents mordent le métal qui doit être aiguisé; en montant, elle revient très lentement pour ne pas gâter les dents.

—— o ——

DES SOUS DANS L'EAU

Prenez un verre ordinaire et remplissez-le d'eau jusqu'au bord. Faites-y maintenant tremper un sou à moitié et laissez-le tomber ensuite au fond du récipient. Submergez-en ainsi plusieurs dans le verre jusqu'à ce que l'eau déborde. Vous serez surpris du nombre de sous que vous pourrez ainsi y plonger avant que le liquide se répande au dehors.



Il n'y a là qu'un simple phénomène de capillarité qui se présente chaque fois qu'une paroi solide est en contact avec un liquide.

—— o ——

L'ORIGINE DU PARAPLUIE

L'Espagne, l'Italie et la France faisaient communément usage du parapluie un siècle avant que l'Angleterre ne se rendit compte de son utilité. Il est donc probable que les premiers colons du Canada français s'en servirent quelques années avant leurs contemporains de la Nouvelle-Angleterre. Un citoyen de Baltimore l'introduisit aux Etats-Unis en 1769. Son apparition souleva l'hilarité générale et cet appareil de première nécessité fut longtemps considéré comme un article de luxe bon, tout au plus, pour quelques efféminés.

Le parapluie fut exportée de France en Angleterre, au milieu du dix-huitième siècle, par Jonas Nauway.

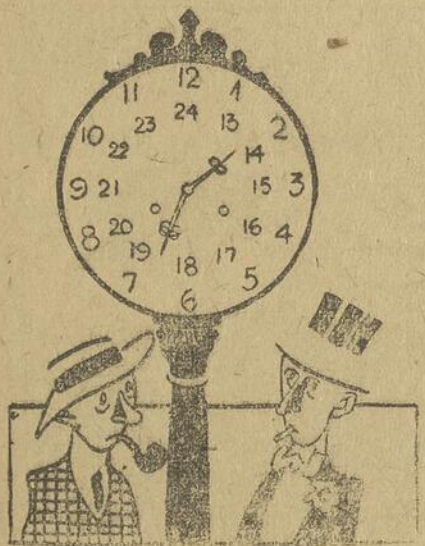
Son invention n'est pourtant pas récente puisqu'on en accorde la paternité aux Chinois, les génies des anciens temps.

Les premiers parapluies étaient d'une armature lourde et malcommode, si lourde et si grossière que les charretiers et cochers de fiacre de Londres entreprirent contre eux une terrible campagne en 1778, pour convaincre le peuple de se servir plutôt des anciennes voitures.

—o—

LES CADRANS DE 24 HEURES

Les uns après les autres, tous les cadrans de France ont reçu leurs nouveaux caractères numérotant les heures du jour de 1 à 24 au lieu de 1 à 12. Les chiffres additionnels sont placés au-dessous du grand cercle.



La journée de 24 heures a été officiellement adoptée en France mais la population ne l'a pas reçue avec beaucoup d'enthousiasme: les gens ne peuvent voir les avantages que comporte cette innovation.

En Italie et en Belgique, les heures du jour sont depuis longtemps comptées d'après le système des 24 heures, mais les gens de ces pays parlent plutôt de 10 heures du soir que de 22 heures et écrivent 1 h. p. m. plutôt que 13 heures.

Ces cadrans de 24 heures ne sont pas du tout d'invention américaine, comme d'aucuns veulent nous le donner à croire. Rien de plus français.

Dans la basilique de Saint-Denis, près de Paris, le tombeau de Louis XII est orné de statues dont l'une porte une horloge de marbre; et le cadran de cette horloge, qui date du XVIe siècle, est numéroté de 1 à 24.

—o—

L'HISTORIQUE DE LA CANNE

Le port de la canne remonte au premier homme. Nul doute qu'Adam ne la porta dans l'Eden au cours de ses nombreuss promenades avec Eve. Il dut s'en servir soit comme ornement, soit comme moyen de défense contre tous les animaux de la création qui, après avoir péché, lui rendirent certainement la vie mauvaise.

Une étymologie du mot se retrouve dans toutes les langues, mortes ou vivantes, arabique ou hébraïque, grecque, latine, anglaise et française.

A Rome, le nom est une dérivation de "cani", pour un chien, substitution de la cause à effet, parce que le peuple s'en servait pour abattre les chiens sauvages dans les rues. Les chiens tombaient comme mouches et non contents de réserver la canne à cet usage, les prébéiens s'en donnaient de grands coups sur la tête, à la moindre dispute. Un consul l'abolit, permettant aux nobles seuls de la porter.

La canne, dès le cinquième siècle, devint en Angleterre un attribut de l'aristocratie. L'usage en étant devenu fréquent par la suite dans les basses classes, les nobles ne voulurent plus s'en servir.

Les pèlerins militaires qui revenaient des Croisades en Terre Sainte la remirent en honneur dans toute l'Europe.

L'histoire rapporte que le roi d'Angleterre, Henri VIII, assista à la décapitation de sa femme, Anne de Boleyn, une badine à la main.

Il en fut bientôt dans ce pays comme dans l'ancienne Rome. Edouard Ier mit la canne au ban à cause de l'abus qu'en faisaient civils et soldats qui ne pouvaient se rencontrer sans se rosser d'importance.

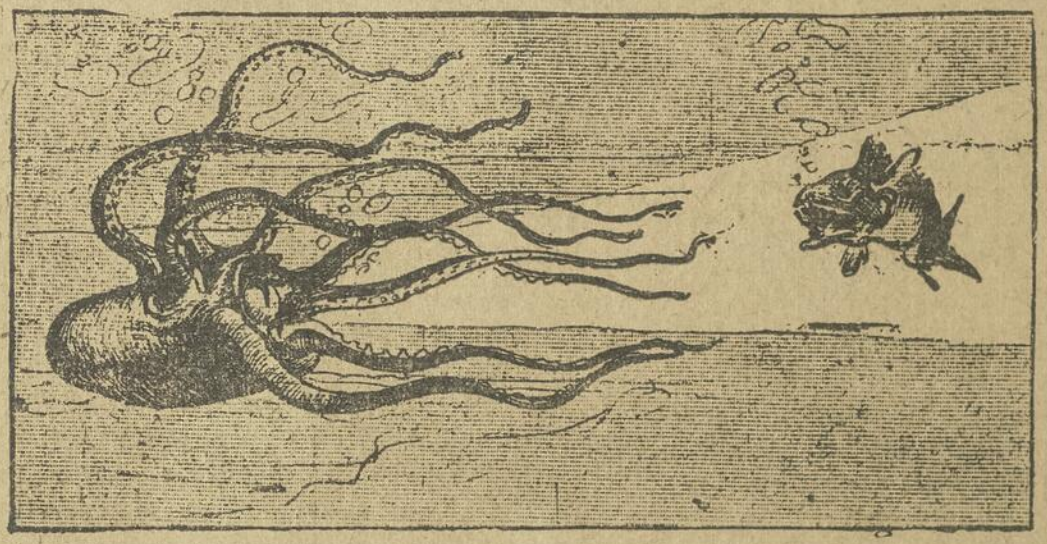
La canne ne fut plus un insigne de noblesse, en France, au commencement du seizième siècle. Elle fut remplacée par l'épée que tous les gentilshommes portaient au côté et qui convenaient mieux au tempérament belliqueux de nos mousquetaires d'alors.

De nos jours, la canne, en dehors des écoles d'escrime où l'on manie le bâton long et court comme un fleuret, est devenue un ornement. Un stick à pomme d'or ou d'argent complète une toilette.

—o—

DES POISSONS AU CORPS LUMINEUX

Le prince de Monaco a soumis dernièrement à l'Académie des Sciences de Paris quelques notes précieuses sur les céphalopodes, (mollusques caractérisés par une tête couronnée de



longs appendices à l'aide desquels ils rampent et saisissent les objets) qu'il vient de capturer et dont certains mesurent jusqu'à 13,000 pieds de longueur.

Les premiers types de céphalopodes que le prince a étudiés avaient un projecteur électrique fixé au milieu de la tête. Ceux-ci, les plus récents, se servent de leurs yeux (ils en ont de deux à dix) pour voir et pour éclairer les profondeurs de la mer. Cette lumière ne peut être qu'artificielle, car les rayons du soleil ne pénètrent pas dans ces abîmes insondables.

LE PLUS RICHE HERITIER D'AMERIQUE

Tout ce que les Etats-Unis comptent de jolies filles bien dotées, d'affriolantes danseuses et de demoiselles pauvres, mais remarquables de beauté, rêvent d'épouser ce jeune dieu

John Nicholas Brown est entré dans sa majorité le 22 février dernier et en même temps dans ses biens qui sont considérables. Il est l'héritier des Browns de Providence et le dernier mâle du nom. La fortune de son grand-père, John Carter Brown, se chiffrait à $25,000,000 quand il mourut en 1874. Par un curieux et adroit concours de circonstances, le jeune Brown hérite aujourd'hui de tout le patrimoine accumulé par le grand-père, son père et les femmes.

Il a été calculé que cette fortune de $25,000,000, placée depuis 1874 à un intérêt très modéré de 5 pour cent, composé bi-annuellement, devait s'élever aujourd'hui à $254,673,263.94, de quoi permettre à un adolescent quelques douceurs.

Quelle heureuse jeune fille deviendra l'élue du coeur d'un garçon aussi prodigieusement riche? Il est tout naturel qu'étant riche comme trente-six Crésus, il compte autant d'admiratrices que les sables du désert.

Aucun doute que nombre de belles personnes se proposent de lui enseigner à dépenser agréablement ses millions. D'ailleurs, ce riche mortel est un fort joli garçon. On s'imagine toujours qu'un homme fortuné est plus prédisposé au mariage qu'un autre. Mais qui sait si celui-là ne préférera pas le célibat au conjungo?

Naturellement, toutes les jeunes filles de la société de Newport où il est né ont un oeil—et le bon—sur lui. Trompera-t-il leurs espoirs en épousant une Vanderbilt, une Astor, une Havemeyer une Harriman, toutes aussi riches que lui?

Qui sait s'il ne fera pas un mariage romanesque! Dans l'antiquité, il y eut bien des rois et des seigneurs qui s'éprirent de bergères et de servantes.

Il se peut aussi qu'il ouvre son coeur à quelque danseuse de vaudeville ou à quelque grande vedette de l'écran. Dans les ateliers d'artiste, les modèles sont aussi de bien attrayantes créatures. Ira-t-il encore chercher sa Dulcinée à l'étranger, trouvant les jeunes Américaines trop indépendantes?

Autant de questions que doivent se poser les filles à marier.

Le jeune Brown poursuit en ce moment ses études à l'Université Harvard. Son grand-père est le fondateur du Brown University, la plus importante maison d'enseignement de Providence.

Quand sa mère décida de l'envoyer à Harvard, la famille en eut beaucoup de chagrin. Le père eut voulu voir le

dernier titulaire du nom se distinguer à son institution. Mais la discipline y était trop sévère, les études trop sérieuses, pour cet enfant gâté qui avait plus besoin de soleil et de distractions que de connaissances utiles et de diplômes.

Quelques mots d'explications sur l'accroissement de la fortune qui vient de tomber toute faite entre les mains du jeune John Nicholas sont nécessaires.

Le vieux John Carter Brown qui jeta les bases de cette fortune colossale acquit trente-cinq millions de dollars dans l'industrie textile, consacra une partie de son avoir à la fondation de cette université florissante dont nous avons parlé plus haut et laissa le reste— c'est-à-dire $25,000,000 — par fidéicommis en dépôt pour ses enfants en 1874. Il en avait trois, John Nicholas Brown, Harold Brown et Sophia Augusta, qui devint dans la suite Mme William Watts Sherman.

Son fils aîné, John Nicholas mourut neuf semaines après son mariage avec Miss Nathalie Bayard Dresser qui donna le jour à un fils qui porta le nom du père et dont il est question en cet article. Le frère du grand-père disparut quelques années après lui, ne laissant pas de postérité. La tante, Mme Sherman, donna ses biens à la succession Brown, de sorte que le jeune Brown se trouve l'unique propriétaire de l'héritage familial.

Dès sa plus tendre enfance, on entoura son berceau des soins les plus vigilants et le roi de Rome, l'héritier présomptif de Napoléon Ier, ne fut pas l'objet d'une plus grande sollicitude. Rien ne fut épargné pour sauvegarder ses biens et sa santé. Des gardes veillaient sur ses trésors et les sommités médicales étaient mandées pour le moindre bobo.

Il eut dans ses jeunes années pour le nourrir une vache dont le lait était stérilisé et passé dans les tamis les plus fins. Cette vache broutait l'herbe grasse d'un pré de $100,000. Le petit homme buvait une chopine de crème par jour et des litres de lait.

Vers l'âge de dix ans, on lui donna un pony qu'il montait, escorté de deux cavaliers qui surveillaient la bête et l'enfant.

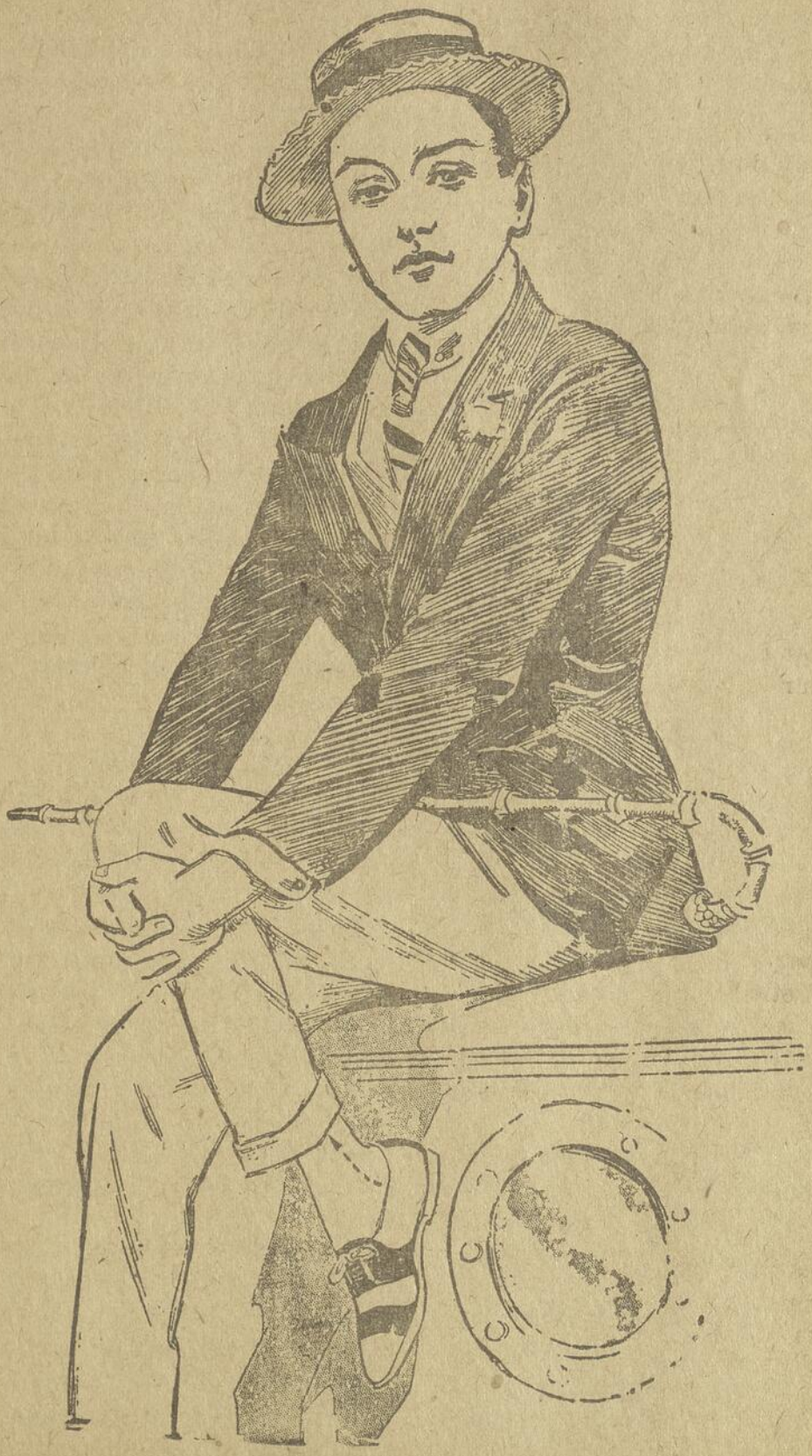
Durant toute sa jeunesse d'ailleurs, il fut flanqué de détectives qui couvraient sa personne et devaient le défendre contre des agresseurs probables. Les bruits circulèrent, en effet, que des complots se tramaient pour le tuer et lui ravir sa fortune.

Le parc où il jouait et se promenait était entouré de fils barbelés et les fenêtres de sa chambre grillagées. Il ne se rendait à l'église qu'accompagné d'une domestique et de deux solides gardiens.

Les menaces de mort devinrent un jour si alarmantes que le jeune Brown fut envoyé à l'étranger où il passa un an dans la compagnie de sa mère, d'une tante, d'un cousin, de deux bonnes et de deux serviteurs.

En dépit de tout son argent, certains jouets qui font le bonheur des gamins de la rue et des enfants pauvres lui étaient interdits, à cause des dangers qu'ils offrent. Ainsi, le jour du 4 juillet, le jeune Brown ne pouvait prendre part aux réjouissances publiques en faisant éclater des pétards ou en lançant des serpentins.

A douze ans, il prit sa première leçon de piano et manifesta un goût assez sûr pour la musique. On vit aussitôt en lui un grand artiste!



Un athlète parfait fut engagé vers cette époque pour lui donner un entraînement physique spécial. Il eut son gymnase et pratiqua tous les sports.

Etant enfant, sa mère eut pour lui l'idée d'un véritable château qui lui servit de nursery. Le site en était aussi salubre que pittoresque. Le palais s'élevait, à la manière d'un burg féodal, sur une hauteur, face à la Baie de Narragansett. Les eaux au bas venaient mouiller la pelouse où le gamin prenait ses ébats, sous les yeux de ses fidèles serviteurs.

Dans ce séjour enchanteur s'étendaient des prés verts et des jardins fleuris à perte de vue. Tout était disposé pour inciter l'enfant à la gaîté et habituer son esprit à la beauté des choses.

Au second étage du palais se trouvaient deux vastes chambres inondées de soleil et de bon air, l'une pour le jour et l'autre pour la nuit, une chambre de bain et les appartements de ses domestiques.

Au troisième était la chambre de jeux. Cette chambre mesurait 37 pieds x 30. Une sorte d'alcôve était creusée dans les murs de cette chambre qui pouvait être transformée en une scène improvisée ou en une ménagerie, selon le caprice du petit maître.

Cet enfoncement contenait tous les jouets imaginables, d'énormes lanternes magiques et un appareil cinématographique muni de tous ses accessoires.

Dans l'étang du parc nageaient nonchalamment les cygnes blancs et fourmillaient les poissons qu'il pêchait de temps à autre. John Nicholas trouvait aussi un grand plaisir à y faire manoeuvrer des embarcations de toutes sortes.

Une musique mécanique jouait dans le parc des airs joyeux du matin au soir.

A huit ans, il apprit à conduire une petite routière électrique.

Il semble que plusieurs personnes du beau sexe aient tout tenté pour se charger de l'éducation du jeune Brown. Il y a quelques années, Mme Rose Diestelhorst, de Kansas City, à qui était confiée l'administration de la succession de sa fille Elva, fut assignée par le tribunal pour comparaître à une enquête sur l'éducation de sa protégée:

"Elva doit épouser John Nicholas Brown, le plus riche garçon d'Amérique, elle n'a pas besoin d'éducation pour cela," dit-elle au juge.

Mme Brown ne connaissait cette dame ambitieuse ni de nom, ni de vue.

Le meilleur camarade de John à Newport fut le jeune William Henry Vanderbilt, fils aîné de feu Alfred Vanderbilt, et héritier des millions de sa famille.

Le sort des deux enfants se ressemblait sur plusieurs points. Ils furent rapprochés davantage par un mariage la soeur de Mme Brown ayant convolé avec George W. Vanderbilt.

Plus tard, ils fondèrent de concert une association dite, "The Brenton's Reef Yacht Club". Il en était le commodore et Vanderbilt... l'unique membre.

Son premier bateau à voile, qui mesurait 15 pieds, fut "Le Murmure". Un instructeur lui apprit à le piloter. Vanderbilt dirigeait "le Caprice".

Grâce aux soins méticuleux qui ont enveloppé sa frêle personne, à l'entraînement physique qu'il a suivi,

étant petit garçon, au goût des sports qu'on lui a donné, le jeune John Brown, aujourd'hui âgé de 21 ans, est un petit seigneur de belle allure, vigoureux et intelligent.

—o—

LES CAPRICES DU MARIAGE

Le bonheur conjugal peut-il reposer sur la disparité de deux caractères ou tempéraments? Pourquoi pas? Des géants boivent à la coupe que leur tendent des toutes petites femmes le nectar des plus divins plaisirs et des mégères furibondes rendent heureux des bouts d'hommes grands comme le bras. Si deux êtres qui n'ont rien de physiquement commun peuvent trouver dans le mariage la réalisation de leurs rêves, pourquoi en serait-il autrement chez ceux qui, tout en étant d'égale beauté, ont des tempéraments diamétralement opposés?

Tous les ménages de bachelier et de bonne cuisinière que je fréquente sont étroitement unis. J'allais, l'autre jour, dîner chez un ancien camarade d'université qui épousa, ses études terminées, une jolie femme aussi peu instruite qu'un déménageur de pianos, mais qui possède toutes les vertus d'une impeccable maîtresse de maison.

Le repas fut insipide. Mon ami avait disposé les plats en figure géométrique et sa conversation se fit si savante que le pot de confitures même en prenait un air de sérieux scholastique. Je ne pus, avec les farces les plus monstrueuses, lui arracher le moindre sourire. Quant à sa femme, elle n'ouvrit la bouche que pour manger.

Je sortis de là ahuri, avec l'idée de faire les plus grosses bêtises pour me changer les esprits. "Le pauvre garçon, me disais-je en m'éloignant, quelle triste vie il doit mener avec cette petite dinde qui n'a pas deux idées intellectuelles dans la tête?"

Ce couple s'entendait au contraire très bien et mon ami ne tarissait pas en éloges sur le compte de sa femme. Elle, de son côté, l'adorait et s'enorgueillissait de son intelligence et de son grand savoir. Le soir, à son retour du bureau, après une journée de dur labeur, une table frugale lui était servie. Pour un cerveau fatigué, quel repos qu'une femme modeste! Le repas pris, elle lui poussait le meilleur fauteuil au coin de l'âtre et vaquait à ses occupations coutumières.

"Si j'avais épousé une femme brillante, me dit-il un jour, j'aurais passé ma vie au club. Là, je suis certain de trouver la paix chez moi. En sortant de l'arène des affaires, l'homme a besoin de changement. Si de son bureau où il a eu des discussions tapageuses il se rend à la maison pour en soutenir de nouvelles avec sa femme, il ignore le prix du repos. Josette ne boude ni ne dispute. Je vis dans un Paradis."

—o—

LES MOUCHES ONT HORREUR DU BLEU

Les mouches sont daltoniennes et certaines couleurs les affectent profondément. Elles ont particulièrement le bleu en horreur, plus encore que le rouge et le jaune.

On peut mettre à profit cette constatation pour établir un dispositif permettant de chasser les mouches qui envahissent, en cette saison, nos intérieurs. Ce dispositif consiste à munir les fenêtres d'un châssis mobile vitré en bleu.

Quand on ouvre ce châssis, les mouches contenues dans la pièce, libérées de l'obsession de la lumière bleue, se précipitent au dehors.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : $1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

" FAITES-MOI REVER "

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix $2.50 l'once **35c la bouteille d'essai**



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments opération ni douleur. Nos E, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de *Verres Toric*, nouveau style A ORDR PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE **144 rue Sainte-Catherine Est,** Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut **15c** par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, *les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que *nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires* de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais *à l'abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE" NOUS PUBLIERONS UN SPLENDIDE ROMAN SENTIMENTAL

"L'HERITIER DU NOM"

par PAUL de GARROS

—o—

Le mois suivant nous publierons un autre épisode des aventures du mystérieux docteur Cornélius.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :
- SEPT ou HUIT chansons;
- DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- Aussi Musique de Violon;
- Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, $2.50 — Un an. — Etats-Unis, $3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☜

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de $3.00 pour 1 an ou $1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "*Panorama*".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.